This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

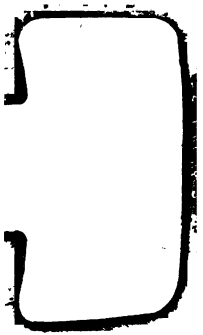
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Recueil
NKM

Received

RECUEIL

DES

PIÉCES DE THÉATRE,

LUES

PAR MR. LE TEXIER,

EN SA MAISON,

LISLE STREET, LEICESTER FIELDS.

TOM. VII.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-ſtreet, au Coin de Bruton-ſtreet.

M DCC LXXXVII.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
506591
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1-68 L

CONTENTS of Vol. VII.

LA Brouette du Vinaigrier.
Criſpin Rival de ſon Maître.
Jean Hennuyer.
Clémentine et Deſormes.
Nina, ou La Folle par Amour.
L'Enragé de Madame Thomas.

LA

BROUETTE

DU

VINAIGRIER,

COMEDIE

EN TROIS ACTES.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street.

M.DCC.LXXXVI.

PERSONNAGES.

Monſieur DELOMER, Négociant.

Mademoiſelle DELOMER.

Monſieur JULLEFORT, prétendu de Mademoiſelle Delomer.

DOMINIQUE pere, Vinaigrier.

DOMINIQUE fils.

Monſieur DU SAPHIR, Bijoutier.

DOMESTIQUES.

La Scène eſt à Paris, dans la Maiſon de Monſieur Delomer.

LA BROUETTE DU VINAIGRIER.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. JULLEFORT, M. DU SAPHIR.

(M. Jullefort entre, comme M. du Saphir ſort ; ils ſe croiſent d'abord au milieu du théâtre, & ne ſe reconnoiſſent qu'après s'être ſalués.)

M. JULLEFORT.

EH ! c'eſt vous, Monſieur du Saphir ?

M. DU SAPHIR.

Monſieur, bien charmé de la rencontre ; elle eſt heureuſe ; je ſuis toujours tout à votre ſervice ; je vous ai les plus grandes obligations . . . & ma reconnoiſſance . . .

M. JULLEFORT.

Vous avez un teint de rubis . . . la femme, les enfans, le commerce ; comment tout cela va-t-il ?

M. DU SAPHIR.

Le bijou ne va pas mal, ſi l'on étoit payé.... & vous, Monſieur, à propos, pas encore marié? J'attends après vous; car j'eſpere bien que ce ne ſera pas un autre que moi qui aura l'honneur de vous ſervir.... J'ai toujours en réſerve ces belles girandoles que vous m'aviez demandées pour cette veuve.

M. JULLEFORT, *ſe retournant allarmé.*

Paix donc! paix! parlez doucement.

M. DU SAPHIR.

Pourquoi donc?

M. JULLEFORT.

De la diſcrétion, Monſieur du Saphir! Je ne veux pas que l'on ſache ici que j'ai manqué ce mariage.... Mais connoiſſez-vous bien cette maiſon?

M. DU SAPHIR.

Si je la connois! c'eſt mon pere en perſonne qui a eu l'honneur de percer les oreilles à feue Madame Delomer le jour de ſes fiançailles. Nous avons toujours eu depuis la pratique de la maiſon. Je connois cette maiſon-ci comme la mienne; j'y ſuis très-bien accueilli. Demandez à M. Delomer ce que nous ſommes.

M. JULLEFORT.

Et ſi je vous demandois à vous ce qu'il eſt. *(A voix baſſe.)* Là, dites-moi en bon ami, n'eſt-il jamais gêné? paie-t-il bien? cela va-t-il rondement?

M. DU SAPHIR.

Oh! oui; jamais de crédit. J'ai beau lui dire, à votre aiſe, Monſieur; toujours ſolde de compte, auſſi-tôt la marchandiſe livrée; le papier qu'on me donne eſt comme du comptant... Tenez, j'aurois tout mon bien chez cet homme-là, que je dormirois auſſi tranquillement que s'il étoit placé chez le Roi.

M. JULLEFORT.

Il eſt donc, ſelon vous, bien aiſé ?

M. DU SAPHIR.

Il fait de très-belles affaires ; l'argent roule là dedans, il faut voir : il n'y a rien de tel que ces négocians-là ; il leur arrive du bien des quatre parties du monde. Nous ſommes ſix bijoutiers qui lui fourniſſons pour des envois, & nous pouvons à peine y ſuffire.

M. JULLEFORT.

Ce ſont des boëtes d'or que vous venez de livrer, à ce que j'ai pu voir...

M. DU SAPHIR.

Oui, toutes boëtes pleines ; elles ſont deſtinées pour Peterſbourg : on paie bien de ce côté-là... J'ai apporté une petite bague pour Mademoiſelle. On m'en avoit fourni le diamant, beau, clair, net ; je viens de mettre cette bague à ſon doigt, elle a une fort jolie main, cette fille-là.

M. JULLEFORT.

Et ſa tête, qu'en dites-vous ?

M. DU SAPHIR.

Mais très-bien, en vérité... très-bien...

M. JULLEFORT.

Rien de trop cependant ; au reſte, telle qu'elle eſt, je crois que j'en deviens amoureux de plus en plus, ſurtout lorſque vous me parlez de l'aiſance du pere, cela m'attendrit... Il eſt donc, à coup ſûr, d'une fortune ſolide, ce Monſieur Delomer ? .... Vous n'avez aucun intérêt de me tromper, vous... ...

M. DU SAPHIR.

Moi ! Monſieur, informez-vous plutôt à tout le monde... Il a des correſpondances juſqu'au fond du Nord.

M. JULLEFORT.

Il eſt vrai que ſon nom ſonne bien dans le monde ... Allons, il faudra que je termine cette affaire ... il fait un commerce immenſe, ſa fille eſt ſon unique héritiere, c'eſt une fille adorable ; il eſt bien décidé que je l'aime.

M. DU SAPHIR.

Mais vous avez bien des ſortes d'amour ; comment diable faites-vous donc ?

M. JULLEFORT.

Pas ſi haut, vous dis-je ... Vous êtes d'une imprudence.

M. DU SAPHIR.

Mais perſonne n'eſt-là ... *(très-bas.)* Je croyois que vous aviez rompu avec la veuve pour cette vieille fille. Cela n'a donc pas encore réuſſi ? Ce n'étoit pas cependant les eſpeces qui manquoient de ce côté .... & pourquoi n'avez-vous pas ſuivi votre pointe ?

M. JULLEFORT.

Quoi ! vous êtes à ſavoir que ſes parens l'ont fait enfermer ſubtilement, ſous prétexte de démence ? Elle n'avoit pourtant que ſoixante-ſix ans : ils m'ont joué-là un tour perfide ; c'eſt une perte pour moi irréparable. On ne ſait pas, Monſieur du Saphir, on ne ſait pas juſqu'où cela alloit : je ne reculois pas cette fois à me marier, j'aurois bataillé ; mais l'interdiction eſt venu comme un coup de foudre. Il a fallu quitter la partie.

M. DU SAPHIR.

Vous avez du malheur, en vérité ... voilà dix fois que je vous vois à la veille de contracter, & avec d'aſſez bons partis ; point du tout, quand il n'y a plus qu'à ſigner, voilà qu'il n'y a plus rien de fait.

M. JULLEFORT.

Que voulez-vous auſſi ? je ne ſuis pas un imbécille, moi ; un homme à me marier en dupe. En vérité, il faut l'avouer, ſi l'on n'y prenoit garde, un ſot marché ſeroit bientôt conclu. L'un : c'eſt ſa fille qu'il veut marier adroitement ; elle eſt bien miſe, bien brillante, on me la prône, on me la fait toute d'or ; je me montre amoureux, rempli d'une exceſſive tendreſſe ; & quand nous en venons au fait, il n'y a plus d'argent. Paroiſſent de vieux contrats réduits à moitié, que l'on veut me paſſer plus cher que ſur la place même. C'eſt une dot payable en des termes éloignés, c'eſt-à-dire, une eſpérance, & par conſéquent un germe de procès contre un beau-pere. C'eſt un trouſſeau eſtimé, ah ! à un prix au deſſus de ce que je le paierois chez le plus dur Juif à dix ans de crédit : auſſi mon amour expire involontairement ; l'amour ne ſe nourrit point de brouillards ; il faut en ménage de la réalité.

M. DU SAPHIR.

Il eſt vrai que la fortune d'une fille aujourd'hui reſſemble aſſez à ſon caractere ; ce n'eſt qu'une conjecture ; on eſt amorcé par des promeſſes dorées, & l'on ne tarde pas à être attrapé. Les femmes n'en ſont pas moins diſpendieuſes : voyez ſeulement dans notre état ; elles ſe ſont miſes ſur un ton, un ton... en vérité, il n'y a plus moyen d'y tenir ; il faut voler, ou faire banqueroute.

M. JULLEFORT, *comme par ſouvenir, & ſouriant à demi.*

Une fois... il y a quelque temps de cela... une fois j'ai bien manqué d'être pris. J'étois ſur le point de ſigner, dans la certitude d'épouſer une fille unique : elle étoit aſſez riche, La mere avoit quarante-quatre ans ſonnés ; elle n'avoit point eu d'enfans depuis dix-ſept années. Cela paroiſſoit

ſans ombrage. Heureuſement pour moi que je ſonge à tout, & que, la regardant un certain ſoir très-fixement, je la ſoupçonnai tout-à-coup ... devinez ... oh ! ce fut une illumination ſoudaine, un véritable trait de génie ... Je fis naître prudemment un prétexte pour différer, & bien me prit alors, car deux mois après il n'y avoit plus aucun doute. Un ſecond enfant venoit un tapinois m'enlever malignement la moitié de mon bien. Tout autre que moi ſeroit tombé dans le piége. Avouez .... qui diable auroit penſé ? .... or jugez quelle énorme différence ! moitié moins d'un ſeul coup ! ... auſſi depuis ce temps-là, quand on me parle d'une fille, c'eſt d'abord de la mere que je m'informe, & ſi elle n'a pas cinquante-cinq ans révolus ... je paſſe plus loin.

M. DU SAPHIR.

Pour ici vous n'avez rien à craindre de ſemblable ; la pauvre Madame Delomer eſt enterrée depuis douze ans ... j'ai aſſiſté à ſon convoi ...

M. JULLEFORT.

Fort bien ... & vous avez vu appoſer les ſcellés ? On n'a rien détourné ?

M. DU SAPHIR.

Oh ! Monſieur Delomer eſt d'une probité reconnue.

M. JULLEFORT.

Sa fille eſt bien fille unique ?

M. DU SAPHIR.

Je vous en réponds, Monſieur, aſſurément.

M. JULLEFORT.

Bon ... c'eſt que par fois ily a des freres qui débarquent un beau matin, revenant de l'Amérique, ou bien des ſœurs qui ſortent du couvent, comme des ombres, & dont on ne parloit pas .... J'ai de

l'expérience. Au reſte, Monſieur Delomer n'eſt pas capable d'une telle perfidie.

M. DU SAPHIR.

Mais ſur ces ſortes de choſes-là, en bonne police, il devroit y avoir, dans chaque province, un bureau d'aſſurance.

M. JULLEFORT.

Ne croyez pas plaiſanter ; vraiment ce ſeroit un projet à donner, & plus utile que tant d'autres... Mais dites-moi un peu, vous qui l'approchez depuis long-tems, vous lui avez toujours connu une conduite rangée, réguliere ? vous ne lui ſoupçonnez pas quelque inclination en ville, ou quelque vieille habitude ?...

M. DU SAPHIR.

Que voulez-vous dire ?

M. JULLEFORT.

Je veux dire ſi je n'aurois pas à appréhender qu'il vînt follement à ſe remarier, comme font certains vieux qui en prennent envie, quand ils voient leurs enfans... vous entendez ?

M. DU SAPHIR.

Non, non ; ne craignez rien. Il ne ſe remariera jamais ; il aime trop ſa fille pour cela. Je ſuis ſûr qu'il voudroit avoir quatre fois plus de bien, pour le ſeul plaiſir de lui tout laiſſer.

M. JULLEFORT, *avec une exclamation joyeuſe.*

Vous avez raiſon ; c'eſt une aimable fille, une fille charmante... vous m'enchantez... Ah ! çà, vous ne ſçavez point que je l'aime à la folie... Je le vois, c'eſt elle qui doit être ma femme... point de mere, point de frere... Allons, allons, Monſieur du Saphir, apprêtez-vous ; vos girandolles partiront cette fois.

M. DU SAPHIR.

Puis-je compter ?...

M. JULLEFORT.

Vous ne riſquez rien, vous dis-je, de préparer les préſens des accords. Dès tout-à-l'heure, je preſſe le pere de conclure.

M. DU SAPHIR.

Mais, ſans trop de curioſité, êtes-vous bien dans la maiſon ?

M. JULLEFORT.

Très-bien. J'ai été préſenté par une perſonne qui a un rang, & je me ſuis fait recommander par des gens qui ont beaucoup de fortune ; ainſi . . .

M. DU SAPHIR.

A merveille ! . . . mais penſez-vous que la Demoiſelle vous voye d'un regard favorable ?

M. JULLEFORT.

Oh ! oui . . . oui ; quand il s'agit du ſacrement, une fille aime toujours aſſez. Nous aurons tout le tems de nous connoître pour nous aimer enſuite ; ce n'eſt pas là mon inquiétude. Le pere eſt fou de moi, ſes affaires vont rondement, tout cela ira le mieux du monde, & je ſais déjà où placer. *(Vivement.)* Apportez-moi dans une heure les diamans & les bijoux ; je ſigne dès aujourd'hui . . .

M. DU SAPHIR.

Je me recommande toujours à vous & à vos amis. J'entends, je crois, Monſieur Delomer ; votre très-humble ſerviteur.

M. JULLEFORT.

Qu'il ne vous voye pas.

M. DU SAPHIR.

Je me ſauve.

SCENE II.

M. JULLEFORT, *ſeul.*

ON m'avoit bien informé de tout ce qu'il m'a dit-là ; mais il eſt toujours bon de queſtionner ; le plus petit fait ſouvent les choſes qu'on croit le mieux cachées, & ce ne ſont pas toujours les gens de la maiſon qui en connoiſſent le véritable intérieur. Le témoignage de ce Bijoutier m'a fait plaiſir. Il eſt fort agréable d'entendre prôner le bien qui doit nous être propre... Qu'un contrat eſt une choſe bien imaginée ! D'un trait de plume, là, ſans rien débourſer, on acquiert des maiſons, des effets royaux, de l'argent, des meubles... Il eſt vrai qu'on a une femme ; mais on vit avec elle à ſon aiſe, on regle ſa dépenſe ; on eſt maître, après tout, de la communauté.... Nos ayeux n'étoient pas des ſots.... C'eſt un parti tel qu'il me convient... Quand le pere ne me donneroit que deux cens mille francs comptant, puiſque le reſte eſt ſûr, il n'eſt pas jeune, nous patienterons.... il y a des jours cependant qu'il paroît encore bien verd !...

SCENE III.

M. DELOMER, M. JULLEFORT.

M. DELOMER, *paroît dans le fond de la ſcene, avec un porteur qui a une ſacoche vuide ſur l'épaule; il lui diſtribue avec réflexion différens papiers.*

TENEZ, vous ferez votre tournée dans le quartier St. Honoré.

(Le porteur va pour s'en aller; Monſieur Delomer s'avance, puis rappelle le porteur.)

Bonaventure, écoutez donc; vous paſſerez auparavant au Bureau. Monſieur Dominique aura peut-être quelqu'autre choſe à vous donner. *(Le porteur s'en va.) (Il apperçoit Monſieur Jullefort.)* Ah, ah! c'eſt vous? comment avez-vous paſſé la nuit?

M. JULLEFORT.

Le mieux du monde, & vous?

M. DELOMER.

Moi, j'ai eu le ſommeil agité... hier au ſoir, en vous quittant, je m'enfermai dans mon cabinet, & quand une fois je travaille tard comme cela, le reſte de la nuit s'en reſſent; je la paſſe toute blanche, à bâtir, comme l'on dit, des châteaux en Eſpagne.

M. JULLEFORT.

De pareilles nuits valent ſouvent les plus agréables journées, n'eſt-il pas vrai? Surtout quand, ne pouvant dormir, on forme tout à ſon aiſe, dans le ſilence & la tranquillité des nuits, une ſpéculation bien conçue, bien nette, & qu'à quelque tems

de-là elle réuſſit à plaiſir... on ne regrette plus la nuit blanche...

M. DELOMER.

Je n'ai pas eu à me plaindre de la fortune, juſqu'à préſent elle m'a aſſez favorablement traité; &, je vous l'avouerai, après de certaines rentrées que j'attends, & qui ne tarderont gueres, ma fille une fois établie, c'en eſt fait, je me repoſe.

M. JULLEFORT.

Oh! vous vous repoſerez, il eſt juſte; mais tout en faiſant valoir vos fonds, n'eſt-il pas vrai? Oui: cela amuſe, cela diſtrait, cela réjouit: c'eſt une occupation. Au reſte, il ne tiendra qu'à vous que votre fille ne ſoit bientôt établie, vous connoiſſez mes intentions... mon ſeul deſir eſt de l'obtenir le plutôt que je pourrai.

M. DELOMER.

Je le ſais, & l'on m'a parlé encore hier de vous en termes preſſans; vous avez des amis qui ont beaucoup de chaleur: auſſi c'eſt, en partie, ce à quoi j'ai rêvé cette nuit: ma fille doit s'attendre à vous recevoir pour époux, depuis que je vous ai ouvert ma maiſon avec une diſtinction auſſi marquée ... d'ailleurs, la maniere dont nous avons parlé en ſa préſence....

M. JULLEFORT.

Il ne s'agit plus, je crois, que de fixer le jour qui doit aſſurer mon bonheur.

M. DELOMER.

Nous allons prendre l'heure pour le contrat; votre Notaire m'a fait part d'une petite formule que vous avez miſe à la ſuite de l'état de vos biens.

M. JULLEFORT, *d'un ton hypocrite.*

Mais je ne le lui avois pas dit.

M. DELOMER.

Dit ou non dit, je ne m'offenſe point de cela:

il eſt juſte que chacun faſſe ſes conditions... une fille, avec des attraits, a toujours des adorateurs; mais ce n'eſt qu'avec une dot qu'elle devient femme.

M. JULLEFORT.

Oh! je ne prétends point faire de loi, mais obſerver ſeulement une certaine forme pour ſe prémunir contre la chicane. La chicane! vous ſavez, on ne ſauroit trop conſolider un contrat: c'eſt non-ſeulement pour toute la vie, mais encore pour les enfants, les petits-enfants & les arriere-petits-enfants. Vous ſavez qu'il faudra que je tienne maiſon; & que, pour qu'elle ſoit exempte de ces gênes diſgracieuſes, qui troublent tout le plaiſir d'être enſemble....

M. DELOMER.

Auſſi je vous le répete, rien ne m'a offenſé dans vos articles: je n'en ai qu'un de mon côté à oppoſer aux vôtres; mais auſſi j'y tiens invinciblement: ce n'eſt que ſous cette condition que j'accorderai ma fille, & je crois être ſûr d'avance que vous y ſouſcrirez....

M. JULLEFORT, *inquiet.*

Vous êtes ſûr!.. vous me connoiſſez bien...; mais eſt-ce de grande conſéquence?

M. DELOMER.

De la plus grande: auſſi je n'ai que cette condition-là: j'exige de vous, que vous me donniez votre parole d'honneur, que vous la remplirez dans toute ſon étendue.

M. JULLEFORT, *à part.*

Il me fait trembler. Seroit-ce de rendre la dot en cas de décès. C'eſt toujours là la pierre d'achoppement. *(D'une voix un peu altérée.)* Quelle eſt-elle enfin cette condition?

M. DELOMER.

C'eſt de la rendre toute ſa vie heureuſe, bien

heureuſe, la plus heureuſe des épouſes, entendez-vous ?

M. JULLEFORT.

Ce n'eſt que cela ! *(à part.)* je reſpire *(Haut.)* Ah ! comptez ſur moi, en douteriez-vous ?

M. DELOMER.

On ne connoît jamais un amant qu'après le mariage. L'homme qui aſpire à la main d'une fille ſe contrefait toujours, & chacun prend un maſque qu'il ne tarde gueres à dépoſer. Je ne vous mets point de cette claſſe, c'eſt une ſimple réflexion. On m'a dit tant de bien de vous, & vous prévenez vous-même ſi fort en votre faveur, que je me ſuis décidé... Je veux voir ma fille pourvue, elle eſt d'âge, elle n'a point de mere. Je ne ſuis pas une ſociété pour elle. Il lui en faut une : vous dites l'aimer, & je le crois, puiſque vous la demandez avec tant d'empreſſement... tout eſt dit. Je m'attends qu'elle va s'effrayer un peu de cette union. Le changement d'état coûte toujours aux jeunes filles. C'eſt à vous de captiver ſon cœur : il eſt neuf & ſenſible, vous le conformerez à votre guiſe. Il n'y a que deux ans qu'elle eſt ſortie du couvent, & je n'ai point reçu les aſſiduités d'un autre que vous.

M. JULLEFORT.

Je me flatte auſſi que vous n'auriez trouvé perſonne ami plus vrai, amant plus ſincere...

M. DELOMER.

Tout en poſſédant ma fille, ſes charmes ne vous empêcheront pas d'arrêter vos yeux ſur ce que je lui donnerai.

M. JULLEFORT.

Ah ! Monſiur, de quoi me parlez-vous ? Tout ceci ſe verra dans l'étude de Notaire.

M. DELOMER.

Tenez, ce *tout ceci* eſt de ſtyle. Parlons à cœur ouvert. On a beau faire des mines ; le cœur ſaute de joie, quand la richeſſe accompagne la beauté. Ce n'eſt pas que je veuille dire que vous recherchez ma fille uniquement pour ſon bien : au contraire, je crois que vous l'aimez aſſez pour l'épouſer, quand je n'aurois aujourd'hui que peu de choſe à lui donner.

M. JULLEFORT, *à part & tout intrigué.*

Où cela va-t-il me mener encore ? Oh ! je ſuis ſur les épines. *(Haut.)* Vous dites bien vrai, & ſi ce n'étoient les beſoins multipliés, les folies du jour, je ne ſais quel luxe tyrannique, un état à remplir . . . mais c'eſt autant pour elle que pour moi.

M. DELOMER.

N'ayez aucune inquiétude ſur ce chapitre, je n'ai qu'elle, & je veux lui procurer une aiſance honorable, je n'y regarderai pas de ſi près, & vous ſerez content. Tenez, je vais vous dire ce que je veux faire, c'eſt tout ce que je peux d'abord . . .

M. JULLEFORT, *attentif & diſſimulé.*

Il faut bien vous écouter, puiſque vous le voulez.

M. DELOMER.

Mais ſi vous n'entendiez pas ces ſortes d'affaires, nous en cauſerions tantôt chez notre Avocat, il eſt impartial.

M. JULLEFORT.

Puiſque nous y ſommes, c'eſt à moi à vous entendre . . . il eſt vrai que je ſuis peu habile à entrer dans de pareils détails, j'ignore abſolument les clauſes & les formes de tels arrangements . . .

M. DELOMER.

En ce cas, remettons-nous en, ſi vous l'aimez mieux, à mon Notaire : il ſtipulera tout cela avec

le vôtre. Le tableau ſera plus net, & vous verrez d'un coup-d'œil.

M. JULLEFORT.

J'aimerois toujours mieux entendre de votre bouche le témoignage de vos bienfaits paternels... votre ame noble, grande, généreuſe...

M. DELOMER.

On n'eſt point généreux envers ſes enfans, on n'eſt qu'équitable: mon intention a toujours été d'aſſurer le bien-être de ma fille & celui de mon gendre. D'abord je vous donne ce qu'il y a de plus ſolide au monde, de l'argent comptant. Rien de plus commode: avec cela, on fait tout ce que l'on veut, on le prête, on le place, on attend l'occaſion. On achette une terre, une charge: que ſais-je? on applanit toutes les difficultés, on double quelquefois ſes revenus.

M. JULLEFORT, *avec emphaſe.*

Oh! oui, ſans contredit... très-bien vu.

M. DELOMER.

Vous conſulterez enſemble ce qui vous rira le plus, je vous laiſſe les maîtres; c'eſt ma maxime, à moi, qu'on ne réuſſit jamais bien, que dans ce qu'on exécute librement, & à ſa propre fantaiſie.

M. JULLEFORT.

Vous parlez toujours d'une maniere ſi ſenſée, ſi judicieuſe, que je ne me laſſe point de l'admirer; certes, je me ferai gloire en tout de demander & ſuivre vos avis.

M. DELOMER.

Point du tout, vous dis-je: vous ferez à votre tête, je vous ferai porter la veille la ſomme; le reſte eſt abſolument votre affaire; je ne m'en mêle plus... vous ſerez maître de diſpoſer...

SCENE IV.

M. JULLEFORT, M. DELOMER, DOMINIQUE.

(Dominique pere, arrive dans le moment & coupe la parole à M. Delomer.)

DOMINIQUE *pere, ſaluant.*

MONSIEUR...

M. JULLEFORT, *à part.*

Au diable ſoit de l'homme ! j'allois ſavoir...

DOMINIQUE *pere, en habit de gros drap, avec un grand chapeau & de grandes manchettes.*

Monſieur permettra-t-il à Dominique, ſon ancien ſerviteur, de lui préſenter à cette heure ſes devoirs ?

M. DELOMER.

Bon jour, pere Dominique, bon jour.... toujours le teint frais !

M. JULLEFORT, *à part.*

Peſte ſoit de l'importun ! nous en étions au point capital.

DOMINIQUE *pere.*

Je vous importune peut-être, Monſieur ; je me retire.

M. DELOMER.

Point, nous avons fait ; vous êtes une connoiſſance ancienne, un digne homme, que je vois & verrai toujours avec le plus grand plaiſir.... Nous acheverons tantôt, mon cher Jullefort ; auſſi n'ai-je pas tout dit ; je me ſouviens de quelque choſe,

qu'il faut diſcuter en tierce perſonne. Paſſez là-dedans ; en lui donnant le bon jour, vous cauſerez, elle eſt avec une voiſine de nos amies.

M. JULLEFORT, *froidement.*

Vous me le permettez.

M. DELOMER.

Si je le permets ! Mais voyez donc ! cela va ſans dire.

SCENE V.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere.*

M. DELOMER.

EH bien, pere Dominique, qu'y a-t-il ? je ſuis charmé de vous voir ſi bien portant ; que m'apportez-vous là de bon ? . . .

DOMINIQUE *pere.*

Je vous apporte, comme de coutume, le petit mémoire de l'année ; je me ſuis mis ce matin à faire ma ronde.

M. DELOMER.

Mais s'il me prenoit fantaiſie de ne pas vous donner de l'argent ?

DOMINIQUE *pere.*

Vous feriez comme bien d'autres ; car on ne paye plus.

M. DELOMER.

Comment ! vous auriez beaucoup de débiteurs, vous.

DOMINIQUE *pere.*

Ma foi, il n'y a plus gueres que cinq ou ſix de mes pratiques & des plus anciennes qui me don-

nent-là, ſans faire la mine, de l'argent, quand je leur en demande; les autres, petits ou grands, prennent des remiſes; & j'ai-là une liſte, voyez-vous! où il y a bien des verreux.

M. DELOMER, *hauſſant les épaules.*

Mais, comment peut-on demander crédit à un Vinaigrier? cela me révolte. *(Il le paie.)*

DOMINIQUE *pere.*

Vraiment, vraiment! cela vous étonne, eh! eh! Si je voulois leur en prêter, pluſieurs & des plus hupés m'embraſſeroient & m'appelleroient encore leur cher ami.

M. DELOMER.

N'ayez point de tels amis.... je vous ſouhaiterois un tout autre état, mon cher Dominique; vous êtes un ſi brave homme!

DOMINIQUE *pere.*

Un autre état!.... Et pourquoi? Il y a quarante-cinq ans que j'ai pris ce gagne-pain, je ne m'en repens pas; autant vaut celui-là qu'un autre. Pourvû que je vive en honnête-homme, qu'importe, après tout, ma façon de vivre? Tout en pouſſant ma brouette, j'ai rencontré des gens qui n'étoient pas ſi contens que moi. Que ſont quatre roues quand une ſuffit à me faire rouler ma vie. Mon pere étoit un pauvre vigneron, qui avoit travaillé tout ſa vie pour ne boire que de la piquette. Moi j'ai mieux trouvé mon compte à vendre du vinaigre. Je me ſuis ingéré d'en compoſer de plus d'une ſorte, ainſi que des moutardes de ſanté; &, graces à Dieu, ce n'eſt pas pour me vanter, mais elles ont eu une certaine vogue.

M. DELOMER.

Je vous eſtime ſinguliérement, & ſur-tout en conſidérant l'éducation que vous avez donnée à

votre fils.... Ce jeune homme-là promet beaucoup.

DOMINIQUE *pere.*

Je venois auſſi pour en cauſer un peu avec vous ... Vous en êtes donc vraiment content ?...

M. DELOMER.

Oui, en vérité, très-content : je lui abandonne beaucoup d'affaires à conduire, il s'en acquitte très-bien, avec célérité & prudence : votre fils a des talens ; & chacun eſt enchanté de ſes procédés.

DOMINIQUE *pere, avec plus grande joie.*

Ce que vous me dites-là, me met du bon ſang dans les veines, & me fera vivre trente ans de plus ; c'eſt le ſeul enfant que j'aye eu, c'eſt lui qui eſt aujourd'hui toute ma joie & toute ma conſolation ſur la terre. Je n'ai goûté d'autre plaiſir depuis que je ſuis au monde, que l'idée attendriſſante de le voir ſe tourner à bien & devenir un honnête-homme : il l'eſt ; je ſuis heureux, je ne me ſuis marié que pour former un bon citoyen. J'ai donné, ſelon mon pouvoir, tous mes ſoins à ſon éducation, mere tranchant ſur le néceſſaire pour qu'il ne manquât de rien. Donner la vie eſt bien peu de choſe, ſi l'on n'y joint l'aſſurance d'un certain bien-être. C'eſt un devoir doux à remplir & qui porte ſa récompenſe avec ſoi. Je l'aurois bien mis de mon métier : mais les enfans ne réuſſiſſent jamais comme leur pere, ils gâtent leur état ; & puis ils veulent toujours être quelque choſe de plus.

M. DELOMER.

Cela eſt dans l'eſprit de l'homme, qui tend toujours à s'élever.

DOMINIQUE *pere.*

Ils n'en ſont pas pour cela plus heureux, mais

qu'importe ? ils croient l'être ; il faut que chacun ſuive ſes idées, que chacun ſoit libre, voilà mes principes, à moi.... Vous penſez donc qu'il fera ſon chemin ?

M. DELOMER.

J'en étois preſque ſûr dès le moment que vous me l'avez préſenté. La probité donne à la phyſionomie une certaine ouverture qui plaît au premier coup-d'œil ; & cette phyſionomie eſt héréditaire dans votre famille. Il avoit alors un air tout anglomane avec ſon habit bleu & ſes cheveux courts. Je n'ai pas été médiocrement ſurpris, je vous l'avoue, de vous voir un fils auſſi verſé dans l'uſage du monde.

DOMINIQUE *pere.*

Voici la troiſieme année qui court, depuis que je l'ai fait revenir de chez l'étranger, où je l'ai fait voyager de bonne-heure. N'ai-je pas pris là le meilleur parti ? J'avois un parent, préfet de college, qu'on diſoit ſavant, & à qui je ne trouvois pas moi le ſens commun ; il me diſoit toujours d'un ton rogue : ſans le latin votre fils ne parviendra jamais à rien... Tudieu ! mon couſin, lui répondis-je, vous avez beau dire, on ne parle plus latin dans aucune maiſon du Royaume. Si mon fils avoit beſoin d'une autre langue que la ſienne, c'eſt en Anglois, c'eſt en Allemand qu'il lui ſeroit utile & agréable de ſavoir s'expliquer ; il trouveroit des gens pour lui répondre... & je vous l'envoyai ſur le champ dans ces pays-là dès l'âge de douze ans. Il demeura chez de braves gens qui le formerent au commerce & qui de plus tirent beaucoup de mon vinaigre.

M. DELOMER.

Vous avez bien fait, les voyages forment tout autrement que les colleges. On ne ſait que faire

trop ſouvent de ces beaux latiniſtes ; ils ne poſſedent que des choſes inutiles, croient tout ſavoir, ſont tout & ne ſont rien : votre fils m'aide beaucoup ; il vous a au plus vîte traduit une lettre Allemande ou Angloiſe ; & je lui laiſſe ſouvent faire la réponſe, elle n'en eſt que mieux. Je vous proteſte qu'il m'eſt très-utile & qu'aujourd'hui preſque toute ma correſpondance roule ſur lui.

DOMINIQUE *pere, un peu interdit.*

Toute votre correſpondance !.... Diable ! cela m'embarraſſe.

M. DELOMER.

Pourquoi donc ? Vous ne répondez pas... parlez, vous héſitez.

DOMINIQUE *pere, vivement.*

C'eſt que je n'oſe plus vous dire à préſent que je voulois qu'il s'en allât de Paris.

M. DELOMER.

Qu'il s'en allât ! Et où iroit-il, s'il vous plaît ?

DOMINIQUE *pere.*

Tenez, je ne ſais ; mais ce garçon-là, depuis que je l'ai fait revenir de chez l'étranger, eſt changé conſidérablement ; il n'eſt point cependant malade ; mais qu'a-t-il donc ? Quand il eſt arrivé, (vous le ſavez comme moi) il avoit une mine rayonnante & qui faiſoit plaiſir à voir, de l'embonpoint, des yeux vifs, des couleurs vermeilles... A préſent (prenez-y garde) vous verrez ſes joues un peu applaties & palotes, ſes yeux plus enfoncés & moins rians : nous avons dîné l'autre jour enſemble ; ça ne mange plus.

M. DELOMER.

Il me fâcheroit beaucoup de le perdre ; & certes je regretterois autant ſa perſonne que ſes talens... Mais le voilà ; ſouffrez que je l'interroge un peu à

ce jujet.... il ſera peut-être moins diſcret avec moi.

DOMINIQUE *pere.*

Oui, interrogez-le.... à nous deux nous verrons ce qu'il a dans l'ame.

SCENE VI.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils.*

DOMINIQUE *fils, entrant & courant à ſon pere.*

MON pere.... Ah! je ne ſavois pas que vous étiez ici... que je vous embraſſe.

DOMINIQUE *pere.*

Bon jour, mon fils... j'allois paſſer à ton cabinet.

M. DELOMER.

Ecoutez, Dominique.... il ne faut rien me déguiſer... votre pere s'imagine que le ſéjour de Paris ne vous eſt point agréable. Il croit deviner en vous une ſecrette envie de retourner aux lieux que vous avez habités ſi long-tems; je crois bien que vous n'êtes pas mécontent de ma maiſon: mais, comme on n'eſt pas maître de ſes inclinations, ſi elles vous éloignoient d'ici, quel que fût mon regret, vous êtes libre.

DOMINIQUE *fils.*

Ah, Monſieur, qui peut me prêter des ſentimens qui ſont auſſi loin de ma penſée? On a mal lu dans mon cœur: moi m'éloigner de vous! moi vous quitter! Ah, mon pere! ah, Monſieur! gardez-vous de l'imaginer. Croyez que c'eſt dans toute autre ville que je vivrois malheureux.

DOMINIQUE *pere.*

Parbleu ! je ſuis charmé de m'être trompé. Cet aveu eſt trop chaudement prononcé pour ne pas partir du cœur : puiſqu'il eſt ainſi, nous ſerons tous trois contens. *(A M. Delomer.)* Vous le voyez, Monſieur, il n'eſt pas un ingrat, il vous paye du même attachement que vous avez pour lui.

M. DELOMER.

J'en reſſens une ſatisfaction extrême. *(A Dominique fils.)* Oui, Dominique, j'aurois été fâché de vous voir abandonner ma maiſon ; vous mêritez que je vous en faſſe l'aveu, je vois que vous obtiendrez de plus en plus ma confiance & à juſte titre. J'ai de vous enfin la plus favorable idée, & je l'ai dit à votre pere.

DOMINIQUE *fils.*

Monſieur, je borne mon ambition à vous ſatisfaire... Le témoignage que vous voulez bien en rendre à mon pere, eſt pour moi la plus précieuſe des récompenſes.

DOMINIQUE *pere, frappant ſur l'épaule de ſon fils.*

Mon ami, le prix d'une bonne conduite eſt d'être eſtimé de tout le monde.

M. DELOMER.

Il m'auroit cauſé un grand chagrin en me quittant : je vous proteſte que cela auroit altéré le plaiſir que je vais goûter, en établiſſant ma fille.

DOMINIQUE *pere.*

Ah ! vous mariez Mademoiſelle ? Bon, bon : bien fait... bien fait.

(Dominique fils paroît tout à-coup ſurpris & agité.)

M. DELOMER.

Oui, je la marie : vous pouvez tous deux en faire part à qui bon vous ſemblera ; je vous le dé-

clare, c'eſt une affaire décidée, je l'accorde à Monſieur Jullefort : c'eſt un parti ſortable.

DOMINIQUE *pere.*

L'aimable enfant ! Je l'ai vu haute comme cela ; & toute petite elle me faiſoit toujours trois ou quatre jolies révérences quand j'entrois, quoique j'euſſe mon bonnet de laine au moins.

M. DELOMER, *à Dominique fils.*

Dominique, j'attendrai de votre amitié un grand nombe de petits ſervices : car on ne finit pas avec tous ces arrangemens de nôces. Je n'ai jamais marié de fille, cela va faire de l'embarras, il faudra veiller à bien des choſes ; je veux que vous repréſentiez comme un parent & que vous en faſſiez l'office.

DOMINIQUE *pere.*

Mon fils, voilà ce qui s'appelle des marques d'une eſtime diſtinguée.

DOMINIQUE *fils.*

Je ne crois pas pouvoir en profiter, mon pere... vous diſiez vrai tout-à-l'heure, vous aviez raiſon... vous voyez bien mieux que moi... votre expérience ...j'ai réfléchi... il faut que je quitte Paris... tout le veut *(à M. Delomer.)* Monſieur, c'eſt à regret, mais je ne puis reſter ; je le ſens à préſent, je ne puis reſter,

M. DELOMER.

Après ce que vous venez de nous dire, Dominique, je ne vous conçois pas.

DOMINIQUE *pere.*

Quel raiſonnement creux as-tu donc fait à part toi dans ta cervelle ? eſt-ce que tu extravagues ? Tu ne voulois pas partir, il y a un moment, & puis tu veux partir,

M. DELOMER.

Comment concilier deux façons de penſer auſſi différentes ?

DOMINIQUE *fils, avec une certaine véhémence.*

Je partirai, je le dois, il le faut, j'ai mes raiſons. Mes raiſons ſont bien légitimes... il m'en coûtera de vous quitter, Monſieur : mais cela importe, cela importe à mon repos, à mon bonheur.

(Il s'éloigne dans un coin du Théâtre & paroît accablé.)

DOMINIQUE *pere, inquiet ſur l'état de ſon fils.*

Que me direz-vous de cela, Monſieur Delomer : je n'y entends rien moi..., il veut... il ne veut pas ,.. ſa tête !... Je ne le reconnois plus...

M. DELOMER.

Tout ce que je vois, c'eſt qu'il a quelque chagrin ſecret que je ne puis deviner ; il l'épanchera plus librement dans votre ſein. Vous êtes un bon pere, ſon bonheur vous eſt cher ; il m'eſt cher auſſi. S'il compte, après tout, le trouver dans un autre pays, il faudra bien y conſentir : il m'en coûtera ; mais ſon bonheur va avant tout... je vous laiſſe enſemble,

SCENE VII.

DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils*.

DOMINIQUE *pere*.

HE bien, Dominique, qu'y a-t-il ?.... Vous vous éloignez de moi, & vous pleurez ſans me rien dire.

DOMINIQUE *fils, en s'eſſuyant les yeux.*

Oh ! pour cela non, mon pere !

DOMINIQUE *pere, le contrefaiſant.*

Oh ! pour cela non, mon pere !... Tu n'as point de chagrin non plus !... tu n'as rien à me confier ! ...tu ne pleures pas en liberté avec moi !

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere ! de grace, n'exigez aucun aveu... ſouffrez ſeulement que j'abandonne dès aujourd'hui cette maiſon ; plus j'en ſerai loin, & moins je ſouffrirai peut-être.

DOMINIQUE *pere, avec tendreſſe.*

Et c'eſt à moi que tu dis de ne te rien demander, à moi que tu déguiſes quelque choſe !... as-tu oublié comme nous ſommes enſemble ; as-tu un autre confident, un autre ami plus ancien, plus tendre, plus indulgent ? dis-le moi, & je lui cede la place ... Mon fils, mon ami, parle, parle... va, je ſuis peut-être le ſeul encore qui puiſſe changer ta deſtinée.

DOMINIQUE *fils, vivement.*

Je n'oſerai jamais... mais d'où vient que je n'oſerai pas ?... ſuis-je donc criminel ?... non, non ; ah ! mon pere, mon pere ! pourquoi n'êtes-vous pas dans un état plus relevé... Avec tant de ver-

tus, vous méritiez d'être tout autre que ce que vous êtes.

DOMINIQUE *pere.*

En voici bien d'une autre!... & qu'eſt-ce que cela te fait, ſi je ſuis content, heureux, ſatisfait?... mais parle-moi avec franchiſe; rougirois-tu dans le monde d'avoir un pere Vinaigrier? Aurois-tu conçu ce pitoyable orgueil? C'eſt une maladie commune à beaucoup d'enfants que leur pere a faits un peu plus qu'eux, & nous raiſonnerons enſemble pour tâcher de la guérir; car l'homme eſt ſi ſujet à ſe laiſſer prendre à des fantômes!... Va, j'ai prévu dès ton enfance que cette idée-là pourroit te ſaiſir un jour; j'y ai pourvu, & je n'en ai point pris d'allarmes.

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere! je vous reſpecte, je vous chéris, je n'ai jamais rougi un ſeul inſtant de vous avouer aux yeux de tout le monde. Il me ſeroit permis de choiſir, que je ne choiſirois pas un autre pere que vous, je vous préférerois au plus riche, au plus illuſtre citoyen de cette ville; mais le préjugé fait que tout le monde ne penſe pas comme moi, & je ſuis malheureux, peut-être à jamais, par cette ſeule cauſe.

DOMINIQUE *pere.*

Ah çà! me parleras-tu clairement?... Voyons; eſt-ce de l'argent qui te manque? *(Fouillant dans ſa poche.)* J'ai-là quelque choſe en réſerve..., prends, prends....

DOMINIQUE *fils, l'arrêtant.*

Depuis long-tems vous ſavez que mes appointemens me ſuffiſent; vous avez aſſez fait pour moi, & plus...je voudrois même...que dis-je? j'eſpere bien avant peu, ſi je proſpere.....

DOMINIQUE *pere.*

Je connois tes ſentimens, tu n'as pas beſoin de

les exprimer... ton cœur, mon fils, eſt-il autre que le mien ?

DOMINIQUE *fils, lui baiſant les mains.*

Mon bonheur ſera de vous chérir ; il faut qu'il me tienne lieu de tout autre. Eh bien ! je me conſolerai avec lui... vous venez de l'entendre ; Monſieur Delomer donne ſa fille à Monſieur Jullefort ; cet homme, parce qu'il eſt riche, va obtenir ſa main.

DOMINIQUE *pere.*

Serois-tu jaloux de cet homme ?

DOMINIQUE *fils.*

Oh ! oui, très-jaloux, non de ſes richeſſes, mais de ſon bonheur.

DOMINIQUE *pere.*

Eſt-ce elle que tu deſires, ou un établiſſement ?... prends garde de t'y tromper.

DOMINIQUE *fils.*

Que n'eſt-elle auſſi pauvre que je le ſuis ! j'unirois mon ſort au ſien... Vous m'avez toujours dit que, pour être heureux, il ne falloit s'attacher qu'à la perſonne ſeule.

DOMINIQUE *pere.*

Mais pour s'attacher à une perſonne, il faut en être aimé, & ſans doute que celui qu'elle conſent à épouſer lui plaît plus que toi : ainſi, mon pauvre ami, il n'y a rien à faire à cela.

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! ſi elle ſe donnoit à celui qu'elle ſait aimer le plus, je ſuis bien ſûr que perſonne ne l'emporteroit ſur moi.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt-à-dire que, ſi l'on recevoit tes vœux tu n'héſiterois pas à la prendre pour femme ?

DOMINIQUE *fils.*

Hélas ! que ce bonheur eſt loin de moi... c'en eſt fait ; non, je n'en aimerai jamais une autre, & cependant elle ne m'appartiendra pas.

DOMINIQUE *pere, après un moment de réflexion.*

Que ſait-on ?... mais, dis-moi ; comment cet amour a-t-il pris naiſſance dans ton cœur ?

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere ! je l'ai vu dans les premiers tems ſans en être frappé ; nous avons converſé, nous avons lu, chanté, joué enſemble, & je n'en étois pas encore touché ; au contraire, j'en admirois d'autres qui me ſembloient bien plus belles : mais dans la ſuite, j'ai ceſſé de les trouver ſi aimables, & plus je converſois avec Mademoiſelle Delomer, plus je me ſuis ſenti enchanté. Si vous ſaviez comme elle penſe, comme elle s'exprime, quelle nobleſſe de ſentiment, quelle ſenſibilité inépuiſable pour les malheureux, quelle honnêteté touchante regne dans toutes ſes actions, & le tout ſans géne, ſans effort, ſans prétention ; elle a les graces de la modeſtie, & la gaieté de l'innocence ; ſa joie eſt pure & naîve, comme ſon cœur.... j'ai remarqué que jamais elle ne dit de mal de perſonne, & je l'ai toujours vue reprendre ſes amies à la moindre médiſance...

DOMINIQUE *pere.*

Joli caractere de femme !

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! ſi vous ſaviez ſurtout comme elle aime ſon pere.

DOMINIQUE *pere.*

Mais peux-tu me dire ſi elle ſe marie par obéiſſance ou par inclination ?

DOMINIQUE *fils.*

Par inclination ! oh ! non... Monſieur Jullefort eſt un fort galant homme, mais....

DOMINIQUE *pere.*

Te préféreroit-elle à lui, ſi tu étois auſſi riche que ce Monſieur Jullefort ; dis-moi ?

DOMINIQUE *fils, avec paſſion.*

J'oſe le penſer... je me flatte trop, peut-être ; mais c'eſt la ſeule conſolation qui me ſoit permiſe ; je ne la perdrai point, tout infortuné que je ſuis... mais il va l'épouſer ; fille ſoumiſe, elle n'oſera déſapprouver le choix d'un pere... elle obéira, elle va être malheureuſe pour toujours, & moi auſſi.

DOMINIQUE *pere, avec réflexion.*

Dominique, écoutez.

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere !

DOMINIQUE *pere, lui prenant la main.*

Prends courage, mon ami... eſpere...

DOMINIQUE *fils.*

Que dites-vous ?... moi, eſpérer !

DOMINIQUE *pere.*

Mais, puiſque ce mariage n'eſt pas conclu, il eſt encore tems... je parle à ſon pere aujourd'hui, & je la demande pour toi...

DOMINIQUE *fils, avec frayeur.*

Y penſez-vous ?.. gardez-vous de m'expoſer à un refus : il prendroit pour un affront... il recevroit avec un dédain outrageant... j'en mourrois de douleur... ſur quoi pouvez-vous eſpérer ? fortune, rang, préjugés, tout nous ſépare. Dans ce ſiecle de cupidité, qu'importe que l'amour uniſſe deux cœurs ?

DOMINIQUE *pere.*

Reſte ici, te dis-je... Va, mon ami, la journée

ne ſe paſſera pas que je ne revienne te retrouver ici, & peut-être avec de bonnes nouvelles.

DOMINIQUE *fils.*

Je me repens de vous avoir parlé . . . laiſſez-moi plutôt fuir loin d'elle : que ſert de m'amuſer d'un inutile eſpoir ? Je ne ſouffre déjà que trop, ſans m'expoſer en bute aux traits du mépris ; le riche eſt ſuperbe . . . Il eſt au-deſſus de votre pouvoir de me procurer un bonheur que le ſort éloigne de moi.

DOMINIQUE *pere.*

Tais-toi, & laiſſe-moi agir . . . Tu as beau faire l'étonné ; je veux que tu reſtes dans cette maiſon, & que tu n'en ſortes point.

DOMINIQUE *fils.*

Ah, mon pere ! ceci devient au-deſſus de mes forces.

DOMINIQUE *pere.*

Ah çà ! il eſt de ton devoir de m'écouter, & de m'obéir, quand je parle . . . entends-tu ? . . .

(Il s'en va à pas lents : le fils le ſuit de loin, la tête baiſſée. Le pere revient ſur ſes pas, & prenant la main de ſon fils, il lui dit d'un ton attendri & ferme :)

Tu l'auras, Dominique, tu l'auras.

(Le pere ſort.)

DOMINIQUE *fils, ſeul.*

Ce bon pere ! comme il ſe livre aux illuſions que lui inſpire ſa tendreſſe ! . . . Ah ! je n'ai pas même l'eſpoir qui accompagne quelquefois l'infortune.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DOMINIQUE *fils arrive d'un pas lent & réveur.*

TU l'auras, tu l'auras... Ces mots (& je ne ſais pourquoi (reviennent frapper ſans ceſſe mon oreille. C'eſt en vain qu'il aura voulu diſtraire la douleur qui me conſume... Ah! trop cher objet! jamais, non, jamais tu ne ſortiras de ce cœur; ton image y eſt gravée pour la vie, en dépit du ſort injuſte qui nous ſépare... C'eſt à préſent que j'éprouve combien je t'idolâtre... Moins j'ai d'eſpoir, & plus je t'aime... Qu'il m'eſt cruel de te voir deſtinée à un autre! Un autre fera-t-il ton bonheur comme je l'euſſe fait?... Un autre ſaura-t-il t'aimer comme moi?... Il me faudra donc dévorer mes tourmens!... Tout dans cette maiſon me devient inſupportable... Elle-même augmente mon ſupplice. Je n'oſe plus la regarder... Le ſeul ſon de ſa voix me porte au déſeſpoir; & plus je la fuis, plus il ſemble que le ſort la ramene ſur mes pas... La voici... Reſterai je?... Non.

SCENE II.

Mademoiſelle DELOMER, DOMINIQUE *fils.*

(Dominique fils la ſalue & ſe retire lentement.)

Mademoiſelle DELOMER, *comme il eſt à la porte, d'un ton triſte.*

VOUS vous en allez, Monſieur !

DOMINIQUE *fils, revenant.*

Non, Mademoiſelle.

Mademoiſelle DELOMER.

Vous ſortiez, cependant.... Que rien ne vous retienne.

DOMINIQUE *fils.*

J'allois...

Mademoiſelle DELOMER.

Hé bien ! vous alliez ?

DOMINIQUE *fils.*

Mais je n'allois nulle part. *(Il ſoupire.)*

Mademoiſelle DELOMER.

Vous avez pris un air bien triſte aujourd'hui.

DOMINIQUE *fils.*

Il eſt vrai que je devrois... A propos, Mademoiſelle, j'oubliois de vous faire mon compliment.

Mademoiſelle DELOMER.

Sur quoi, s'il vous plaît ?

DOMINIQUE *fils.*

Monſieur Jullefort... C'eſt une choſe décidée.

Mademoiſelle DELOMER.

Vous êtes ironique !

DOMINIQUE *fils, avec paſſion & douleur.*
Je ne ſuis que malheureux.

Mademoiſelle DELOMER.

Laiſſez-moi... Je ſais mal de reſter avec vous; nous nous trahiſſons tous deux: vous m'êtes un objet de tourmens, encore plus que Monſieur Jullefort.

DOMINIQUE *fils.*

Moi, je pourrois vous cauſer la moindre peine! ..: Ah! Mademoiſelle, qu'exigez-vous de plus?... N'ai-je pas renfermé, juſqu'ici, & ſous le plus ſévere ſilence, le plus vif ſentiment, ſentiment trop ambitieux ſans doute; mais du moins j'ai ſçu le taîre.

Mademoiſelle DELOMER.

Je le ſais.

DOMINIQUE *fils.*

Aucun eſpoir ne ſauroit m'être permis; & c'eſt cette perſuaſion cruelle qui va m'éloigner d'une ville où je ne peux plus vivre.

Mademoiſelle DELOMER.

Croyez que je ſouffre en vous voyant; & que je ſouffrirai encore plus, en ceſſant de vous voir.

DOMINIQUE *fils.*

Si vous avez quelque compaſſion pour moi, elle ne peut être que ſtérile. Ne bornez pas du moins vetre pitié; donnez-lui un libre cours; j'en ai beſoin: apprenez que, malgré la barriere qui s'éleve entre nous, il n'y a qu'un bonheur ſans réſerve qui puiſſe me toucher.

Mademoiſelle DELOMER.

Et comment réſiſter à mon pere? j'ai voulu dire quelques mots, il ne m'a point écoutée; il a fait parler ſon autorité, & je me ſuis trouvée ſans voix pour lui répondre. Monſieur Jullefort, recommandé de toute part, a gagné ſa confiance: il vous

la devroit plutôt; mais (vous le ſavez) c'eſt la fortune qui fait les mariages: auſſi, combien en compte-t-on d'heureux !

DOMINIQUE *fils.*

Oui, la fortune m'a maltraité; & c'eſt ce qui m'a empêché, juſqu'à préſent, d'oſer lire dans vos regards.

Mademoiſelle DELOMER.

Monſieur Jullefort me regarde avec beaucoup d'aſſurance.

DOMINIQUE *fils.*

Je ſuis bien loin de tant de hardieſſe.

Mademoiſelle DELOMER.

Je l'ai toujours traité avec la plus grande froideur, & je ne conçois pas comment il y a des hommes qui veulent nous avoir ainſi malgré nous.

DOMINIQUE *fils, vivement.*

Il ne poſſede pas encore votre main; & ſi vous réſiſtez ici avec courage...

Mademoiſelle DELOMER.

Quel courage voulez-vous que j'aie ? ... Eſt-ce à mon âge que l'on réſiſte ? Je crains qu'il ne ſoit plus tems: mon pere, vous dis-je, a pris des engagemens.

DOMINIQUE *fils.*

Et vous les ratifierez ?

Mademoiſelle DELOMER, *avec douleur.*

Pourrai-je élever la voix, quand un pere commande ? Vous ne ſavez pas tout le pouvoir qu'un pere a ſur nous ... Je l'aime, je crains de l'offenſer; & plus je le chéris, plus je tremble de lui réſiſter.

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! ſi j'étois à votre place, je ſaurois être plus ferme.

Mademoiſelle DELOMER, *avec étonnement.*

Vous me conſeilleriez de déſobéir à mon pere! ... Il ne faut pas que l'intérêt de votre amour vous faſſe ainſi parler contre mon devoir.

DOMINIQUE *fils.*

L'intérêt de mon amour! tout cher qu'il m'eſt, j'y renoncerois pour aſſurer votre repos ... C'eſt le votre qui m'anime ... Eſt-ce à moi d'eſpérer le conſentement de votre pere; moi qui n'ai rien, moi, fils ... L'orgueil a établi des diſtances inhumaines, qui ſont aujourd'hui mon deſeſpoir ... Je crains ſeulement que vous ne ſoyez malheureuſe ... Vivez avec tout autre, pourvu qu'il vous ſoit cher .... Irez-vous contracter des liens cruels, qui vous feront ſentir le poids du malheur, chaque jour de votre vie? Soyez à tout autre, & vivez fortunée; je ſais de mon côté ce que je dois faire: c'eſt en quittant ma patrie; c'eſt en allant gémir loin de vous; que je vous prouverai que l'amour qui me conſume eſt pur & deſintéreſſé.

Mademoiſelle DELOMER, *d'un ton pénétré.*

Que ne ſuis-je ſi pauvre, que perſonne ne voulût de moi!

DOMINIQUE *fils.*

Ah! ſi j'étois riche! j'irois m'offrir ... Ou, que n'êtes-vous ſans dot, vêtu en ſiamoiſe, vous auriez les mêmes charmes, & je ſerois près du bonheur: on ne ſoupçonneroit pas alors que je fuſſe tenté de votre fortune.

Mademoiſelle DELOMER.

Mais, au lieu de quitter la maiſon, ſi vous reſtiez .... Je ... Vous tenteriez ... Vous pourriez même ... Mais non, il n'y conſentira point; je m'abuſe; il n'y conſentira jamais.

DOMINIQUE *fils.*

Et c'eſt-là ce qui m'accable ... Je ne puis aſpirer,

même en idée, à me mettre ſur les rangs. J'offenſerois votre pere ; j'aurois peut-être la phyſionomie d'un ſéducteur... Les préjugés qui regnent..... Allons, je ſuis perdu, tandis qu'un autre, parce qu'il poſſede de l'or, aura l'audace de vous conquérir.... Ah! quelle diſtance il y a entre poſſéder le cœur d'une perſonne, ou ſa main.

Mademoiſelle DELOMER.

Je vais l'accabler de froideur... Mais cet homme-là ne ſent rien. S'il perſiſte à me vouloir, ſeule & ſous les yeux d'un pere, lui ayant toujours obéi, reſpectant ſes volontés, je ferois donc...

DOMINIQUE *fils*, *avec une voix étouffée.*

Ciel!..., le ſerment de l'aimer.

Mademoiſelle DELOMER, *avec attendriſſement.*

Et dans le même inſtant, ô Dieu! celui de ne plus penſer à vous de toute ma vie... Ah!

DOMINIQUE *fils*, *avec vivacité.*

Pourrai-je me dire à moi-même, que vous y auriez ſongé quelquefois?

Mademoiſelle DELOMER.

Vous avez trop lu dans mon cœur, & je vous ai trop entendu... C'eſt pour la premiere fois que nos cœurs s'expriment ainſi; ils ne jouiront pas long-tems de ce plaiſir. La loi, les préjugés, mon pere, tout eſt contre nous.

DOMINIQUE *fils.*

Ah! je puis tout hazarder: je deviendrai téméraire; j'irai me jetter à ſes pieds. Embraſſez-les de votre côte...

Mademoiſelle DELOMER.

Le voici... je tremble qu'il ne nous ait entendus.

SCENE III.

M. DELOMER, *Mademoiſelle* DELOMER, DOMINIQUE *fils.*

M. DELOMER, *arrivant avec précipitation & d'un air égaré.*

DOMINIQUE! je vous cherchois; & vous, ma fille... Ah, Dieu?... J'ai de terribles choſes à vous apprendre.

DOMINIQUE *fils, avec inquiétude.*

Monſieur, qu'y a-t-il?

Mademoiſelle DELOMER, *tremblante.*

Comme votre viſage eſt altéré, mon pere! qu'avez-vous?

M. DELOMER.

Je ſuis au déſeſpoir.

DOMINIQUE *fils.*

Vous! Ah! parlez.

Mademoiſelle DELOMER.

Mon pere!

M. DELOMER, *tombant dans un fauteuil.*

Un moment; laiſſez-moi reſpirer... Ma fille, tu vas frémir... Mon malheur; il m'eſt plus cruel; devient le tien... Ton pere, hélas! n'a travaillé toute ſa vie, que pour ſe voir en un ſeul jour tout-à-coup ruiné.

Mademoiſelle DELOMER.

Ruiné, vous!

DOMINIQUE *fils.*

Comment ſe peut-il?

M. DELOMER, *à Dominique.*

Vous méritiez ma confiance, jeune homme ; j'avoue même que j'aurois bien fait d'écouter de certains avis que vous m'avez donnés ; je m'en repens aujourd'hui : mais il n'eſt plus tems... Mon cher Dominique, vous avez toujours tremblé de voir la quantité de fonds que j'avançois aux deux Aſſociés de Hambourg...

DOMINIQUE *fils.*

Ils auroient manqué !

M. DELOMER.

Je viens d'en être frappé comme d'un coup de foudre : depuis vingt ans que je négocie avec eux, ma confiance étoit devenue ſans bornes ; je renonçois à tout autre correſpondance, pour me livrer entierement à leurs demandes. Je viens de répondre encore pour eux dans une entrepriſe conſidérable, où cette même confiance m'a aveuglé. C'étoit la derniere opération que je voulois faire de ma vie. Que ne ſuis-je mort avant d'en avoir conçu l'idée !

Mademoiſelle DELOMER.

Ah ! mon pere, mon pere, ne vous livrez point à l'abattement ; voici le jour du courage... Mais quoi ! tout ſeroit-il perdu ?

M. DELOMER.

On m'écrit que leur faillite eſt ſans reſſource, & c'eſt dans le moment que j'attendois la plus forte rentrée de mes fonds, que cet accident-là m'écraſe. Le payement de l'année, celui de la maiſon, ta dot, ton ſort, le mien, tout repoſoit ſur eux ; tout eſt précipité dans l'abîme.

DOMINIQUE *fils, vivement.*

Je ſuis à vous, Monſieur ; faut-il courir, prendre la poſte, aller en perſonne ſtipuler vos intérêts, tandis que vous prendrez ici les arrangemens les

plus convenables ? Je pars ; je ne reviendrai qu'après avoir appaiſé l'orage.

(Pendant cette ſcene, Mademoiſelle Delomer demeure le viſage caché, & s'appuyant ſur un fauteuil.)

M. DELOMER.

Il faut attendre ; il paroît que c'eſt le contre-coup que je reçois : ils n'ont manqué, ſans doute, que parce que l'orage vient de plus loin. Quel parti prendre pour effectuer mes payemens ? Ils ſe montent très-haut, & c'étoient les fonds que je devois recevoir de Hambourg, qui étoient deſtinés à l'acquit de ces créances : il faut emprunter & uſer de mon crédit. On m'offroit dernierement encore des fonds aſſez conſidérables ; en entendant que cette opération ſe réaliſe, allez toujours eſcompter les effets que je vais vous donner. Il nous faut profiter des momens où l'on ne ſait rien encore. Nous payerons ces deux jours-ci, mais pas plus..., Vous m'entendez bien ?

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! Monſieur, quelle affreuſe extrêmité !

M. DELOMER.

J'y ſuis réduit ; je ſuis l'exemple que l'on me donne ; c'eſt un malheur que l'on me force à rejetter ſur d'autres ; je ferai perdre, parce que je perds.

DOMINIQUE *fils,*

Vous pourriez vous réſoudre à.... *(Retenue expreſſive.)*

M. DELOMER.

Autrement je ſuis ruiné ; il n'y a pas d'autre parti. Irai-je ſupporter ſeul tout ce fardeau pour en être opprimé ?

DOMINIQUE *fils.*

Me permettez-vous de parler comme je penſe ?

M. DELOMER.

Il le faut ; ces momens ſont trop de conſéquence pour me rien déguiſer.

DOMINIQUE *fils.*

Vous ne vous en offenſerez pas, Monſieur : mais il n'y a que l'infortune qui puiſſe vous inſpirer un tel deſſein : il répugne à vos propres principes. De malheureux que vous êtes, deviendrez-vous coupable ? Emprunter ſans reſſources pour rendre ? Ah ! ſouvenez-vous de ce que vous m'avez dit cent fois ; aucun prétexte ne peut faire manquer aux engagemens que l'on a pris : la confiance que l'on nous a donnée ne ſauroit être trompée... Après tout, Monſieur, il vous faudra toujours, dans peu, en venir à la ſeule opération qui eſt à faire ; vous ne pouvez vous le diſſimuler.

M. DELOMER.

Quoi ! vous me conſeillez de faire un abandon à mes créanciers, de me dépouiller de tout ? Je veux ſauver aſſez pour conſerver l'état que j'ai acquis. Après tant de travaux, toute la fortune d'une maiſon dépendroit du caprice du ſort, & j'aiderois de mes mains à la renverſer ! & que deviendroit l'établiſſement de ma fille ? Moi qui avois lieu de prétendre...

Mademoiſelle DELOMER.

Ne ſongez point à moi, mon pere ; ne conſultez que votre cœur ; ne voyez que la paix, le repos de vous-même.

DOMINIQUE *fils.*

Ah, Monſieur ! chaſſez loin de vous l'indigne foibleſſe que donne le premier aſſaut du malheur. Ne rompez pas cette circulation, l'ame du commerce ; qu'il ſoit reſpecté par vous-même au milieu des revers ; l'équité & l'honneur ſurmontent toutes les difficultés. Enviſagez le tort que vous

allez faire ; vingt familles ſeront précipitées dans l'indigence, & vous accuſeront ; elles ſeront ſans reſſources, & vous en avez encore. Daignez vous ouvrir à moi ; croyez vous avoir aſſez pour parer à tout, ſi vous vouliez ne rien faire perdre ?

M. DELOMER.

Oui ; mais, mon cher ami, il ne me reſteroit abſolument rien ; il me faudroit tout vendre, mes deux maiſons, ma campagne, & peut-être juſqu'à mon mobilier.

DOMINIQUE *fils.*

Mais auſſi vous ne devriez plus rien à perſonne !

M. DELOMER.

Et que deviendrois-je après ? Vraiment je ferois alors dans le monde une belle figure.

DOMINIQUE *fils.*

On eſt toujours riche, quand on a tout payé. Croyez que vous ſerez cent fois plus heureux dans l'état le plus médiocre, lorſque vous ne ſerez expoſé à aucun reproche : je vous connois, Monſieur ; vous ne ſavez pas l'effet que feroit ſur vous le regard d'un homme qui vous diroit : *tu m'as trompé* ; vous n'y êtes point accoutumé : la premiere épreuve ſeroit mortelle : j'en ſuis ſûr.... Vos biens ſont ſuffiſans, ou non, pourquoi acquitter des créanciers anciens aux dépens des nouveaux ? C'eſt une action contraire à l'ordre des choſes ; c'eſt une injuſtice...

M. DELOMER.

Il faudroit donc que je m'aviliſſe ?

DOMINIQUE *fils.*

On ne s'avilit pas pour être juſte.

M. DELOMER.

Que je tombaſſe dans la derniere miſere. Et ma fille ! ma fille !.... Eh ! que deviendroit l'eſpoir de ma vie !

Mademoiſelle DELOMER.

Mon pere, en ce moment oubliez-moi...

M. DELOMER.

Tu approuverois que je te dépouillaſſe de tout ?

Mademoiſelle DELOMER.

Oui, plutôt que de voir votre front rougir une ſeule fois.

DOMINIQUE *fils.*

Monſieur, je me dévoue pour toujours à votre ſervice ; votre infortune vous rend encore plus reſpectable à mes yeux ; vous m'avez donné votre confiance ; daignez me l'accorder ſans réſerve ; vous êtes trop troublé pour agir par vous-même dans cette révolution malheureuſe. Je vais, ſans perdre de tems, travailler à faire l'état le plus exact de vos biens & de vos dettes. Certainement vos créanciers, convaincus de votre bonne foi, ſeront touchés de votre ſituation & vous faciliteront les moyens de continuer votre commerce. Vous conſerverez votre crédit, le crédit qui vous rouvrira de nouvelles ſources de richeſſes : repoſez-vous ſur moi ; à chaque heure je vous rendrai compte de toutes mes opérations. *(Dans un mouvement energique.)* Oui, nous ferons honneur à tout : dites, n'eſt-il pas vrai, nous ferons honneur à tout ?

M. DELOMER.

Vous me touchez infiniment, jeune homme ; vous êtes bien eſtimable ; & jamais je ne vous ai mieux connu que dans ce moment : je vous devrai ma vertu ; oui, je m'en rapporte à vous.... Agiſſez de maniere que qui que ce ſoit n'ait à me reprocher la moindre fraude, ſoit dans l'exécution, ni même dans l'intention.... Il me reſte encore une lueur d'eſpérance : Monſieur Jullefort, mon gendre, eſt riche ; il aime ma fille ; il m'aidera ſûrement. Plus ou moins d'argent, pour le moment, lui ſera à peu-près égal... Le croire unique-

ment touché de la dot, ce ſeroit lui faire injure ; il ne mérite pas qu'on lui faſſe cet outrage.

DOMINIQUE *fils.*

Il peut ſe rendre doublement heureux, & goûter un nouveau bonheur, en vous offrant l'appui de ſa fortune... Que d'avantages pour lui !

M. DELOMER.

Je le crois bon ami, & nous allons l'admettre à notre confidence ; le titre qu'il va porter l'engagera à prendre nos intérêts. Cet aveu, je l'avoue, va me coûter à lui faire : il faut que je lui diſe que je ſuis forcé d'employer la plus grande partie de la dot au paiement de mes créanciers... Mais il ne perdra rien par la ſuite...

Mademoiſelle DELOMER.

Hé bien ! ſouffrez que je vous épargne cet aveu ; il l'entendra de ma bouche ; il le recevra d'une maniere différente.... Permettez que j'aie un entretien avec lui... Nous ne douterons plus alors de ſa réponſe.

M. DELOMER.

J'y conſens ; tout-à-l'heure en rentrant, je l'ai apperçu, qui venoit après moi ; j'étois trop troublé pour lui parler ; je vous cherchois ; j'ai recommandé qu'on le fît attendre.... Je vais te l'envoyer. *(A Dominique.)* Allons, mon cher Dominique, je vais remettre tous mes papiers entre vos mains : ma tête n'eſt pas à moi ; agiſſez à votre gré ; je vous confie mes intérêts & mon honneur ; j'approuverai tout ce que vous ferrez : ſans vous j'allois faire une démarche qui ne s'accordoit pas avec ce que je dois à mon nom... C'eſt vous qui m'avez ſauvé du précipice où j'allois tomber.

DOMINIQUE *fils.*

Je n'ai que du zele à vous offrir ; mais il eſt ex-

trême, il eſt pur, & il ne ſe démentira dans aucune circonſtance de ma vie.

(Dominique ſuit M. Delomer, & Mademoiſelle Delomer lui jette un regard d'approbation en ſe ſéparant.)

SCENE IV.

Mademoiſelle DELOMER *ſoupire, & dit après un court ſilence.*

QU'IL eſt cruel d'étouffer des ſentimens qui ſemblent auſſi légitimes ! Avec quelle nobleſſe il vient de parler ! Ah ! mon cœur approuvoit tout ce qu'il diſoit. Son ame répond bien à la mienne ... D'où vient donc que je prends ſi peu de part à l'infortune qui nous accable ? Au moins, ſi j'en crois ce preſſentiment flatteur, je n'épouſerai pas Jullefort.... mais s'il ne voyoit que moi dans l'union projettée, s'il m'aimoit aſſez pour ſecourir mon pere, je devrois plus que jamais me ſacrifier pour lui... Cette idée m'allarme, m'épouvante... je deſire & je crains... je ſais quel eſt mon devoir, mais je ſais auſſi quel eſt mon cœur.... Le voici, que je tremble de le trouver généreux ; mais, hélas ! quel ſouhait terrible !

SCENE V.

Mademoiſelle DELOMER, M. JULLEFORT.

M. JULLEFORT, *arrivant avec tranſport.*

MADEMOISELLE, ma chere Demoiſelle, quelle félicité m'attend ! quel bonheur pour moi ! J'ai vu le Notaire, il a dreſſé l'acte, tout réuſſit ſelon mes vœux, & bientôt nous allons nous appeller des plus tendres noms... Mais que vois-je encore ? ne ſoyez pas ſi ſérieuſe, en vérité je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie...

Mademoiſelle DELOMER.

Cette joie ne ſera peut être pas d'une longue durée, Monſieur...

M. JULLEFORT.

Oh ! elle ſera éternelle, comme l'amour que je reſſens.

Mademoiſelle DELOMER,

Ecoutez-moi, Monſieur ; nour avons à parler enſemble & j'attends de vous toute la ſincérité...

M. JULLEFORT.

Avez-vous jamais douté que je puſſe vous parler autrement ? *(A genoux.)* Eh bien ! croyez-en les plus brûlantes proteſtations de mon cœur : je vous jure un amour que la mort même ne pourra éteindre, une flâme qui vivra juſques dans mon tombeau... Non, jamais perſonne ne m'a paru ſi adorable que vous : j'en jure par tout ce qu'il y a au monde de plus ſacré.

Mademoiſelle DELOMER.

Ah ! Monſieur, levez-vous ; ce ne ſont pas des ſermens que je vous demande.

M. JULLEFORT.

Et comment voulez-vous donc que je vous faſſe croire ?...

Mademoiſelle DELOMER.

Je compte peu ſur les ſermens, & les vôtres dans ce moment, ſi vous voulez que je vous le diſe, me paroiſſent vains & légers.

M. JULLEFORT.

Vains & légers ! Que dites-vous, Mademoiſelle ? Ce ne ſont pas ici des ſermens en l'air, comme ceux que font les amans : ce ſont des ſermens d'époux, appuyés d'un bon contrat & rien dans l'univers ne peut caſſer cela... Oui, notre contrat eſt comme ſigné, puiſque l'on n'attend plus que vous... Vous doutez de mon amour ! Ah, vous ne ſavez pas ce que je vous ſacrifie ! Si je vous disois tous les partis que j'ai refuſés ! Tenez, on me propoſoit encore, il y a quinze jours, une riche héritiere orpheline & ayant deux oncles cacochymes ! C'étoit un détail de biens qui ne finiſſoit pas. Mais je n'ai pas voulu lire ſeulement ; j'ai rendu froidement le tableau. On m'auroit offert un million...

Mademoiſelle DELOMER.

Mais, Monſieur, vous avez peut-être mal fait de refuſer un auſſi bon parti.

M. JULLEFORT.

Comment donc ! mais vous m'offenſez cruellement...

Mademoiſelle DELOMER.

Répondez-vous aſſez de vous-même pour aſſurer qu'en m'épouſant, ce n'eſt pas le bien que vous regardez ?

M. JULLEFORT.

Si vous étiez ſans fortune, le bonheur de vous poſſéder ſeroit encore le même à mes yeux.

Mademoiſelle DELOMER.

Quoi ! ſi je n'avois rien, vous me rechercheriez avec le même empreſſement ? Vous me prendriez ſans dot ? ... Conſultez-vous bien.

M. JULLEFORT.

Quelle queſtion ! Je n'ai pas beſoin de me conſulter, je vous donnerois avec la même tendreſſe une preuve de mon déſintéreſſement.

Mademoiſelle DELOMER, *à part.*

Parleroit-il tout de bon ? que je ſuis malheureuſe ! ... Allons ; c'eſt pour mon pere.

M. JULLEFORT, *à part.*

Quelle eſt ſimple ! il faut s'y prêter.

Mademoiſelle DELOMER.

Enfin, Monſieur, en ſuppoſant que mon pere ſoit tombé tout-à-coup & par un revers inattendu dans l'indigence, & qu'il ait beſoin de votre crédit & de vos ſoins pour le relever, vous iriez généreuſement juſqu'à vous employer pour lui ?

M. JULLEFORT.

Dans un cas pareil le bonheur de vous mériter ſeroit d'un prix bien au-deſſus de tout ce que je pourrois faire ... Mais dites-moi, Mademoiſelle, eſt-ce pour m'éprouver que vous me tenez ce langage, ou plutôt ſeroit-ce une ironie ? Mes biens ſont francs & quittes, je ne dois rien, je vous en avertis ; ne craignez pas de livrer votre main à l'homme que vous avez rendu ſenſible, nous ferons une excellente maiſon .... Je n'ai point de mon côté de ces queſtions qui reſpirent la défiance ...

Mademoiſelle DELOMER, *l'interrompant.*

Ces queſtions ſont plus ſérieuſes que vous ne

penſez, que vous ne pouvez croire. *(D'un ton pathétique & douloureux.)* Elles ſont fondées ſur des cauſes auſſi récentes que malheureuſes.

M. JULLEFORT, *paroiſſant extrémement inquiet.*

Qu'y a--il donc, Mademoiſelle, & que voulez-vous me dire ?

Mademoiſelle DELOMER.

Ce que je ſuis chargée de vous apprendre ; je vous ai préparé au dernier trait pour ne point vous accabler d'un ſeul mot.

M. JULLEFORT, *à part.*

Cela commence à me faire trembler... mais ſeroit-ce plutôt une feinte ?

Mademoiſelle DELOMER.

Ne vous êtes-vous point apperçu que mon pere étoit triſte, étoit changé & dans une ſituation qui annonçoit un extrême embarras ?

M. JULLEFORT, *en pâliſſant.*

Effectivement... mais il eſt quelquefois comme cela.... eſt-ce qu'il y auroit une cauſe particuliere ?

Mademoiſelle DELOMER.

La plus terrible. Il vient de recevoir dans l'inſtant la nouvelle d'une faillite épouvantable.

M. JULLEFORT.

Qui retombe ſur lui ?

Mademoiſelle DELOMER.

Sur lui principalement. Ce ſont les perſonnes ſur qui rouloit depuis vingt ans tout ſon commerce, qui lui enlevent tout.

M. JULLEFORT, *à part.*

Je ſuis perdu... *(Haut.)* Et cela eſt conſidérable ?

Mademoiſelle DELOMER.

De tout notre bien, vous dis-je ; notre ruine eſt enteire.

M. JULLEFORT, *en jettant un cri.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! que me dites-vous là. (*Grand repos.*) Ce ſont de ces choſes qui n'arrivent qu'à moi. (*A part.*) Que je ſuis malheureux ! (*Après un intervalle, haut & vivement.*) Mademoiſelle, il faut lui conſeiller de cacher quelque tems ſa ſituation, précipiter votre mariage, doubler votre dot : c'eſt un moyen ſûr pour ſe réſerver une table dans le naufrage. Le douaire des filles eſt une choſe qui paſſe avant tous les créanciers, & qui leur donne un pied de nez . . . en faiſant le douaire très-conſidérable . . .

Mademoiſelle DELOMER.

Mon pere ne ſuivra pas ce conſeil, Monſieur : il auroit pu vous laiſſer ignorer ſon infortune & vous tromper : mais loin de lui ce vil artifice.

M. JULLEFORT, *à part.*

Ah ! je l'ai échappé belle. (*Haut & d'un ton en colere.*) Mais comment s'eſt-il auſſi aventuré ? . . . Il a manqué de prudence. A ſon âge faire des ſottiſes, des extravagances de cette force ! Ah ! cela n'eſt pas pardonnable.

Mademoiſelle DELOMER.

Il eſt des commerces ſujets à de pareils revers, & l'on n'y proſpere qu'à force d'avancer des fonds ; il étoit à la veille d'une rentrée conſidérable.

M. JULLEFORT.

D'une rentrée conſidérable ! Il faut les pendre ces coquins, ces miſérables-là.

Mademoiſelle DELOMER.

Ils ne ſont que malheureux, comme nous.

M. JULLEFORT.

Point de grace, point de grace, en place de

greve, ces marauds-là.... La fortune m'eſt bien cruelle... mais je ſuis furieux contre votre pere, il mérite les reproches les plus ſanglans... au-lieu de garder ſon argent dans ſon coffre.

Mademoiſelle DELOMER.

Qui de nous ſait lire dans l'avenir ?

M. JULLEFORT.

Mais, Mademoiſelle, c'eſt que c'eſt une perte irréparable ; vous ne ſentez pas cela comme moi, vous êtes d'un tranquille !... J'avois déja fait un ſage emploi... voilà mes projets avortés. Je ſuis ſûr que vous ne ſavez ſeulement pas que vous n'avez preſque rien du côté de votre mere : ces deux maiſons de campagne ſont des acquets depuis ſon décès. Il y a bien un petit douaire ſur je ne ſais quel terrein aux nouveaux Boulevards ; mais c'eſt ſi peu de choſe !... votre pere eſt, en vérité... il eſt... non, vous avez beau dire, je ne lui pardonnerai de ma vie.

Mademoiſelle DELOMER, *d'un ton ferme.*

Gardez-vous de rien dire, Monſieur, qui puiſſe le bleſſer : c'eſt prendre auſſi trop vivement mes intérêts. Mon pere ne vous fait aucun tort, je crois ; il travaille actuellement au tableau de ſes dettes, & nous entrevoyons avec plaiſir que nos biens ſuffiront pour payer.

M. JULLEFORT.

Et votre dot, Mademoiſelle, votre dot ?... c'eſt plutôt pour vous que je parle, que pour moi ; il vous faut toujours une dot dans tous les cas poſſibles... mais je n'y ſongeois pas : vous avez, au moins, des oncles, des tantes, pluſieurs parens enfin, dont les ſucceſſions réunies pourroient former.... & réparer..

Mademoiſelle DELOMER.

Non, Monſieur, je n'ai perſonne, je n'attends rien

de perſonne : mon pere étoit tout pour moi, & ce n'eſt que ſur lui que je répands des larmes.

M. JULLEFORT, *à part.*

Pas un ſeul héritage, qu'elle famille ! où allois-je me fourrer. *(Haut.)* Mademoiſelle, je vous aime trop pour n'être pas touché de cet accident... cette maudite faillite... ne ſentez-vous pas tout le malheur de deux perſonnes qui s'uniſſent pour la vie & dont l'une... mais comment ! vous êtes bien ſûre qu'on ne remettroit pas à Monſieur votre pere une partie de ſes fonds. Quatre-vingts pour cent par exemple... c'eſt l'uſage.

Mademoiſelle DELOMER.

Monſieur, il rejetteroit un tel projet ; il ne veut point de grace, il ne veut rien faire perdre à perſonne.

M. JULLEFORT.

Tant pis, Mademoiſelle : tout cela dérange furieuſement, comme vous pouvez bien penſer... &, tenez, d'ailleurs je doute fort que vous m'aimiez grandement.... je ne ſais pas épouſer une jeune perſonne auſſi intéreſſante que vous du conſentement ſeul de ſon pere... j'aurois ſans ceſſe à me reprocher de ne vous tenir que de ſa main... je ne veux point vous rendre malheureuſe, vous le ſeriez peut-être avec moi... le vrai parti en pareil cas ſeroit...

Mademoiſelle DELOMER.

De vous retirer, Monſieur.

M. JULLEFORT.

Oui, oui, Mademoiſelle, je vous obéis.... je vais... je vous ſalue.

. . . . . .

SCENE IV.

Mademoiſelle DELOMER.

LE voilà donc cet homme qui, à l'entendre, ne deſiroit que moi .... comme il s'eſt ému à la nouvelle que je lui ai donnée !... il ſembloit que c'étoit ſon bien qu'on emportoit. Du moins ce malheur a ſervi à l'éloigner .... me voilà délivrée de cet homme... j'en reſſens une joie ſecrette... mais l'état de mon pere me trouble & m'attendrit. Ce n'eſt que pour lui que je regrette cette fortune qui aſſuroit le repos de ſes dernieres années ; pour moi, il me ſemble qu'avec Dominique je paſſerois ma vie dans la derniere médiocrité, ſans jetter un ſeul ſoupir... oui, dans ce moment je ſerois heureuſe ſi mon pere ne ſouffroit plus.

SCENE VII.

Mademoiſelle DELOMER, DOMINIQUE *fils.*

DOMINIQUE *fils, traverſant le théâtre & tenant un porte-feuille en main.*

DANS ces momens, Mademoiſelle, je ne m'occupe qu'à parer les coups les plus violens de la tempête : il reſte quelquefois des reſſources ineſpérées, & le temps amene toujours de ſinguliers changemens : peut-être que les affaires prendront un autre tour, ne déſeſpérez pas ; tout n'eſt peut-être pas perdu & je vais chercher les moyens de

remédier à ce qu'il y a de plus preſſé ... ce tems, hélas ! n'eſt pas celui de vous parler de moi.

Mademoiſelle DELOMER.

J'en veux moins à ce coup du ſort, Dominique : il ſemble me rapprocher de vous ; nos deſtinées du moins ſeront à-peu-près égales. Que cet argent qui fait tout me paroît vil, lorſque les ſentimens du cœur ſi chers, ſi précieux, ſont ſans valeur. J'ai entendu M. Jullefort.

DOMINIQUE *fils, avec inquiétude.*

Sa fortune va vous dédommager de celle que vous perdez ...

Mademoiſelle DELOMER.

Vous vous trompez, *(En ſouriant.)* Il a pris la fuite en apprenant notre déſaſtre.

DOMINIQUE *fils, avec joie.*

Il eſt heureux pour moi que cet homme n'ait jamais eu un cœur ni des yeux... Je n'ai plus ce rival...

Mademoiſelle DELOMER.

Apprenez que vous n'en avez jamais eu... que vous n'en aurez jamais, que vous ne pouvez en avoir... Dominique, vous méritez cet aveu ; qu'il vous enhardiſſe à bien ſervir mon pere.

DOMINIQUE *fils, lui baiſant la main.*

Que dira la foible voix de la reconnoiſſance, lorſque mon cœur palpite, & d'amour & de ſurpriſe & de joie.... adieu, je cours.... je vais.... comment pourrai-je aſſez vous mériter ?

(Ils ſe ſéparent en ſe regardant avec tendreſſe.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre repréſente une eſpece de Salle par bas; Dominique pere, en bonnet de laine & en veſte rouge, conduit un petit baril ſur une Brouette de Vinaigrier à une roue, laquelle eſt à bras. Il entre ſur la ſcene en roulant ſa Brouette: un Domeſtique veut s'y oppoſer.)

SCENE PREMIERE.

DOMINIQUE *pere*, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

QUOI! vous voulez abſolument, & malgré nous, entrer dans cette Salle baſſe?

DOMINIQUE *pere, roulant ſa Brouette, & tout eſſouffle.*

Oui, je le veux; j'ai mes raiſons... rangez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? on n'a jamais vu pareille choſe; & certainement vous êtes fou.

DOMINIQUE *pere, poſant ſa Brouette.*

Je ne ſuis point fou, je ſais ce que je fais, & ce que je dois faire... cela m'impatiente, à la fin...

attends que ton maître s'en plaigne. Quand mon fils te commande, as-tu coutume de faire tant de répliques ?

LE DOMESTIQUE.

Oh ! ſi c'eſt par ſon ordre, à la bonne heure ; ma foi, on eſt allé l'avertir de tout ceci.

DOMINIQUE *pere.*

Mon fils ? & pourquoi ? je n'ai que faire de lui. *(En frappant du pied.)* Voyez donc un peu ces gens-là. C'eſt à Monſieur Delomer que je veux parler, non à d'autres... Il faut que je lui parle tout préſentement...

LE DOMESTIQUE.

Il eſt empêché pour des affaires de conſéquence.

DOMINIQUE *pere.*

Il n'importe ; il faut abſolument que je lui parle tout-à-l'heure... il y va de la mort d'un homme.

LE DOMESTIQUE.

Voilà Monſieur votre fils ; parlez-lui. *(En s'en allant.)* Le plaiſant original !... Il a, par ma foi, la cervelle dérangée...

SCENE II.

DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils*.

DOMINIQUE *fils.*

QU'EST-CE donc, mon pere ? Qu'avez-vous donc ? Comme vous venez ici ! Eh, mon Dieu ! que voulez-vous avec tout ce train-ci ?

DOMINIQUE *pere.*

Mon ami, je viens faire la demande.

DOMINIQUE *fils.*

Vous choiſiſſez bien votre tems, & encore mieux le lieu.

DOMINIQUE *pere.*

Va, va, Dominique ; ne te mets en peine de rien ; laiſſe-moi faire ſeulement... tu verras, tu verras.

DOMINIQUE *fils.*

Quoi ! cet habit de travail, ce Baril, cet Brouette dans une Salle frottée !

DOMINIQUE *pere, le contrefaiſant.*

Oui, dans une Salle frottée ; voyez le grand mal !... Eh bien ! le frotteur recommencera... Ce Baril te fait pitié, te fait hauſſer les épaules ; va, va, mon garçon ; c'eſt un petit ſupplément à mes paroles, qui ne nuira pas, je penſe : on réuſſit toujours bien, dans quelque affaire que ce ſoit, quand on n'arrive pas les mains vuides. Allons... allons... D'ailleurs, j'ai pour principe de ne jamais abandonner ma marchandiſe ; & cet accoutrement qui t'offenſe, c'eſt-là mon habit d'honneur, entends-tu ? Je ne ſuis jamais plus hardi que comme cela.

DOMINIQUE *fils.*

Vous avez réſolu de m'éprouver, mon pere ; moi, j'ai peur que vous ne manquiez aux convenances reçues dans le monde.

DOMINIQUE *pere.*

Oh ! tu es amoureux ?... Je veux te guérir... je veux te guérir abſolument... je le veux.

DOMINIQUE *fils.*

Ecoutez-moi, de grace ; Monſieur Delomer n'eſt pas de bonne humeur aujourd'hui.

DOMINIQUE *pere.*

Oh ! ſon humeur changera.

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! vous ne ſavez pas...

DOMINIQUE *pere.*

Eh bien ! quoi ! qu'eſt-ce que je ne ſais pas ?

DOMINIQUE *fils.*

Qu'il ne m'eſt peut-être pas tout-à-fait défendu d'eſpérer.

DOMINIQUE *pere.*

Ah ! bon : j'écoute cela... tu ne m'as jamais menti ; tu t'es bien aſſuré d'avance que, s'il ne dépendoit que de ſon choix, Mademoiſelle Delomer te préféreroit à celui qu'on lui deſtine... prends garde, au moins, prends garde...

DOMINIQUE *fils.*

Oh !... oui, oui, mon pere.

DOMINIQUE *pere, ſe frottant les mains, & ſe promenant.*

Tout eſt dit ; c'eſt-là le principal : allons, allons, mon garçon ; tout ira bien... je te l'ai dit tantôt ; tu l'auras, ma foi, tu l'auras...

DOMINIQUE *fils, le ſuivant.*

Voyez dans quel danger vous me mettez en expoſant votre état auſſi publiquement ; vous faites appercevoir davantage la diſproportion qui ſe trouve entre vos fortunes : cela vous amuſe, vous ſemble jovial, plaiſant, ſingulier ; mais le monde rit ; il a ſes préjugés, le monde eſt cruel, il ne pardonne pas au ridicule.... N'avez-vous pas vu juſqu'à ce Domeſtique lever les épaules en s'en allant... je l'ai bien apperçu, moi.

DOMINIQUE *pere.*

Après, qu'y a-t-il donc de ſi étonnant ! un valet ricanne... qu'eſt-ce que cela fait ?... Songe donc que l'homme doré, qui en a trente à ſa ſuite, n'en impoſe pas à ton pere. Qu'a-t-il de plus que moi, ſi ce n'eſt l'embarras de ne pouvoir s'en paſſer ?

DOMINIQUE *fils.*

Mais enfin, quel eſt votre projet, quand Mon-

ſieur Delomer ſera venu? Je ne vous reconnois plus; que lui voulez-vous?

DOMINIQUE *pere, toujours ſe promenant.*

Que tu deviennes ſon gendre.

DOMINIQUE *fils.*

Vous vous précipitez trop... d'un mot vous m'allez perdre pour toujours. Il me croira de moitié... & dans quel tems venez-vous!

DOMINIQUE *pere.*

Parbleu! fort à propos.

DOMINIQUE *fils, fait un geſte pour emmener la Brouette.*

Mon pere, en grace; je vais vous aider à ôter cela d'ici.

DOMINIQUE *pere, l'arrêtant.*

Eh! non, non, non; je te défends d'y toucher; il faut qu'elle reſte-là... oui, là.

DOMINIQUE *fils.*

Sous la porte cochere ſeulement, ici à côté.

DOMINIQUE *pere, s'oppoſant tout-à-fait.*

Veux-tu bien laiſſer cela, te dis-je... mais voyez l'orgueil!... renier ma Brouette!...

DOMINIQUE *fils.*

Il va venir.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt ce que je demande.

DOMINIQUE *fils.*

Que j'ai de regret de vous avoir parlé!

DOMINIQUE *pere.*

Tu as bien peu de confiance en ton pere! t'es-tu jamais repenti de l'avoir écouté? *(Preſque en colere.)* Mais pour qui me prends-tu donc?

DOMINIQUE *fils.*

Tout autre que moi croiroit que vous n'êtes pas ſage en ce moment.

DOMINIQUE *pere.*

Nous verrons, nous verrons qui de nous deux l'eſt le moins.

DOMINIQUE *fils.*

Et Monſieur Delomer ne va ſavoir que penſer ... Je nierai tout, d'abord.

DOMINIQUE *pere, en chantonnant.*

Ah! que de raiſons!

DOMINIQUE *fils.*

Je l'apperçois: ne lui parlez de rien, je vous en conjure; voyez comme il a l'air triſte! il n'eſt gueres dans une ſituation à ſe prêter à vos plaiſanteries.

SCENE III.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils.*

M. DELOMER.

C'EST donc vous qui voulez-me parler, cher papa? Et qu'eſt-ce que vous me voulez donc avec tout cet attirail?

DOMINIQUE *pere.*

Si vous m'avez eſtimé, Monſieur, je vous demande pour faveur une demi heure d'audience: tout-à-l'heure je vous expliquerai les motifs de la liberté que j'ai priſe, & vous ne la déſapprouverez point.

DOMINIQUE *fils, à l'oreille de ſon pere.*

Parlez-lui de toute autre choſe.

M. DELOMER.

Dominique, j'aime à voir votre pere dans cet ha-

bit de travail. Il lui donne un air utile qui ne déplaît point à la vue ; ſon âge ſemble plus reſpectable, ſes travaux entretiennent la ſérénité de ſon ame... voilà l'état de l'homme... il eſt plus heureux, plus tranquille que moi. Oui, j'eſtime plus ce bonnet que ces têtes légeres qui promenent partout le vuide de l'oiſiveté. Chacun dit : il n'eſt rien de tel, que d'avoir un métier en main, & chacun court après les emplois les plus incertains. De-là naiſſent les malheurs, les vices & les crimes. Auſſi l'honnête-homme devient de jour en jour plus rare. On appelle la fraude au défaut du travail ; les uns ſe font hardis frippons, les autres deviennent des intriguans adroits. Je ſuis trompé doublement en un ſeul jour ; vous me voyez le cœur ſerré de triſteſſe & de douleur.

DOMINIQUE *fils, à voix baſſe.*

Auriez-vous reçu encore d'autres nouvelles ? Je paſſerai dans votre cabinet : mon pere ne vous veut rien d'aſſez preſſé, & nous avons affaire.

M. DELOMER.

Je ne dois pas me méfier de votre pere. Eſt-ce que vous ne lui avez point fait part....

DOMINIQUE *fils.*

Moi, Monſieur ! divulguer vos ſecrets ſans votre aveu !

M. DELOMER.

Je vous en eſtime davantage ; vous auriez pu cependant les lui révéler ſans m'offenſer... Je puis parler devant lui du nouveau coup qui vient de me frapper ; il ne m'eſt pas moins cruel que l'autre. *(Elevant la voix.)* Hélas ! je vous ai annoncé ce matin le mariage de ma fille avec Monſieur Jullefort : j'avois cet établiſſement à cœur. Eh bien ! cet homme qui me ſembloit vraiment épris de ſa perſonne, & deſirer ſincérement mon alliance ; cet

homme eſt un cœur intéreſſé, vil, une ame de boue, comme il y en a tant. *(A Dominique fils.)* Dominique, il nous délaiſſe; il s'eſt retiré avec une froideur inſultante, & je viens de recevoir une lettre, où il a la lâcheté de me faire des reproches ... Ah! ce trait m'a percé le cœur.

DOMINIQUE *pere, riant.*

Vous ne vous ſerez pas accordés ſur la dot.... Oh! je devine cela... Par ma foi, ces épouſeurs-là ſont à la mode. Ils vous marchandent impitoyablement une fille à ſon propre pere. Vous avez bien fait de tenir bon. Croyez que vous ne perdez rien; car ces ſortes de gens-là ſont toujours de mauvais maris. Pour moi, j'en ai un à vous propoſer, qui certainement vaudra mieux que ce Monſieur Jullefort. *(A ſon fils.)* Oh! tu as beau me faire des mines... je parlerai, je parlerai.

DOMINIQUE *fils, en s'en allant bruſquement.*

Eſt-il poſſible!... Adieu, mon pere....

SCENE IV.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere.*

DOMINIQUE *pere, s'approchant de l'oreille de M. Delomer.*

OUI, Monſieur; c'eſt moi qui vient vous offrir un parti pour Mademoiſelle; m'entendez-vous? ... Cette chere enfant eſt ſi aimable, ſi bonne!...

M. DELOMER, *regardant Dominique pere.*

Vous, pere Dominique! voila qui eſt neuf. Qui peut, s'il vous plaît, vous en avoir chargé?...

DOMINIQUE *pere.*

Je parle au nom d'un jeune homme, dont la famille & les mœurs vous ſont bien connues.

M. DELOMER.

Bon !

DOMINIQUE *pere.*

Oh ! pour ce jeune homme-là, il aime la Demoiſelle, il l'aime ſincerement ; le reſpect eſt le fondement de cet amour, car il le rend timide & muet ; je parle ici pour lui, il la prendroit pauvre comme riche, j'en réponds : eh bien ! n'eſt-ce pas là de la tendreſſe ?

M. DELOMER.

Achevez, dites ; quel eſt-il, ce jeune homme ?

DOMINIQUE *pere, avec fermeté.*

C'eſt mon fils.

M. DELOMER.

Votre fils ?

DOMINIQUE *pere, hardiment.*

Oui, Monſieur, mon fils...

M. DELOMER.

Certes, je ne m'y attendois pas... comment ! lui à qui je m'ouvre tout entier, il auroit pu former de ſecrettes prétentions ! il vous auroit chargé !...

DOMINIQUE *pere.*

Il ne m'a chargé de rien. C'eſt moi qui veux cela... Avez-vous pris garde comme il s'eſt enfui, quand il a vu que je voulois vous parler ?... Loin d'avoir nourri le moindre eſpoir, il ſeche ſecrettement de chagrin, tantôt demandant à voyager & tantôt ne le voulant plus : il eſt nuit & jour dans l'état le plus tourmentant ; & moi je n'ai appris qu'aujourd'hui le ſupplice de ce pauvre garçon :

car vous m'auriez vu plutôt. Tenez, ſi ce matin je ne lui euſſe ſerré le bouton, il ſe ſeroit laiſſé mourir de conſomption ſans que nous ſuſſions pourquoi.

M. DELOMER.

Vous me ſurprenez étonnamment, je n'aurois jamais ſoupçonné...

DOMINIQUE *pere*,

Je me ſuis dit, puiſqu'il l'aime ſi fort, il ne peut que la rendre heureuſe & être heureux lui-même; vous connoiſſez ſon cœur, ſon eſprit, ſes talens; il ſuit le même état que le vôtre, il eſt eſtimable, vous l'eſtimez, pourquoi n'auroit-il pas la préférence?

M. DELOMER.

Bon pere Dominique, y penſez-vous? Je vous pardonne... vous êtes pere... mais....

DOMINIQUE *pere*.

Monſieur, il n'y a pas la moindre tache dans notre famille, nous allons tous la tête levée. Vous auriez tort de vous ſcandaliſer de ma demande: allez, ſous cet habit groſſier je ſais ce que c'eſt que le monde; il eſt des préjugés que l'on ſacrifie ſans peine, pour peu que l'on raiſonne. J'ai vu les grands, j'ai vu les petits; ma foi, tout bien conſidéré, tout eſt de niveau. Ce qui en fait la différence, ne vaut pas la peine d'être compté; mon fils a du ſavoir, de la figure, de l'honnêteté, des mœurs, de l'amour pour l'ordre & le travail, & qui ſait juſqu'où ce garçon-là doit monter.... c'eſt un grain de moutarde qui peut lever bien haut.

M. DELOMER.

Vous avez raiſon, & je ne ſongeois pas qu'à commencer dès ce jour je ne dois pas trouver un ſi grand intervalle entre lui & moi: *(En ſoupirant.)*

ah, quel jour !.... mais dites-moi la vérité, eſt-ce de ſon conſentement que vous me déclarez ſes ſentimens; vous n'êtes pas fait pour vous avilir juſqu'au menſonge ?

DOMINIQUE *pere.*

Il s'agiroit de ſa vie, que je ne mentirois pas: vous ne connoiſſez donc point le pere Dominique ! la démarche que je fais n'eſt point de ſon aveu. Il eſt auſſi loin d'en attendre le ſuccès que je ſuis, moi, plein de confiance.

M. DELOMER.

Vous pourriez cependant vous abuſer.

DOMINIQUE *pere, avec une certaine aſſurance.*

Non, Monſieur, je ne m'abuſe point.

M. DELOMER.

Mais vous êtes ſingulier !

DOMINIQUE *pere.*

Mais je ſuis vrai. Point de détours avec moi, vous penſez peut-être que ce ſont de ces tendreſſes de dot, comme en a Monſieur Jullefort ?

M. DELOMER.

Ne prononcez pas le nom de cet homme-là, il m'anime trop le ſang.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt ſeulement pour vous faire entendre que, ſi j'euſſe ſoupçonné dans mon fils la moindre idée d'intérêt, je ne m'en ſerois pas mêlé. J'ai deſcendu dans ſon cœur, je l'ai trouvé tout rempli de cette flâme que vous & moi avons ſentie à ſon âge; je me ſouviens de mon jeune tems.... L'objet en eſt digne, & j'en ſuis d'une joie inexprimable. Dites deux mots & voilà deux heureux, que dis-je ? en voilà quatre.

M. DELOMER.

Vous croyez donc que ma fille y conſentiroit ſans peine ? Vous l'auroit-il fait entrevoir ? Parlez : il faut que je ſache tout.

DOMINIQUE *pere.*

Mais je crois, entre nous ſoit dit, que mon fils, jeune, aimable, poli, aſſez bien tourné, doit lui revenir mieux que ce Monſieur Julle... ah ! pardonnez ; je ne l'ai pas nommé !

M. DELOMER.

Encore un mot.... votre fils vous a-t-il paru tout-à-l'heure avoir auſſi fortement envie de l'épouſer que lorſqu'il vous en a fait ce matin le premier aveu ?

DOMINIQUE *pere.*

Vous penſeriez que du matin au ſoir mon fils ſeroit capable... mais je vous dirois...

M. DELOMER.

Dans de certaines circonſtances il ne faut qu'une heure pour produire de grands changemens... je l'ai éprouvé.

DOMINIQUE *pere.*

J'aurois ſeulement voulu que vous l'euſſiez écouté un inſtant avant que d'entrer : la moindre de ſes expreſſions, quand il parle d'elle, vous auroit touché, & vous en auroit plus appris que tout ce que je pourrois vous dire.

M. DELOMER.

Cela me fait beaucoup de peine.

DOMINIQUE *pere.*

Beaucoup de peine !

M. DELOMER.

Je ne puis lui donner mon conſentement.

DOMINIQUE *pere, fiérement.*

Et pourquoi, s'il vous plaît? La raiſon?...à tout il y à une raiſon.

M. DELOMER.

Je vais vous la dire. Ne croyez pas que ce ſoit une fauſſe idée de méſalliance qui me domine: quand il y en auroit une, ſon mérite applaniroit cette difficulté: il eſt vrai que je me ſuis ſenti choqué au premier mot, je vous l'avoue; j'ai eu cette foibleſſe: & c'en eſt une des plus grandes; car, en réfléchiſſant bien, je ne dois voir en vous que mon égal; votre état ne differe du mien que par un extérieur moins brillant; dans le fond, & vu du côté réel, c'eſt du plus au moins, toujours vendre pour gagner.

DOMINIQUE *pere.*

Toujours vendre pour gagner, c'eſt bien dit cela.

M. DELOMER.

Votre fils eſt un jeune homme, qui ſûrement d'ici à quelques années trouvera un excellent parti, pour peu qu'il ſe répande dans le monde: de mon côté je veux le recommander à ce qu'il y a de mieux.

DOMINIQUE *pere.*

Tenez, recommandez-le ſeulement à Mademoiſelle votre fille; voilà tout ce que nous vous demandons.

M. DELOMER.

Ma fille n'eſt plus à marier, dès demain elle entrera au couvent; l'avenir ſeul m'apprendra ſi elle doit un jour en ſortir.

DOMINIQUE *pere.*

Vous auriez la cruauté de la mettre ſous la grille, quand on vous dit qu'elle a un amant!....Savez-

vous bien que je ſerois un homme à vous dire des choſes dures ? n'êtes-vous pas ſon pere, comme je le ſuis de mon fils ? & ce cœur, ce cœur qui nous bat pour un enfant, ne le ſentez-vous pas treſſaillir pour ſon bonheur ? . . . Cloîtrer une ſi aimable fille, à ſon âge ! . . . ah ! prenez garde . . .

M. DELOMER.

Vous ne ſavez point quelles ſont mes raiſons ; la néceſſité contraint la meilleure volonté. Puiſqu'il faut vous le dire, je ne ſuis pas aſſez riche pour établir ma fille, je ne peux lui rien donner, rien ; c'eſt la plus exacte vérité, & voilà la vraie cauſe de cette rupture dont je viens de vous faire part ; vous vous étonnez, vous ouvrez de grands yeux ; mais cela eſt ainſi.

DOMINIQUE *pere, avec une joie concertrée.*

Vous n'avez rien à lui donner ! Bon, bon . . . , tant mieux, tant mieux.

M. DELOMER.

Une banqueroute, après vingt ans de travaux, me remet au même point d'où je ſuis parti.

DOMINIQUE *pere.*

Bon, bon.

M. DELOMER.

Je ne la refuſerois pas à un homme aſſez riche par lui-même pour commencer une maiſon ; mais ne pouvant aider aucunement votre fils qui n'a rien, vous penſez bien qu'il eſt inutile d'y ſonger. Je ne ſouffrirai pas qu'il l'épouſe pour vivre dans le malaiſe . . . . non, non, jamais . . . Il y a trop d'amertumes à boire dans cette gêne étroite, & ſans un peu d'abondance l'amour lui-même ſe détruit & fait place à la diſcorde.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt-à-dire que ſi mon fils étoit riche de combien ſeulement ? Voyons.

M. DELOMER.

Oh ! s'il avoit ſeulement dix mille écus pour commencer . . . vous riez !

DOMINIQUE *pere.*

Oui, je ris, dix mille écus ! Achevez.

M. DELOMER.

Je le préférerois au plus riche négociant de Paris ; car, je ne vous le cele pas, il m'eſt agréable en tout point ; & ſi je ne me trouvois réduit . . . , Mais le commerce, mon cher Dominique, eſt ſemblable à une mer tantôt calme & tout-à-coup orageuſe. Les mêmes vents qui font voler votre vaiſſeau, l'engloutiſſent. J'ai fait naufrage ſous un ciel qui paroiſſoit ſerein. C'eſt à vous de faire entendre raiſon à votre fils ; il a l'eſprit juſte il ſentira, de lui-même, combien le ſort eſt contraire à ſes vœux.

DOMINIQUE *pere.*

Me donnez-vous votre parole que, s'il n'y avoit point d'autres obſtacles, votre fille ſeroit à lui ?

M. DELOMER.

Oh ! de bon cœur . . . puiſſe-t-il acquérir tout le bien que je lui ſouhaite ; mais, s'il faut vous le dire, pour un homme de probité cela devient plus difficile que jamais.

DOMINIQUE *pere, regardant ſon baril.*

Allons, mon baril, allons, parle pour moi . . . .

Vil argent ! c'eſt donc à toi, & non au-mérite perſonnel, qu'il faut devoir le bonheur de mon fils ! J'ai bien fait d'y penſer : *(Prenant la main à M. Delomer.)* touchez-là, c'eſt une affaire faite.

M. DELOMER.

Vous perdez l'eſprit !

DOMINIQUE *pere.*

Voyez, voyez ſeulement ce qui eſt là-deſſus ma brouette.

M. DELOMER.

Eh bien, quelle folie !

DOMINIQUE *pere, le prend par la main & le conduit au baril.*

Ecoutez bien : là-dedans ſont trois mille ſept cens ſoixante & dix-huit louis d'or en rouleaux bien comptés, & ſix ſacs de douze cents livres : il n'y a rien de plus ni de moins ; voulez-vous voir ? J'en ſuis le maître.

M. DELOMER.

Quel langage ! Vous m'étourdiſſez.

DOMINIQUE *pere.*

Rien n'eſt plus juſte, il faut voir quand on doute. *(Il tire un petit maillet de ſa poche & défonce le baril ; il fait ſonner les ſacs & défait un rouleau.)* Tenez, voyez, palpez.

M. DELOMER, *jettant un cri.*

Eſt-il poſſible ? mais c'eſt de l'or.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt-là mon porte-feuille à moi ; il eſt ſûr ce-

lui-là.... point de fauſſe monnoie... tout en eſpeces ſonnantes.

M. DELOMER.

En vérité, je ne ſais que dire : comment ! c'eſt à vous ?.... mais d'où vient tout cela ?

DOMINIQUE *pere.*

De m'être toujours levé de grand matin.... voilà quarante-cinq ans que je ſuis à-peu-près vêtu comme vous voyez, & depuis quarante-cinq ans le labeur de chaque ſoleil a amené ſucceſſivement une petite portion de cette maſſe. Tandis que vous autres dépenſiez chaque jour, j'amaſſois chaque jour, j'économiſois ; depuis que je me connois, je me ſuis amuſé de la fantaiſie de me bâtir une groſſe ſomme, non par avarice au moins ; mais pour pouvoir aſſurer le bien-être de ma vieilleſſe & de ceux qui viendroient après moi. Je n'ai point connu les privations de la léſinerie. J'ai été frugal & laborieux, voilà tout mon ſecret : je ne puis dire moi-même comment cette maſſe s'eſt formée : mais, à force de ſuivre mon idée, j'ai eu toutes ſortes de petits avantages qui ſont venus accumuler mon petit tréſor. Jamais l'amour d'un plus grand gain ne m'a fait hazarder ce que la fortune m'avoit une fois envoyé, j'ai bien tenu ce que je tenois ; & le diable, par conſéquent, n'a pu l'emporter : il eſt vrai qu'enſuite l'ambition d'élever mon fils n'a pas laiſſé que de m'aiguillonner. A meſure qu'il grandiſſoit, l'amour paternel a fait des miracles, ou plutôt Dieu a béni mon projet, puiſque, ſans cet argent, que j'ai lieu de chérir, mon fils, mon cher fils devenoit malheureux.

M DELOMER.

Je ne puis en revenir: & votre deſſein eſt en m'apportant cette ſomme ? . . .

DOMINIQUE *pere.*

De faire ſon établiſſement, d'accord entre vous trois ... Ce n'eſt plus là mon affaire ; tout eſt à vous, partagez .... J'ai un marais de trois arpens au fauxbourg Saint Victor, joint à une petite maiſonnette : c'eſt tout ce qu'il me faut pour ma ſubſiſtance & mon plaiſir, je ne veux rien de plus ...

M. DELOMER,

Quoi ! vous abandonneriez ? . . ,

DOMINIQUE *pere.*

Faites-les venir, vous dis-je : voilà le plus grand plaiſir de ma vie. Demain je pourrois mourir & je ſerois privé de ce ſpectacle délicieux ... *(Avec ſentiment.)* Mon fils ! la jouiſſance de ton héritage ne ſera point attriſtée par mon deuil.

M. DELOMER.

Je ſuis hors de moi ... la ſurpriſe, l'admiration ... je nai pas la force de parler, la joie ... je vais vous les faire venir.

SCENE V.

DOMINIQUE *pere, appuyé ſur ſon baril, & remettant les rouleaux & les ſacs.*

METAL pernicieux ! tu as fait aſſez de mal dans le monde, fais-y du bien une ſeule fois. Je t'ai enchaîné pour un moment d'éclat : voici le moment tant deſiré ; ſors, va fonder la paix & la ſûreté d'une maiſon où habiteront l'amour & la vertu. J'irai quelquefois me réjouir du bon emploi qu'on va faire de toi : le pere, la fille, mon fils ... ils ſont tous d'honnêtes gens.

SCENE VI.

DOMINIQUE *pere*, M. DELOMER, *accourant avec tranſport.*

M. DELOMER.

ILS vont venir, quel va être leur étonnement & leur joie ! ... mais eſt il poſſible que vous ayez eu la conſtance d'amaſſer en ſilence une auſſi forte ſomme, ſans être tenté d'en faire uſage pour vous ?

DOMINIQUE *pere.*

Je jouiſſois en ſongeant que j'amaſſois pour mon fils : prenez bien garde, il n'y a pas là une ſeule obole qui n'ait été acquiſe d'après les loix les plus ſéveres de l'exacte probité. Tout eſt à moi bien légitimément ... allez, cet argent profitera.

M. DELOMER.

Mais ſi ce fils ſi cher étoit venu à mourir ; vous n'aviez que lui ! quels chagrins alors ! Entre les mains de qui cet or auroit-il paſſé ? que d'épargnes inutiles & perdues !

DOMINIQUE *pere.*

Oh ! j'y avois ſongé.

M. DELOMER.

Qu'auriez-vous fait ?

DOMINIQUE *pere.*

Quand je me ſuis dit à l'âge de vingt ans, il faut que je m'aſſure pour moi & pour les miens une ſomme quelconque, afin de parer aux beſoins de la vie, parce que l'argent ſous ce point de vue eſt auſſi néceſſaire qu'une roue l'eſt à ma brouette, je ne ſongeois pas à mon enfant, puiſque je n'étois pas encore marié ; mais dès ce tems-là j'avois un projet en tête.

M. DELOMER,

Et quel étoit-il, votre projet ?

DOMINIQUE *pere.*

Chacun peut faire quelque choſe d'élevé, dans quelque état qu'il ſoit, il ne faut que vouloir ; les uns mettent leur ambition à bâtir, les autres à ſe mettre en charge, ceux-ci à envoyer leurs biens ſur mer : phantôme que tout cela ! rien n'approche du plaiſir que j'imaginois. C'étoit une action dont l'idée m'a toujours plû & qui me réjouit encore, quand j'y ſonge ; la voici : ſuppoſons que je n'aie point d'enfant, je n'ai point d'héritier ; par conſéquent ; j'ai là une ſomme bien ronde, bien complette & qui ne doit rien à perſonne ; perſonne, après mon décès, ne compte deſſus ; on ignore abſolument ce que j'ai. J'écoute par le monde

toutes les hiſtoires que l'on y débite, je m'informe, je ſuis ſur le qui vive, j'apprends ſecrettement qu'un hounête-homme, chef de famille, eſt tombé dans l'infortune, ou par un revers ſubit, ou par une perſécution cruelle ; il va perdre ſon crédit ou ſa liberté : perſonne n'eſt aſſez riche, ou n'a la volonté de le ſecourir auſſi promptement que le cas l'exige ; il va être ruiné, il eſt perdu ſans reſſource ... Que fais-je ! j'arrive un beau matin à ſa porte, je frappe, je demande à lui parler en ſecret ; on m'introduit : j'entre tout comme je ſuis vêtu à préſent, là, avec mon petit baril & mon tablier : il me regarde fort étonné .... je lui dis tout bas à l'oreille en montrant ce baril du doigt : honnête-homme infortué, voilà qui eſt à vous, prenez, n'en dites mot à perſonne ... tous les dimanches je viendrai à midi manger votre ſoupe, adieu ; & je diſparois.

M. DELOMER *ſe jette à ſon cou avec tranſport.*

Mon cher ami ! que je vous ſerre dans mes bras.

SCENE VII. ET DERNIERE.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere*, *Mademoiſelle* DELOMER, & DOMINIQUE *fils*.

Mademoiſelle DELOMER, *à Dominique.*

VOTRE pere & le mien qui ſe tiennent embraſſés !

DOMINIQUE *fils.*

Serois-je assez heureux .... je tremble d'approcher.

Mademoiselle DELOMER.

Ah! je crains encore plus que vous.

M. DELOMER.

Avancez, ma fille.

DOMINIQUE *pere.*

Dominique, approche donc.

DOMINIQUE *fils, à M. Delomer.*

Monsieur, épargnez-moi : l'état où vous me voyez est au-dessus de mes forces, puisque vous savez tout, décidez de ma vie.

M. DELOMER.

Et vous, ma fille, que dites-vous?

Mademoiselle DELOMER, *timidement.*

J'attendrai vos ordres, mon pere, & me ferai un devoir de les remplir.

M. DELOMER.

Mais il me semble que vous vous entendez parfaitement, & qu'il n'est pas besoin d'expliquer plus au long ce qui est entre vous.

DOMINIQUE *pere.*

Elle a rougi, son cœur a parlé. La belle enfant! qu'elle m'enchante!

(Mademoiselle Delomer se trouble & veut se retirer.)

M. DELOMER.

Restez, ma fille, restez .... je connois vos senti-

mens, je les approuve ; il ne tient plus qu'à vous de lui donner votre main, j'y conſens.

DOMINIQUE *pere, à ſon fils.*

Entends-tu ? m'en croira-tu une autre fois ? Quand je te l'ai dit ; va, va, les peres en ſavent toujours plus que les enfans.

DOMINIQUE *fils, à M. Delomer, prenant la main de Mademoiſelle Delomer.*

Ah ! je crains de m'être trompé..... vous me l'accordez..... dites, repetez-le : mais non ; il me ſuffit, votre promeſſe m'eſt donnée..... la ſurpriſe & le plaiſir m'ôtent la voix.

M. DELOMER.

Ma fille, eſt-ce de bon cœur que tu acceptes Dominique pour ton époux ?

Mademoiſelle DELOMER.

C'eſt lui que j'aimois, je me plais à l'avouer. Ce n'eſt pas la richeſſe qui rend ſi heureux, & quand on s'aime bien, il eſt facile d'être content avec peu.

DOMINIQUE *pere.*

Voilà qui eſt parlé. *(A Mademoiſelle Delomer.)* Je ne vous répugne donc pas, Mademoiſelle ? vous aimerez donc auſſi un beau-pere bâti comme je le ſuis ?

Mademoiſelle DELOMER.

J'ai appris de bonne-heure à chérir la probité ſous quelque vêtement qu'elle paroiſſe, & vous vous êtes montré avec tous un ſi digne homme, & avec lui un ſi bon pere, qu'il ſeroit difficile de ne pas vous chérir.

DOMINIQUE *pere, les prenant par la main & les conduiſant à la Brouette.)*

Connoiſſez le pere Vinaigrier : voyez ſon tréſor ;

il eſt pour vous : voilà la ſecrette épargne de tout ce que la fortune lui a procuré depuis ſa jeuneſſe. S'il avoit davantage, il vous le donneroit. *(Il étale l'or & l'argent.)*

DOMINIQUE *fils.*

Quoi ! mon pere, ceci ſeroit à vous ?

DOMINIQUE *pere.*

Oui, mon ami ; à moi. Ton ſaiſiſſement, tes grands yeux ouverts, ton air extaſié me cauſent plus de joie dans ce moment que les mines du Pérou n'en ont jamais fait éprouver à tous les Potentats de ce monde.

M. DELOMER.

Sachez qu'il y a-là près de cent mille livres.

DOMINIQUE *pere.*

Eh ! mais vraiement, c'eſt tout comme je vous l'ai dit.

DOMINIQUE *fils, à M. Delomer.*

Allons, Monſieur, allons, nous allons mettre ordre à tout... *(Vivement.)* N'eſt-il pas vrai, mon pere ? Il ne faut point perdre de tems.... Cette ſomme...

M. DELOMER.

Dois-je le ſouffrir ? Non, non.

DOMINIQUE *pere, à ſon fils.*

J'attendois ce mouvement de ton ame, & tu ne m'as point trompé : oui, il faut réparer cette faillite malheureuſe. Quel plus noble emploi peut-on faire de cette ſomme ?.... Mes enfans, ſemez avec cet argent, ſemez ſans crainte, & la moiſſon ſera bénie du ciel.

Mademoiſelle DELOMER, *lui ſaute au cou.*

Ah ! que je vous embraſſe comme un pere.

M. DELOMER.

C'eſt bien, c'eſt bien, ma fille. Honore & reſpecte toujours en lui cette grandeur d'ame & cette bonté qui me ſurpaſſent & que du moins j'admire. *(Ils s'embraſſent tour-à-tour.)*

DOMINIQUE *fils, à ſon pere.*

Mon pere! quoi, vous aviez tout cet argent à votre diſpoſition, & vous avez traîné la brouette, & vous m'en faiſiez un ſecret?

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt à ce ſecret que nous devons tous notre bonheur. Un ſeul confident auroit pu tout gâter. Il m'auroit peut-être détourné de mon genre de vie: on ſe laiſſe ſéduire à la fin; & d'une fantaiſie à une autre, tout cet argent ſe ſeroit envolé de façon que ſans en avoir été ni plus gras, ni plus content, je ne me trouverois pas au but où je ſuis aujourd'hui ... A l'égard de la confidence que j'aurois pû te faire, c'étoit encore une autre queſtion .... heureux l'homme que ſon pere éleve ſans nulle autre perſpective de reſſources que lui-même! il en vaut bien mieux; & tous ces mauvais ſujets, tous ces enfans de famille, mangeurs de ſoupe apprêtée, n'ont que de la ſuffiſance & font mauvaiſe nourriture du bien de leurs parens, dont ils n'aiment trop ſouvent que l'héritage: l'aſpect d'une fortune aſſurée les rend fainéans, pareſſeux & conſéquemment libertins. Il faut qu'un jeune homme ſente de bonne heure l'inquiétude du beſoin réel & la néceſſité du travail; ſans quoi, ordinairement il ne ſait rien faire d'utile. Si le malheur eût voulu que tu te fuſſes gâté au point d'être un vaurien comme j'en vois tant, oh! je ne te le cache pas; tout ceci auroit été pour un autre, afin d'être mis à bon uſage.

DOMINIQUE *fils.*

Vous auriez bien fait, mon pere... Mais que ce fruit de vos épargnes vient à propos! il ne pouvoit m'être plus précieux que dans ce moment. *(Regardant Mademoiſelle Delomer.)* où tout ſe réunit pour combler ma félicité.

DOMINIQUE *pere, ſe roſſaſiant du plaiſir de les voir.*

Les chers enfans! Je paſſerai ma vie avec eux. *(A Monſieur Delomer.)* Ne vous y trompez pas: vous êtes l'homme chez qui j'irai tous les dimanches manger la ſoupe, vous en face, & mes deux enfans à mes côtés, afin qu'en me reculant un peu, je vous voye tous trois, là, à mon aiſe... Gardons nous de faire trop de bruit; que rien de ceci ne tranſpire, *(A ſon fils.)* Allons, Dominique, mene la brouette de ton pere; voyons cela. Il faut aller vuider le tout dans la caiſſe. Ma bru ira faire écarter les domeſtiques, en ordonnant de faire ſervir le ſouper: car il eſt l'heure, je penſe. *(Il regarde à une groſſe montre d'argent qu'il tire de ſon gouſſet.)*

M. DELOMER.

Dès ce ſoir nous paſſerons contrat... Voulez-vous mon Notaire ou le vôtre?

DOMINIQUE *pere.*

Un Notaire! Moi! Et pourquoi faire?.. Quand la bonne foi n'eſt point dans les paroles, elle ne ſe couche point dans les écrits... Au reſte, faites ſelon que la mode l'exige, puiſqu'à chaque bibus il faut employer deux de ces Meſſieurs. *(Appercevant Mademoiſelle Delomer qui aide à Dominique)* Eh! voyez, voyez, je vous prie, qu'ils ſont bien ainſi attelés enſemble!... *(Il rit.)* Allons, allons, mes bons amis, je vous laiſſe faire, je ne m'en mêle

pas : courage, voyons ſi cela roulera... *(La brouette n'allant pas bien, Monſieur Delomer met la main à l'œuvre.)* Et vous auſſi, vous tirez à mon baril ; bon, bon, cela. *(Il rit.)* Ah ! les mal-droits ! ... Eh bien ! ... vaille que vaille... *(A ſon fils.)* Tu ne te plains donc plus de ma brouette ?

DOMINIQUE *fils.*

Oh ! non, mon pere, non..., je ne ſavois pas quel vinaigre étoit dedans...,

DOMINIQUE *pere.*

Ma foi, c'eſt du meilleur que je puiſſe donner ... Cela fait revenir de bien loin, n'eſt-il pas vrai ? & on peut le mettre à toutes ſauces. *(La brouette ſort : Dominique pere, arrêtant Monſieur Delomer.)* Vos domeſtiques !... ces drôles-là, ils vont être bien étonnés de me voir à table, avec mon bonnet ; je ne le quitte pas au moins... ils ouvriront de grands yeux... tant mieux, tant mieux ; cela ſera plaiſant... Ils ne vouloient pas que je miſſe-là la brouette ; n'ai-je pas bien fait d'entrer malgré eux ? ... Oh ! j'en riray long-tems.

M. DELOMER.

Venez, mon cher ami, venez : cette maiſon-ci, déſormais, ſera plus la vôtre qu'elle n'eſt la mienne.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

CRISPIN,

RIVAL

DE SON MAITRE.

COMÉDIE.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street.

M.DCC.LXXXVI.

ACTEURS.

Monſieur ORONTE, Bourgeois de Paris.

Madame ORONTE, ſa Femme.

ANGELIQUE, leur fille, promiſe à Damis.

VALERE, Amant d'Angélique.

Monſieur ORGON, Pere de Damis.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

CRISPIN, Valet de Valere.

LA BRANCHE, Valet de Damis.

La Scene eſt à Paris.

CRISPIN,

RIVAL

DE SON MAITRE,

SCENE PREMIERE.

VALERE, CRISPIN.

VALERE.

AH, te voilà, bourreau !

CRISPIN.

Parlons ſans emportement.

VALERE.

Coquin !

CRISPIN.

Laiſſons-là, je vous prie, nos qualités. De quoi vous plaignez-vous ?

VALERE.

De quoi je me plains, traître ! tu m'avois demandé congé pour huit jours, & il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Eſt-ce ainſi qu'un valet doit ſervir ?

CRISPIN.

Parbleu, Monſieur, je vous ſers comme vous me payez. Il me ſemble que l'un n'a pas plus de ſujet de ſe plaindre que l'autre.

VALERE.

Je voudrois bien ſavoir d'où tu peux venir?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine avec un Chevalier de mes amis faire une petite expédition.

VALERE.

Quelle expédition ?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'eſt acquis ſur les gens de Province par ſa maniere de jouer.

VALERE.

Tu viens donc fort à propos; car je n'ai point d'argent, & tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, Monſieur, nous n'avons pas fait une heureuſe pêche. Le poiſſon à vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre a l'appas.

VALERE.

Le bon fond de garçon que voilà! Ecoute, Criſpin, je veux bien te pardonner le paſſé: j'ai beſoin de ton induſtrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALERE.

Je ſuis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils ? ce gros Marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente piſtoles d'étoffes qu'il vous a fourni, auroit-il obtenu ſentence contre vous ?

VALERE.

Non.

CRISPIN.

Ah, j'entends. Cette généreuſe Marquiſe qui alla elle-même payer votre tailleur qui vous avoit fait aſſigner, a découvert que nous agiſſions de concert avec lui.

VALERE.

Ce n'eſt point cela, Criſpin. Je ſuis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh, oh! Et de qui par aventure?

VALERE.

D'Angélique, fille unique de Monſieur Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue; peſte la jolie figure! ſon pere, ſi je ne me trompe, eſt un bourgeois qui demeure en ce logis, & qui eſt très-riche.

VALERE.

Oui, il a trois grandes maiſons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable perſonne qu'Angélique?

VALERE.

De plus, il paſſe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connois tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille? Elle ſait vos ſentiments.

VALERE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez ſon pere, j'ai ſi bien fait, qu'elle me voit d'un œil favorable; mais Liſette ſa femme de chambre

m'apprit hier une nouvelle qui me met au déſeſpoir.

CRISPIN.

Eh que vous a-t-elle dit, cette déſeſpérante Liſette ?

VALERE.

Que j'ai un rival, que M. Oronte a donné ſa parole à un jeune homme de Province qui doit inceſſamment arriver à Paris pour épouſer Angélique.

CRISPIN.

Et qui eſt ce rival ?

VALERE.

C'eſt ce que je ne ſais point encore. On appella Liſette dans le temps qu'elle me diſoit cette fâcheuſe nouvelle, & je fus obligé de me retirer ſans apprendre ſon nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas ſitôt propriétaires des trois belles maiſons de M Oronte.

VALERE.

Va trouver Liſette de ma part, parle lui, après cela nous prendrons nos meſures.

CRISPIN.

Laiſſez-moi faire.

VALERE.

Je vais t'attendre au logis.

SCENE II.

CRISPIN *ſeul.*

QUE je ſuis las d'être valet ! Ah, Criſpin, c'eſt ta faute, tu as toujours donné dans la bagatelle, tu

devrois préſentement briller dans la Finance. Avec l'eſprit que j'ai, morbleu, j'aurois déja fait plus d'une banqueroute.

SCENE III.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

N'EST-CE pas-là Criſpin ?

CRISPIN.

Eſt-ce La Branche que je vois ?

LA BRANCHE.

C'eſt Criſpin, c'eſt lui-même.

CRISPIN.

C'eſt La Branche, ou je meure ! l'heureuſe rencontre ! que je t'embraſſe, mon cher. Franchement, ne te voyant plus paroître à Paris, je craignois que quelque arrêt de la Cour ne t'en eût éloigné.

LA BRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation ſur mer; j'ai penſé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu ! qu'avois-tu donc fait ?

LA BRANCHE.

Une nuit je m'aviſai d'arrêter dans une rue détournée un marchand étranger pour lui demander par curioſité des nouvelles de ſon pays. Comme il n'entendoit pas le françois, il crut que je lui demandois la bourſe; il crie au voleur, le guet vient,

on me prend pour un frippon, on me mene au châtelet, j'y ai demeuré ſept ſemaines.

CRISPIN.

Sept ſemaines !

LA BRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage ſans la niéce d'une revendeuſe à la toilette.

CRISPIN.

Eſt-il vrai ?

LA BRANCHE.

On étoit furieuſement prévenu contre moi, mais cette bonne amie ſe donna tant de mouvement, qu'elle fit connaître mon innocence.

CRISPIN.

Il eſt bon d'avoir de puiſſants amis.

LA BRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois ; tu n'es plus curieux de ſavoir des nouvelles des pays étrangers.

LA BRANCHE.

Non, ventrebleu, je me ſuis remis dans le ſervice. Et toi, Criſpin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN.

Non, je ſuis comme toi un frippon honoraire. Je ſuis rentré dans le ſervice auſſi ; mais je ſers un maître ſans bien, ce qui ſuppoſe un valet ſans gages ; je ne ſuis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE.

Je le ſuis aſſez de la mienne, moi : je me ſuis retiré à Chartres, j'y ſers un jeune homme appellé Damis ; c'eſt un aimable garçon, il aime le jeu, le vin, les femmes ; c'eſt un homme univerſel ;

nous faiſons enſemble toutes ſortes de débauches ; cela m'amuſe, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie !

LA BRANCHE.

N'eſt-il pas vrai ?

CRISPIN.

Aſſurément. Mais dis-moi, La Branche, qu'es-tu venu faire à Paris ? où vas-tu ?

LA BRANCHE.

Je vais dans cette maiſon.

CRISPIN.

Chez M. Oronte ?

LA BRANCHE.

Sa fille eſt promiſe à Damis.

CRISPIN.

Angélique promiſe à ton maître ?

LA BRANCHE.

Monſieur Orgon, pere de Damis, étoit à Paris il y a quinze jours, j'y étois avec lui ; nous allâmes voir Monſieur Oronte qui eſt de ſes anciens amis, & ils arrêterent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'eſt donc une affaire réſolue ?

LA BRANCHE.

Oui, le contrat eſt déja ſigné des deux peres & de Madame Oronte ; la dot qui eſt de vingt mille écus en argent comptant eſt toute préte, on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la choſe.

CRISPIN.

Ah, parbleu, cela étant, Valere mon maître n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LA BRANCHE.

Quoi, ton maître ?

CRISPIN.

Il eſt amoureux de cette même Angélique : mais puiſque Damis...

LA BRANCHE.

Oh, Damis n'épouſera point Angélique ; il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh quelle ?

LA BRANCHE.

Pendant que ſon pere le marioit ici, il s'eſt marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LA BRANCHE.

Il aimoit une jeune perſonne avec qui il avoit fait les choſes, de maniere qu'au retour du bon homme Orgon, il s'eſt fait en ſecret une aſſemblée de parents. La fille eſt de condition, Damis a été obligé de l'épouſer.

CRISPIN.

Oh, cela change la theſe.

LA BRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noces de mon maître tous faits, j'ai ordre de les emporter à Chartres, auſſi-tôt que j'aurai vu Monſieur & Madame Oronte, & retiré la parole de M. Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de M. Orgon !

LA BRANCHE.

C'eſt ce qui m'amene à Paris ; ſans adieu, Criſpin, nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, la Branche, attends, mon enfant, il me vient une idée, dis-moi un peu, ton maître eſt-il connu de M. Oronte ?

LA BRANCHE.

Ils ne ſe ſont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu, ſi tu voulois, il y auroit un beau coup à faire ; mais après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manque de courage.

LA BRANCHE.

Non, non, tu n'as qu'à dire, une tempête eſſuyée n'empêche point un bon matelot de ſe remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit il ? eſt-ce que tu voudrois faire paſſer ton maître pour Damis, & lui faire épouſer ?

CRISPIN.

Mon maître ! ſi donc, voilà un plaiſant gueux pour une fille comme Angélique. Je lui deſtine un meilleur parti.

LA BRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LA BRANCHE.

Malepeſte, tu as raiſon, cela n'eſt pas mal imaginé au moins.

CRISPIN.

Je ſuis auſſi amoureux d'elle.

LA BRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE.

C'eſt bien dit.

CRISPIN.

J'épouſerai Angélique.

LA BRANCHE.

J'y conſens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LA BRANCHE.

Fort bien !

CRISPIN.

Et je diſparoîtrai avant qu'on en vienne aux éclairciſſements.

LA BRANCHE.

Expliquons-nous mieux ſur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi ?

LA BRANCHE.

Tu parles de diſparoître avec la dot ſans faire mention de moi. Il y a quelque choſe à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh, nous diſparoîtrons enſemble.

LA BRANCHE.

A cette condition-là, je te ſers de croupier. Le coup, je l'avoue, eſt un peu hardi ; mais mon audace ſe réveille, & je ſens que je ſuis né pour les grandes choſes. Où irons-nous cacher la dot ?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque Province éloignée.

LA BRANCHE.

Je crois qu'elle ſera mieux hors du Royaume, qu'en dis-tu ?

CRISPIN.

C'eſt ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractere eſt M. Oronte.

LA BRANCHE.

C'eſt un bourgeois fort ſimple, un petit génie.

CRISPIN.

Et Madame Oronte ?

LA BRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à ſoixante ans, une femme qui s'aime, & qui eſt d'un eſprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour & le contre.

CRISPIN.

Cela ſuffit, il faut à preſént emprunter des habits pour....

LA BRANCHE.

Tu peux te ſervir de ceux de mon maître, oui, juſtement tu es à-peu-près de ſa taille.

CRISPIN.

Peſte! il n'eſt pas mal fait.

LA BRANCHE.

Je vois ſortir quelqu'un de chez M. Oronte, allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entrepriſe.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valere, & que je l'engage par une fauſſe confidence à ne point venir de quelques jours chez M. Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

OUI, Liſette, depuis que Valere m'a découvert ſa paſſion, un ſecret chagrin me dévore, & je ſens que ſi j'épouſe Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valere.

ANGELIQUE.

Que je ſuis malheureuſe ! entre dans ma ſituation, Liſette ! que dois-je faire ? conſeille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conſeil pouvez-vous attendre de moi ?

ANGELIQUE.

Celui que t'inſpirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux ſortes de conſeils, l'un d'oublier Valere, & l'autre de vous roidir contre l'autorité paternelle : vous avez trop d'amour pour ſuivre le premier, j'ai la conſcience trop délicate pour vous donner le ſecond ; cela eſt embarraſſant, comme vous voyez.

ANGELIQUE.

Ah ! Liſette, tu me déſeſperes.

LISETTE.

Attendez, il me ſemble pourtant que l'on peut concilier votre amour & ma conſcience ; oui, allons trouver votre mere.

ANGELIQUE.

Que lui dire ?

LISETTE.

Avouons-lui tout : elle aime qu'on la flatte, qu'on la careſſe ; flattons-la, careſſons-la ; dans le fond elle a de l'amitié pour vous, & elle obligera peut-être M. Oronte à retirer ſa parole.

ANGELIQUE.

Tu as raiſon, Liſette, mais je crains.

LISETTE.

Quoi ?

ANGELIQUE.

Tu connois ma mere, ſon eſprit a ſi peu de fermeté.

LISETTE.

Il eſt vrai qu'elle eſt toujours du ſentiment de celui qui lui parle le dernier ; n'importe, ne laiſſons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois, retirez-vous pour un moment, vous reviendrez quand je vous en ferai ſigne.

SCENE V.

Madame ORONTE, LISETTE.

LISETTE *ſans faire ſemblant de voir Madame Oronte.*

IL faut convenir que Madame Oronte eſt une des plus aimables femmes de Paris.

Madame ORONTE.

Vous êtes flatteuſe, Liſette.

LISETTE.

Ah, Madame, je ne vous voyois pas ! Ces paroles que vous venez d'entendre, ſont la ſuite d'un entretien que je viens d'avoir avec Mademoiſelle Angélique au ſujet de ſon mariage. Vous avez, lui diſois-je, la plus judicieuſe de toutes les meres, la plus raiſonnable.

Madame ORONTE.

Effectivement, Liſette, je ne reſſemble guere aux autres femmes. C'eſt toujours la raiſon qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

Madame ORONTE.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE.

Et avec cela vous êtes la meilleure mere du

monde ; je mets en fait que ſi votre fille avoit de la répugnance à épouſer Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-deſſus ſon inclination.

Madame ORONTE.

Moi, la contraindre ! moi, géner ma fille ! à Dieu ne plaiſe que je faſſe la moindre violence à ſes ſentiments. Dites-moi, Liſette, auroit-elle de l'averſion pour Damis ?

LISETTE.

Eh mais...

Madame ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puiſque vous voulez ſavoir les choſes, Madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

Madame ORONTE.

Elle a peut-être une paſſion dans le cœur.

LISETTE.

Oh ! Madame, c'eſt la regle. Quand une fille a de l'averſion pour un homme qu'on lui deſtine pour mari, cela ſuppoſe toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïſſiez Monſieur Oronte la premiere fois qu'on vous le propoſa, parce que vous aimiez un Officier qui mourut au ſiege de Candie.

Madame ORONTE.

Il eſt vrai que ſi ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurois jamais épouſé M. Oronte.

LISETTE.

Hé bien, Madame, Mademoiſelle votre fille eſt dans la même diſpoſition où vous étiez avant le ſiege de Candie.

Madame ORONTE.

Eh ! qui eſt donc le Cavalier qui a trouvé le ſecret de lui plaire ?

LISETTE.

C'eſt ce jeune Gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

Madame ORONTE.

Qui ? Valere.

LISETTE.

Lui-même.

Madame ORONTE.

A propos vous m'en faites ſouvenir, il nous regardoit hier Angélique & moi avec des yeux ſi paſſionnés ! Etes-vous bien aſſurée, Liſette, que c'eſt de ma fille qu'il eſt amoureux ?

LISETTE *fait ſigne à Angélique de s'approcher.*

Oui, Madame, il me l'a dit lui-même ; & il m'a chargé de vous prier de ſa part de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

SCENE VI.

Madame ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

PARDONNEZ, Madame, ſi mes ſentiments ne ſont pas conformes aux vôtres, mais vous ſavez...

Madame ORONTE.

Je ſais bien qu'une fille ne regle pas toujours les mouvements de ſon cœur ſur les vues de ſes parents ; mais je ſuis tendre, je ſuis bonne, j'entre

dans vos peines. En un mot, j'agrée la recherche de Valere.

ANGELIQUE.

Je ne puis vous exprimer, Madame, tout le reſſentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE.

Ce n'eſt pas aſſez, Madame ; M. Oronte eſt un petit opiniâtre : ſi vous ne ſoutenez pas avec vigueur...

Madame ORONTE.

Oh, n'ayez point d'inquiétude là-deſſus ; je prends Valere ſous ma protection, ma fille n'aura point d'autre époux que lui, c'eſt moi qui vous le dis ; mon mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCENE VII.

Madame ORONTE, Monſieur ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE.

Madame ORONTE.

VOUS venez fort à propos, Monſieur, j'ai à vous dire que je ne ſuis plus dans le deſſein de marier ma fille à Damis.

Monſieur ORONTE.

Ah, ah ! peut-on ſavoir, Madame, pour-quoi vous avez changé de réſolution ?

Madame ORONTE.

C'eſt qu'il ſe préſente un meilleur parti pour Angélique. Valere la demande ; il n'eſt pas à la vérité ſi riche que Damis, mais il eſt Gentilhomme ; & en faveur de ſa nobleſſe, nous devons lui paſſer ſon peu de bien.

LISETTE.

Bon.

Monsieur ORONTE.

J'estime Valere ; & sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerois très-volontiers ma fille, si je le pouvois avec honneur : mais cela ne se peut pas, Madame.

Madame ORONTE.

D'où vient, Monsieur ?

Monsieur ORONTE.

D'où vient ? Voulez-vous que nous manquions de parole à M. Orgon notre ancien ami ? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui ?

Madame ORONTE.

Non.

LISETTE *bas.*

Courage ! ne mollissez point.

Monsieur ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront ? Songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits, & que nous n'attendons que Damis. La chose n'est elle pas trop avancée pour s'en dédire ?

Madame ORONTE.

Effectivement, je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE *bas.*

Adieu, la girouette va tourner.

Monsieur ORONTE.

Vous êtes trop raisonnable, Madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

Madame ORONTE.

Oh, je ne m'y oppose pas.

LISETTE.

Mort de ma vie ! est-ce-là une femme ? elle ne contredit Jamais.

Madame ORONTE.

Vous le voyez, Liſette, j'ai fait ce que j'ai pu pour Valere.

LISETTE.

Oui, vraiment, voilà un amant bien protégé.

SCENE VIII.

Monſieur ORONTE, *Madame* ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE, LA BRANCHE.

Monſieur ORONTE.

J'Apperçois le valet de Damis.

LA BRANCHE.

Très-humble ſerviteur à Monſieur & à Madame Oronte; ſerviteur très-humble à Mademoiſelle Angélique; bon jour, Liſette.

Monſieur ORONTE.

Hé bien, La Branche, quelle nouvelle?

LA BRANCHE.

Monſieur Damis votre gendre & mon maître vient d'arriver de Chartres. Il marche ſur mes pas. J'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGELIQUE *bas.*

O Ciel!

Monſieur ORONTE.

Je l'attendois avec impatience, mais pourquoi n'eſt-il pas venu tout droit chez moi? Dans les termes où nous en ſommes, doit-il faire ces façons-là?

LA BRANCHE.

Oh, Monſieur, il ſait trop bien vivre pour en

uſer ſi familiérement avec vous, c'eſt le garçon de France qui a les meilleures manieres; quoique je ſois ſon valet, je n'en puis dire que du bien.

Madame ORONTE.

Eſt-il poli, eſt-il ſage?

LA BRANCHE.

S'il eſt ſage, Madame? il a été élevé avec la plus brillante jeuneſſe de Paris; tudieu! c'eſt une tête bien ſenſée.

Monſieur ORONTE.

Et M. Orgon n'eſt-il pas avec lui?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur, de vives atteintes de goutte l'ont empêché de ſe mettre en chemin.

Monſieur ORONTE.

Le pauvre bon-homme.

LA BRANCHE.

Cela l'a pris ſubitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit.

Il donne une lettre à Monſieur Oronte.

Monſieur ORONTE *lit le deſſus.*

A Mr. Mr. Craquet, Médecin, dans la rue du Sépulchre.

LA BRANCHE *reprenant la lettre.*

Ce n'eſt point cela, Monſieur.

Monſieur ORONTE *riant.*

Voilà un Médecin qui loge dans le quartier de ſes malades.

LA BRANCHE *tire pluſieurs lettres, & en lit les adreſſes.*

J'ai pluſieurs lettres que je me ſuis chargé de rendre à leurs adreſſes. Voyons celle-ci . . . , *il lit* . . . . à M. Bredouillet, Avocat au Parlement, rue des mauvaiſes paroles. Ce n'eſt point encore cela, paſſons à l'autre . . . *il lit* . . . à M. Gourman-

din, Chanoine de... ouais, je ne trouverai point celle que je cherche... *il lit* ... à Monſieur Oronte. Ah! voici la lettre de Monſieur Orgon ... *il la donne*.... Il l'a écrite d'une main ſi tremblante, que vous n'en reconnoîtrez pas l'écriture.

Monſieur ORONTE.

En effet, elle n'eſt pas reconnoiſſable.

LA BRANCHE.

La goutte eſt un terrible mal. Le Ciel vous en veuille préſerver, auſſi-bien que Madame Oronte, Mademoiſelle Angélique, Liſette, & toute la compagnie.

Monſieur ORONTE *lit.*

Je me diſpoſois à partir avec Damis; mais la goutte m'en a empêché. Néanmoins comme ma préſence n'eſt point abſolument néceſſaire à Paris, je n'ai pas voulu que mon indiſpoſition retardât un mariage qui fait ma plus chere envie, & toute la conſolation de ma vieilleſſe. Je vous envoye mon fils, ſervez-lui de pere comme à votre fille. Je trouverai bon tout ce que vous ferez.

De Chartres,

Votre affectionné Serviteur,

ORGON.

Que je le plains!... Mais qui eſt ce jeune homme qui s'avance? Ne ſeroit-ce point Damis?

LA BRANCHE.

C'eſt lui-même; qu'en dites-vous, Madame? N'a-t-il pas un air qui prévient en ſa faveur?

SCENE IX.

Madame ORONTE, *Monſieur* ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE, LA BRANCHE, CRISPIN.

Madame ORONTE.

IL n'eſt pas mal fait vraiment.

CRISPIN.

La Branche.

LA BRANCHE.

Monſieur.

CRISPIN.

Eſt ce-là Monſieur Oronte, mon illuſtre beau-pere ?

LA BRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

Monſieur ORONTE.

Soyez le bien venu, mon gendre, embraſſez-moi.

CRISPIN *embraſſant M. Oronte.*

Ma joie eſt extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embraſſer. Voilà ſans doute l'aimable enfant qui m'eſt deſtinée.

Monſieur ORONTE.

Non, mon gendre, c'eſt ma femme; voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeſte, la jolie famille ! Je ferois volontiers ma femme de l'une, & ma maîtreſſe de l'autre.

Madame ORONTE.

Cela eſt trop galant. Il paroît avoir de l'eſprit.

LISETTE.

Et du goût même.

CRISPIN.

Quel air! quelle grace! quelle noble fierté! ventrebleu, Madame, vous êtes toute adorable; mon pere me le diſoit bien, tu verras Madame Oronte, c'eſt la beauté la plus piquante.

Madame ORONTE.

Fi donc.

CRISPIN.

La plus déſag... je voudrois, dit-il, qu'elle fût veuve, je l'aurois bientôt épouſée.

Monſieur ORONTE *riant.*

Je lui ſuis, parbleu, bien obligé.

Madame ORONTE.

Je l'eſtime infiniment, Monſieur votre pere; que je ſuis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous!

CRISPIN.

Qu'il eſt mortifié de ne pouvoir être de la noce! Il ſe promettoit bien de danſer la bourée avec Madame Oronte.

LA BRANCHE.

Il vous prie d'achever promptement ce mariage: car il a une furieuſe impatience d'avoir ſa bru auprès de lui.

Monſieur ORONTE.

Hé, mais toutes les conditions ſont arrêtées entre nous, & ſignées; il ne reſte plus qu'à terminer la choſe, & compter la dot.

CRISPIN.

Compter la dot. Oui, c'eſt fort bien dit. La Branche. Permettez que je donne une commiſſion à mon valet. Va chez le Marquis.... *bas*....

Va-t-en arrêter des chevaux pour cette nuit, tu m'entends... *haut*:... & tu lui diras que je lui baiſe les mains.

LA BRANCHE *ſortant.*

I'y vole.

SCENE X.

Monſieur ORONTE, *Madame* ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE, CRISPIN.

Monſieur ORONTE.

REVENONS à votre pere, je ſuis très-affligé de ſon indiſpoſition; mais ſatisfaites, je vous prie, ma curioſité. Dites-moi un peu des nouvelles de ſon procès.

CRISPIN *d'un air inquiet.*

La Branche.

Monſieur ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous?

CRISPIN.

Bas. Maugrebleu de la queſtion.... *haut*.... j'ai oublié de charger La Branche... *bas*, il devoit bien me parler de ce procès-là.

Monſieur ORONTE.

Il reviendra. Hé bien, ce procès a-t-il enfin été jugé?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci, l'affaire en eſt faite.

Monſieur ORONTE.

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN.

Avec dépens.

Monſieur ORONTE.

J'en ſuis ravi, je vous aſſure.

Madame ORONTE.

Le Ciel en ſoit loué.

CRISPIN.

Mon pere avoit cette affaire à cœur ; il auroit donné tout ſon bien aux Juges plutôt que d'en avoir le démenti.

Monſieur ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'eſt-ce pas ?

CRISPIN.

Je vous en réponds ; mais la juſtice eſt une ſi belle choſe, qu'on ne ſauroit trop l'acheter.

Monſieur ORONTE.

J'en conviens ; mais outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Ah ! cela n'eſt pas concevable ! il avoit affaire au plus grand chicaneur, au moins raiſonnable de tous les hommes.

Monſieur ORONTE.

Qu'appellez-vous de tous les hommes ? Il m'a dit que ſa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, ſa partie étoit une femme, d'accord, mais cette femme avoit dans ſes intérêts un certain vieux Normand qui lui donnoit des conſeils ; c'eſt cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon pere ... Mais changeons de diſcours ; laiſſons-là les procès, je ne veux m'occuper que de mon mariage, & que du plaiſir de voir Madame Oronte.

Monſieur ORONTE.

Hé bien, allons mon gendre, entrons, je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN *donnant la main à Madame Oronte.*
Madame?

Madame ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille, Damis a du mérite,

SCENE XI.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

HELAS! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de Monſieur Damis, cela n'eſt pas difficile à deviner.

ANGELIQUE.

Ah! Liſette, tu ſais mes ſentiments, montre-toi ſenſible à mes peines.

LISETTE *pleurant.*

La pauvre enfant!

ANGELIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon ſort?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGELIQUE.

Liſette, ma chere Liſette!

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je ſuis ſi touchée, que je pourrois bien vous donner quelque mauvais conſeil, & je vous vois ſi affligée, que vous ne manqueriez pas de le ſuivre.

SCENE XII.

ANGELIQUE, VALERE, LISETTE.

VALERE *à part.*

CRISPIN m'a dit de ne point paroître ici de quelques jours, qu'il méditoit un ſtratagême; mais il ne m'a point expliqué ce que c'eſt. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE.

Valere vient.

VALERE.

Je ne me trompe point; c'eſt elle-meme. Belle Angélique, de grace, apprenez-moi vous-même ma deſtinée? Quel ſera le fruit.... Mais quoi! vous pleurez l'une & l'autre!

LISETTE.

Hé, oui, Monſieur, nous pleurons, nous nous déſeſpérons. Votre rival eſt arrivé.

VALERE.

Qu'eſt-ce que j'entends!

LISETTE.

Et dès ce ſoir, il épouſera ma maîtreſſe.

VALERE.

Juſte Ciel!

LISETTE.

Si du moins après ſon mariage, elle demeuroit à Paris, paſſe encore; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer enſemble vos déplaiſirs; mais pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez ſéparément.

VALERE.

J'en mourrai : mais, Liſette, qui eſt donc cet heureux rival qui m'enleve ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALERE.

Damis !

LISETTE.

C'eſt un homme de Chartres.

VALERE.

Je connois tout ce pays-là, & je ne ſache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de M. Orgon.

LISETTE.

Juſtement, c'eſt le fils de M. Orgon qui eſt votre rival.

VALERE.

Ah, ſi nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous raſſurer.

ANGELIQUE.

Que dites-vous, Valere ?

VALERE.

Ceſſons de nous affliger, charmante Angélique, Damis depuis huit jours s'eſt marié à Chartres.

LISETTE.

Bon !

ANGELIQUE.

Vous vous moquez, Valere. Damis eſt ici qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il eſt en ce moment au logis avec Monſieur & Madame Oronte.

VALERE.

Damis eſt de mes amis, & il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai ſa lettre chez moi.

ANGELIQUE.

Que vous mande-t-il ?

VALERE.

Qu'il s'eſt marié ſecretement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié ſecretement ! oh, oh, approfondiſſons un peu cette affaire, il me paroît qu'elle en vaut bien la peine. Allez, Monſieur, allez quérir cette lettre, & ne perdez point de temps.

VALERE.

Dans un moment je ſuis de retour.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle ; je ſuis fort trompée ſi nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous ſervira du moins à faire ſuſpendre pour quelque tems votre mariage. Je vois venir M. Oronte ; pendant que je lui apprendrai, courez en faire part à Madame votre mere.

SCENE XIII.

Monſieur ORONTE, LISETTE.

Monſieur ORONTE.

VALERE vient de vous quitter, Liſette.

LISETTE.

Oui, Monſieur ; il vient de nous dire une choſe qui vous ſurprendra ſur ma parole.

Monſieur ORONTE.

Hé quoi ?

LISETTE.

Par ma foi, Damis eſt un plaiſant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens ſont ſi fâchés d'en avoir une !

Monſieur ORONTE.

Explique-toi, Liſette.

LISETTE.

Damis eſt marié ; il a épouſé ſecretement une fille de Chartres, une fille de qualité.

Monſieur ORONTE.

Bon, cela ce peut-il, Liſette !

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, Monſieur ; Damis l'a mandé lui-même à Valere, qui eſt ſon ami.

Monſieur ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, Monſieur, je vous aſſure. Valere eſt allé querir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

Monſieur ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Hé, Monſieur, pourquoi ne le croirez-vous pas? Les jeunes gens ne ſont-ils pas aujourd'hui capables de tout ?

Monſieur ORONTE.

Il eſt vrai qu'ils ſont plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon temps.

LISETTE.

Que ſavons-nous ſi Damis n'eſt point un de ces petits ſcélérats, qui ne ſe font point un ſcrupule de la pluralité des dots ? Cependant la perſonne qu'il a épouſée étant de condition, ce mariage clandeſtin aura des ſuites qui ne ſeront pas fort agréables pour vous.

Monſieur ORONTE.

Ce que tu dis ne laiſſe pas de mériter qu'on y faſſe quelque attention ...

LISETTE.

Comment quelque attention ? Si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois du moins être éclairci de la choſe.

Monſieur ORONTE.

Tu as raiſon, je vois paroître le valet de Damis, il faut que je le ſonde finement. Retire-toi, Liſette, & me laiſſe avec lui.

LISETTE *en s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit ſe confirmer !

SCENE XIV.

Monſieur OROTNE, LA BRANCHE.

Monſieur ORONTE.

APPROCHE, La Branche, viens-cà, je te trouve une phyſionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE.

Oh, Monſieur, ſans vanité, je ſuis encore plus honnête homme que ma phyſionomie.

Monſieur ORONTE.

J'en ſuis bien-aiſe. Ecoute, ton maître a la mine d'un verd galant.

LA BRANCHE.

Tudieu, c'eſt un joli homme. Les femmes en font folles. Il a un certain air libre qui les charme. Monſieur Orgon, en le mariant, aſſure le repos de trente familles pour le moins.

Monſieur ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait pouſſé à bout une fille de qualité.

LA BRANCHE.

Que dites-vous ?

Monſieur ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confeſſes la vérité : je ſais tout ; je ſais que Damis eſt marié ; qu'il a épouſé une fille de Chartres.

LA BRANCHE.

Ouf !

Monſieur ORONTE.

Tu te troubles, je vois qu'on m'a dit vrai, tu es un frippon.

LA BRANCHE.

Moi, Monſieur ?

Monſieur ORONTE.

Oui, toi, pendard, je ſuis inſtruit de votre deſſein, & je prétends te faire punir comme complice d'un projet ſi criminel.

LA BRANCHE.

Quel projet, Monſieur ! Que je meure ſi je comprends . . . .

Monſieur ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître ; mais ſi tu ne me fais tout-a-l'heure un aveu ſincere de toutes choſes, je vais te mettre entre les mains de la Juſtice.

LA BRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, Monſieur je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon eſprit, je ne devine point le ſujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

Monſieur ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler. Holà quelqu'un, qu'on me faſſe venir un Commiſſaire.

LA BRANCHE.

Attendez, Monſieur, point de bruit. Tout innocent que je ſuis, vous le prenez ſur un ton qui ne laiſſe pas d'embarraſſer mon innocence. Allons, éclairciſſons-nous tous deux de ſang froid; ça, qui vous a dit que mon maître étoit marié?

Monſieur ORONTE.

Qui? il l'a mandé lui-même à un de ſes amis, à Valere.

LA BRANCHE.

A Valere, dites-vous?

Monſieur ORONTE.

A Valere, oui! Que répondras-tu à cela?

LA BRANCHE *riant.*

Rien, parbleu, le trait eſt excellent! ah, ah, Monſieur Valere, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi!

Monſieur ORONTE.

Comment, qu'eſt-ce que cela ſignifie?

LA BRANCHE *riant.*

On nous l'avoit bien dit, qu'il nous régaleroit tôt ou tard d'un plat de ſa façon. Il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

Monſieur ORONTE.

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement ce Valere aime Mademoiſelle votre fille, je vous en avertis.

Monſieur ORONTE.

Je le ſais bien.

LA BRANCHE.

Liſette eſt dans ſes intérêts. Elle entre dans toutes les meſures qu'il prend, pour faire réuſſir ſa recherche. Je vais parier que c'eſt elle qui vous aura débité ce menſonge-là.

Monſieur ORONTE.

Il eſt vrai.

LA BRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jettés tous deux, qu'ont-ils fait? ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié. Valere même montre une lettre ſuppoſée qu'il dit avoir reçue de mon maître, & tout cela, vous m'entendez bien, pour ſuſpendre le mariage d'Angélique,

Monſieur ORONTE *bas.*

Ce qu'il dit eſt aſſez vraiſemblable.

LA BRANCHE.

Et pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Liſette gagnera l'eſprit de ſa maîtreſſe, & lui fera faire quelque mauvais pas, après quoi vous ne pourrez plus la refuſer à Valere.

Monſieur ORONTE.

Hon hon, ce raiſonnement eſt aſſez raiſonnable.

LA BRANCHE.

Mais ma foi, les trompeurs ſeront trompés. M. Oronte eſt homme d'eſprit, homme de tête, ce n'eſt point à lui qu'il faut ſe jouer.

Monſieur ORONTE.

Non, parbleu.

LA BRANCHE.

Vous ſavez toutes les rubriques du monde, toutes les ruſes qu'un amant met en uſage pour ſupplanter ſon rival.

Monſieur ORONTE.

Je t'en réponds. Je vois bien que ton maître

n'eſt point marié. Admirez un peu la ſourberie de Valere; il aſſure qu'il eſt intime ami de Damis, & je vais parier qu'ils ne ſe connoiſſent ſeulement pas.

LA BRANCHE.

Sans doute Malepeſte, Monſieur, que vous êtes pénétrant! comment, rien ne vous échappe.

Monſieur ORONTE.

Je ne me trompe guere dans mes conjectures. J'apperçois ton maître, je veux rire avec lui de ſon prétendu mariage, ah, ah, ah, ah.

LA BRANCHE.

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

SCENE XV.

Monſieur ORONTE, LA BRANCHE, CRISPIN.

Monſieur ORONTE *riant.*

VOUS ne ſavez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous? que cela eſt plaiſant! On m'eſt venu donner avis, (mais avis comme d'une choſe aſſurée) que vous étiez marié? Vous avez, dit-on, épouſé ſecrétement une fille de Chartres. Ah, ah, ah, ah, eſt-ce que vous ne trouvez pas cela plaiſant?

LA BRANCHE *riant, & faiſant des ſignes à Criſpin.*

Hé, hé, hé, hé, il n'y a rien de ſi plaiſant.

CRISPIN.

Ho o, ho, ho, cela eſt tout-à-fait plaiſant.

Monſieur ORONTE.

Un autre, j'en ſuis ſûr, ſeroit aſſez ſot pour donner là-dedans ; mai moi, ſerviteur.

LA BRANCHE.

Oh, diable, Monſieur Oronte eſt un des plus gros génies !

CRISPIN.

Je voudrois ſavoir qui peut être l'auteur d'un bruit ſi ridicule.

LA BRANCHE.

Monſieur dit que c'eſt un Gentilhomme appellé Valere.

CRISPIN *faiſant l'étonné.*

Valere ! Qui eſt cet homme-là ?

LA BRANCHE.

A Monſieur Oronte. Vous voyez bien, Monſieur, qu'il ne le connoît pas . . . . . *à Criſpin* . . . Hé là, c'eſt ce jeune homme que tu ſais . . . . que vous ſavez, dis-je . . . . qui eſt votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah, oui, oui, je m'en ſouviens ; à telles enſeignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, & qu'il doit beaucoup ; mais qu'il couche en joue la fille de Monſieur Oronte, & que ſes créanciers font des vœux très-ardents pour la proſpérité de ce mariage.

Monſieur ORONTE.

Ils n'ont qu'a s'y attendre, vraiment, ils n'ont qu'à s'y attendre.

LA BRANCHE.

Il n'eſt pas ſot, ce Valere, il n'eſt parbleu pas ſot.

Monſieur ORONTE.

Je ne ſuis pas bête non plus, je ne ſuis palſembleu pas bête ; & pour le lui faire voir, je vais de

ce pas chez mon Notaire ; ou plutôt, Damis, j'ai une propoſition à vous faire. Je ſuis convenu, je l'avoue, avec Monſieur Orgon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant ; mais voulez-vous prendre pour cette ſomme ma maiſon du fauxbourg Saint-Germain ? elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN.

Je ſuis homme à tout prendre ; mais entre nous, j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LA BRANCHE.

L'argent, comme vous ſavez, eſt plus portatif.

Monſieur ORONTE.

Aſſurément.

CRISPIN.

Oui, cela ſe met mieux dans une valiſe. C'eſt qu'il ſe vend une terre auprès de Chartres, je voudrois bien l'acheter.

LA BRANCHE.

Ah, Monſieur, la belle acquiſition ! ſi vous aviez vu cette terre-là, vous en ſeriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, & je ſuis aſſuré qu'elle en vaut bien ſoixante mille.

LA BRANCHE.

Du moins, Monſieur, du moins. Comment ! ſans parler du reſte, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujon.

Monſieur ORONTE.

Il ne faut pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion. Ecoutez, j'ai chez mon Notaire cinquante mille écus que je réſervois pour acheter le château d'un certain Financier qui va bientôt diſparoître ; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *enbraſſant Monſieur Oronte.*

Ah, quelle bonté, Monſieur Oronte ! Je n'en perdrai jamais la mémoire ; une éternelle reconnoiſſance.... mon cœur.... enfin, j'en ſuis tout pénêtré.

LA BRANCHE.

Monſieur Oronte eſt le phénix des beaux-peres.

Monſieur ORONTE.

Je vais vous querir cet argent ; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valere vont ſe pendre.

Monſieur ORONTE.

Qu'ils ſe pendent ! Je veux que dans une heure vous épouſiez ma fille.

CRISPIN.

Ah, ah, ah, que cela ſera plaiſant !

LA BRANCHE.

Oui oui, c'eſt cela qui ſera tout-à-fait drôle.

SCENE XVI.

CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

IL faut que mon maître ait eu un éclairciſſement avec Angélique, & qu'il connoiſſe Damis.

LA BRANCHE.

Ils ſe connoiſſent ſi bien, qu'ils s'écrivent, comme tu vois ; mais, graces à mes ſoins, Monſieur Oronte eſt prévenu contre Valere, & j'eſpere que

nous aurons la dot en croupe, avant qu'il ſoit déſabuſé.

CRISPIN.

O Ciel !

LA BRANCHE.

Qu'as-tu, Criſpin ?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LA BRANCHE.

Le fâcheux contre-temps !

SCENE XVII.

VALERE, CRISPIN, LA BRANCHE.

VALERE.

JE puis avec cette lettre entrer chez Monſieur Oronte ; mais je vois un jeune homme, ſeroit-ce Damis ? Abordons-le ; il faut que je m'éclairciſſe ... Juſte Ciel ! c'eſt Criſpin !

CRISPIN.

C'eſt moi-même. Que diable venez-vous faire ici ? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maiſon de Monſieur Oronte ? Vous allez détruire tout ce que mon induſtrie a fait pour vous.

VALERE.

Il n'eſt pas néceſſaire d'employer aucun ſtratagême pour moi, mon cher Criſpin.

CRISPIN.

Pourquoy ?

VALERE.

Je ſais le nom de mon rival, il s'appelle Damis ; je n'ai rien à craindre, il eſt marié.

CRISPIN.

Damis marié ! tenez, Monſieur, voilà ſon valet que j'ai mis dans vos intérêts. Il va vous dire de ſes nouvelles.

VALERE.

Seroit-il poſſible que Damis ne m'eût pas mandé une choſe véritable ? à quel propos m'avoir écrit dans ces termes...

Il lit la lettre de Damis.

De Chartres,

Vous ſaurez, cher ami, que je me ſuis marié en cette ville ces jours paſſés. J'ai épouſé ſecretement une fille de condition. J'irai bientôt à Paris, où je prétends vous faire de vive voix tout le détail de ce mariage.

DAMIS.

LA BRANCHE.

Ah, Monſieur, je ſuis au fait. Dans le temps que mon maître vous a écrit cette lettre, il avoit effectivement ébauché un mariage ; mais Monſieur Orgon, au-lieu d'approuver l'ébauche, a donné une groſſe ſomme au pere de la fille, & a par ce moyen aſſoupi la choſe.

VALERE.

Damis n'eſt donc point marié ?

LA BRANCHE.

Bon.

CRISPIN.

Eh non !

VALERE.

Ah ! mes enfants, j'implore votre ſecours. Quelle entrepriſe as-tu formée, Criſpin ? Tu n'as pas voulu tantôt m'en inſtruire. Ne me laiſſe pas plus long-temps dans l'incertitude. Pourquoi ce déguiſement ? Que prétends-tu faire en ma faveur ?

CRISPIN.

Votre rival n'eſt point encore à Paris. Il n'y ſera que dans deux jours. Je veux avant ce temps-là dégoûter Monſieur & Madame Oronte de ſon alliance.

VALERE.

De quelle maniere ?

CRISPIN.

En paſſant pour Damis. J'ai déja fait beaucoup d'extravagances, je tiens des diſcours inſenſés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le pere & la mere d'Angélique. Vous connoiſſez le caractere de Madame Oronte, elle aime les louanges ; je lui dis des duretés qu'un petit-maître n'oſeroit dire à une femme de robe.

VALERE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Hé bien ? je ferai & dirai tant de ſottiſes, qu'avant la fin du jour, je prétends qu'ils me chaſſent, & qu'ils prennent la réſolution de vous donner Angélique.

VALERE.

Et Liſette entre-t-elle dans ce ſtratagême ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, elle agit de concert avec nous.

VALERE.

Ah ! Criſpin, que ne te dois-je pas ?

CRISPIN.

Demandez par plaiſir à ce garçon-là ſi je joue bien mon rôle.

LA BRANCHE.

Ah, Monſieur, que vous avez-là un domeſtique adroit ! C'eſt le plus grand fourbe de Paris, il

m'arrache cet éloge. Je ne le ſeconde pas mal, à la vérité : & ſi notre entrepriſe réuſſit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALERE.

Vous pouvez tous deux compter ſur ma reconnoiſſance ; je vous promets...

CRISPIN.

Eh, Monſieur, laiſſez-là les promeſſes ; ſongez que ſi l'on vous voyoit avec nous, tout ſeroit perdu. Retirez-vous, & ne paroiſſez point ici d'aujourd'hui.

VALERE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis ; je me repoſe ſur vos ſoins.

LA BRANCHE.

Ayez l'eſprit tranquille, Monſieur, éloignez-vous vîte, abandonnez-nous votre fortune.

VALERE.

Souvenez-vous que mon fort....

CRISPIN.

Que de diſcours !

VALERE.

Dépend de vous.

CRISPIN *le repouſſant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.

SCENE XVIII.

CRISPIN, LA BRANCHE,

LA BRANCHE,

ENFIN il eſt parti.

CRISPIN.

Je reſpire.

LA BRANCHE.

Nous avons eu une allarme auſſi chaude! Je mourois de peur que Monſieur Oronte ne nous ſuprît avec ton maître,

CRISPIN.

C'eſt ce que je craignois auſſi; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous ſommes aſſurés du ſuccès de notre projet. Nous pouvons à préſent choiſir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit?

LA BRANCHE, *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je ſuis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LA BRANCHE, *regardant toujours.*

Le chemin de Flandres; oui, c'eſt fort bien raiſonné. J'opine auſſi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes tu donc avec tant d'attention?

LA BRANCHE.

Je regarde.... oui.... non.... ventrebleu, ſeroit-ce lui ?

CRISPIN.

Qui, lui ?

LA BRANCHE.

Hélas, voilà toute ſa figure !

CRISPIN.

La figure de qui ?

LA BRANCHE.

Criſpin, mon pauvre Criſpin, c'eſt Monſieur Orgon.

CRISPIN.

Le pere de Damis ?

LA BRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard !

LA BRANCHE.

Je crois que tous les diables ſont déchaîné contre la dot.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez Monſieur Oronte, & tout va ſe découvrir.

LA BRANCHE.

C'eſt ce qu'il faut empêcher, s'il eſt poſſible. Va m'attendre à l'auberge ; ce que je crains le plus, c'eſt que Monſieur Oronte ne ſorte pendant que je lui parlerai.

SCENE XIX.

Monſieur ORGON, LA BRANCHE.

Monſieur ORGON *à part.*

JE ne ſais quel accueil je vais recevoir de Monſieur & de Madame Oronte.

LA BRANCHE.

Bas. Vous n'êtes pas encore chez eux.... *haut* ..... Serviteur à Monſieur Orgon.

Monſieur ORGON.

Ah, je ne te voyois pas, La Branche!

LA BRANCHE.

Comment, Monſieur, c'eſt donc ainſi que vous ſurprenez les gens. Qui vous croyoit à Paris?

Monſieur ORGON.

Je ſuis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valoit mieux que je parlaſſe moi-même à Monſieur Oronte, & qu'il n'étoit pas honnête de retirer ma parole par le miniſtere d'un valet.

LA BRANCHE.

Vous êtes délicat ſur les bienſéances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver Monſieur & Madame Oronte?

Monſieur ORGON.

C'eſt mon deſſein.

LA BRANCHE.

Rendez graces au Ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

Monſieur ORGON.

Comment? les as-tu déja vus toi, La Branche?

LA BRANCHE.

Hé oui, morbleu, je les ai vus, je ſors de chez eux. Madame Oronte eſt dans une colere horrible contre vous.

Monſieur ORGON.

Contre moi ?

LA BRANCHE.

Contre vous. Hé quoi, a-t-elle dit, Monſieur Orgon nous manque de parole ; qui l'auroit cru ? Ma fille déſormais ne doit plus eſpérer d'établiſſement.

Monſieur ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à ſa fille ?

LA BRANCHE.

C'eſt ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colere entende raiſon ? c'eſt toute ce qu'elle peut faire de ſens froid. Elle a fait là deſſus des raiſonnements bourgeois. On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouſer une fille de Chartres ; on dira plutôt que Monſieur Orgon a approfondi nos biens, & que ne les ayant pas trouvés ſolides, il a retiré ſa parole.

Monſieur ORGON.

Fi donc, peut-elle s'imaginer qu'on dira cela ?

LA BRANCHE.

Vous ne ſauriez croire juſqu'à quel point la fureur s'eſt emparée de ſes ſens. Elle a les yeux dans la tête ; elle ne connoît perſonne ; elle m'a pris à la gorge, & j'ai eu toutes le peines du monde à me tirer de ſes griffes.

Monſieur ORGON.

Et Monſieur Oronte ?

LA BRANCHE.

Oh, pour Monſieur Oronte, je l'ai trouvé plus

modéré, lui, il m'a ſeulement donné deux ſoufflets.

Monſieur ORGON.

Tu m'étonnes, La Branche; peuvent-ils être capables d'un pareil emportement? Et doivent-ils trouver mauvais que j'aye conſenti au mariage de mon fils? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonſtances?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, je leur ai dit que Monſieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru ſe préparoit à vous faire un procés que vous avez ſagement prévenu en uniſſant les parties.

Monſieur ORGON.

Ils ne ſe ſont pas rendus à cette raiſon?

LA BRANCHE.

Bon, rendus! Ils ſont bien en état de ſe rendre. Si vous m'en croyez, Monſieur, vous retournerez à Chartres tout à-l'heure.

Monſieur ORGON *veut entrer chez Monſieur Oronte.*

Non, La Branche, je veux les voir, & leur repréſenter ſi bien les choſes, que .....

LA BRANCHE *le retenant.*

Vous n'entrerez pas, Monſieur, je vous aſſure, je ne ſouffrirai point que vous alliez vous faire déviſager. Si vous leur voulez parler abſolument, laiſſez paſſer leurs premiers tranſports.

Monſieur ORGON.

Cela eſt de bon ſens.

LA BRANCHE.

Remettez votre viſite à demain. Ils ſeront plus diſpoſés à vous recevoir.

Monſieur ORGON.

Tu as raiſon; ils ſeront dans une ſituation moins violente. Allons, je veux ſuivre ton conſeil.

LA BRANCHE.

Cependant, Monſieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

Monſieur ORGON.

Non, non, viens, La Branche, je les verrai demain.

SCENE XX.

LA BRANCHE *ſeul.*

JE marche ſur vos pas, ou plutôt je vais trouver Criſpin. Nous voilà pour le coup au-deſſus de toutes les difficultés. Il ne me reſte plus qu'un petit ſcrupule au ſujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un aſſocié; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me ſemble que la dot m'appartient de droit toute entiere. Comment tromperai-je Criſpin? Il faut que je lui conſeille de paſſer la nuit avec Angélique. Ce ſera ſa femme une fois. Il l'aime, & il eſt homme à ſuivre ce conſeil. Pendant qu'il s'amuſera à la bagatelle, je déménagerai avec le ſolide. Mais, non. Rejettons cette penſée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en ſait auſſi long que moi. Il pourroit bien quelque jour avoir ſa revanche. D'ailleurs, ce ſeroit aller contre nos loix. Nous autres gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens. Voici Monſieur Oronte qui ſort de chez lui pour aller chez ſon No-

taire; quel bonheur d'avoir éloigné d'ici Monſieur Orgon!

SCENE XXI.

Monſieur ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

JE vous le dis encore, Monſieur, Valere eſt honnête homme, & vous devez approfondir.....

Monſieur ORONTE.

Tout n'eſt que trop approfondi, Liſette; je ſais que vous êtes dans les intérêts de Valere; & je ſuis fâché que vous n'ayiez pas inventé enſemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi, Monſieur, vous vous imaginez....

Monſieur ORONTE.

Non, Liſette, je ne m'imagine rien. Je ſuis facile à tromper. Moi! Je ſuis le plus pauvre génie du monde. Allez, Liſette, dites à Valere qu'il ne ſera jamais mon gendre. C'eſt de quoi il peut aſſurer Meſſieurs ſes créanciers.

SCENE XXII.

LISETTE *ſeule.*

OUAIS, que ſignifie toute ceci? il y a quelque choſe là-dedans qui paſſe ma pénétration.

SCENE XXIII.

VALERE, LISETTE.

VARELE *à part.*

QUOI que m'ait dit Criſpin, je ne puis attendre tranquillement le ſuccès de ſon artifice. Après tout, je ne ſais pourquoi il m'a recommandé avec tant de ſoin de ne point paroître ici; car enfin, au-lieu de détruire ſon ſtratagême, je pourrois l'appuyer.

LISETTE.

Ah, Monſieur!

VALERE.

Hé bien, Liſette?

LISETTE.

Vous avez tardé bien longtemps, où eſt la lettre de Damis?

VALERE.

La voici, mais elle nous ſera inutile. Dis-moi, plutôt, Liſette, comment va le ſtratagême?

LISETTE.

Quel ſtratagême?

VALERE.

Celui que Criſpin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Criſpin, qu'eſt-ce que c'eſt que ce Criſpin?

VALERE.

Hé parbleu, c'eſt mon valet!

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALERE.

C'eſt pouſſer trop loin la diſſimulation, Liſette; Criſpin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne ſais ce que vous voulez dire, Monſieur.

VALERE.

Ah, c'en eſt trop; je perds patience, je ſuis au déſeſpoir.

SCENE XXIV.

Madame ORONTE, ANGELIQUE, VALERE, LISETTE.

Madame ORONTE.

JE ſuis bien-aiſe de vous trouver, Valere, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il ſuppoſer des lettres?

VALERE.

Suppoſer, moi, Madame! Qui peut m'avoir rendu un ſi mauvais office auprès de vous?

LISETTE.

Hé, Madame, Monſieur Valere n'a rien ſuppoſé, il y a de la manigance dans cette affaire... mais vpici Monſieur Oronte qui revient; Monſieur Orgon eſt avec lui. Nous allons tout découvrir.

SCENE XXV.

Monſieur ORONTE, *Monſieur* ORGON, VALERE, *Madame* ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE.

Monſieur ORGON.

IL y a de la fripponnerie là-dedans, Monſieur Oronte.

Monſieur ORONTE.

C'eſt ce qu'il faut éclaircir, Monſieur Orgon.— Madame, je viens de rencontrer Monſieur Orgon en allant chez mon Notaire ; il vient, dit-il, à Paris, pour retirer ſa parole ; Damis eſt effectivement marié.

Monſieur ORGON.

Il eſt vrai, Madame ; & quand vous ſaurez toutes les circonſtances de ce mariage, vous excuſerez . . .

Monſieur ORONTE.

Monſieur Orgon n'a pu ſe diſpenſer d'y conſentir ; mais ce que je ne comprends pas, c'eſt qu'il aſſure que ſon fils eſt actuellement à Chartres.

Monſieur ORGON.

Sans doute.

Madame ORONTE.

Cependant il y a ici un jeune homme qui ſe dit votre fils.

Monſieur ORGON.

C'eſt un impoſteur,

Monſieur ORONTE.

Et La Branche, ce même Valet qui étoit ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle ſon maître.

Monſieur ORGON.

La Branche, dite-vous? Ah le pendard! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colere épouvantable contre moi, & que vous l'aviez maltraité, lui.

Madame ORONTE.

Le menteur!

LISETTE *bas.*

Je vois l'enclouure, ou peu s'en faut.

VALERE *bas.*

Mon maître ſe ſeroit-il joué de moi?

Monſieur ORONTE.

Nous allons approfondir cela; car les voici tous deux.

SCENE XXVI.

Monſieur ORONTE, *Madame* ORONTE, *Monſieur* ORGON, VALERE, ANGELIQUE, LISETTE, CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

HE bien, Monſieur Oronte, tout eſt-il prêt? Notre mariage ... ouf! qu'eſt-ce que je vois?

LA BRANCHE.

Ahi, nous ſommes découverts, ſauvons-nous,

Ils veulent ſe retirer, mais Valere court à eux, & les arrête.

VALERE.

Oh vous ne nous échapperez pas, Meſſieurs les marauds, & vous ſerez traités comme vous le méritez.

Valere met la main ſur l'épaule de Criſpin. Monſieur Oronte & Monſieur Orgon ſe ſaiſiſſent de La Branche.

Monſieur ORONTE.

Ah, ah, nous vous tenons, fourbes.

Monſieur ORGON *à La Branche.*

Dis-nous, méchant, qui eſt cet autre frippon que tu fais paſſer pour Damis ?

VALERE.

C'eſt mon valet.

Madame ORONTE.

Un valet, juſte Ciel, un Valet !

VALERE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il eſt dans mes intérêts, pendant qu'il employe pour me tromper le plus noir de tous les artifices.

CRISPIN.

Doucement, Monſieur, doucement ; ne jugeons point ſur les apparences.

Monſieur ORGON *à La Branche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commiſſions que je te donne ?

LA BRANCHE.

Allons, Monſieur, allons bride en main, s'il vous plaît, ne condamnons point les gens ſans les entendre.

Monſieur ORGON.

Quoi ! tu voudrois ſoutenir que tu n'es pas un maître frippon ?

LA BRANCHE *d'un ton pleureur.*

Je ſuis un frippon, fort bien. Voyez les douceurs qu'on s'attire en ſervant avec affection.

VALERE *à Criſpin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi, que tu es un fourbe, un ſcélérat?

CRISPIN *d'un ton emporté.*

Scélérat, fourbe! que diable, Monſieur, vous me prodiguez des épithetes qui ne me conviennent point du tout.

VALERE.

Nous aurons encore tort de ſoupçonner votre fidélité, traîtres!

Monſieur ORONTE.

Que direz-vous pour vous juſtifier, miſérables?

LA BRANCHE.

Tenez, voilà Criſpin, qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

La Branche vous expliquera la choſe en deux mots.

LA BRANCHE.

Parle, Criſpin, fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, La Branche, tu les auras bientôt déſabuſés.

LA BRANCHE.

Non non, tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Hé bien, Meſſieurs, je vais vous dire la choſe tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter par mon air ridicule Monſieur & Madame Oronte de l'alliance de Monſieur Orgon, & les metre par-là dans une diſpoſition favorable pour mon maître; mais au-lieu de les rebuter par

mes manieres impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire : ce n'eſt pas ma faute, une fois.

Monſieur ORONTE.

Cependant ſi on t'avoit laiſſé faire, tu aurois pouſſé la feinte juſqu'à épouſer ma fille.

CRISPIN.

Non, Monſieur, demandez à La Branche, nous venions ici vous découvrir tout.

VALERE.

Vous ne ſauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puiſſent nous éblouir ; quiſque Damis eſt marié, il étoit inutile que Criſpin fît le perſonnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Hé bien, Meſſieurs, puiſque vous ne voulez pas nous abſoudre comme innocents, faites-nous donc grace comme à des coupables. Nous implorons votre bonté.

Il ſe met à genoux devant Monſieur Oronte.

LA BRANCHE *ſe mettant auſſi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement la dot nous a tentés. Nous ſommes accoutumés à faire des fourberies, pardonnez-nous celle-ci à cauſe de l'habitude.

Monſieur ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LA BRANCHE.

Eh, Monſieur, laiſſez-vous toucher, nous vous en conjurons par les beaux yeux de Madame Oronte.

CRISPIN.

Par la tendreſſe que vous devez avoir pour une femme ſi charmante.

Madame ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié, je demande grace pour eux.

LISETTE *bas.*

Les habiles frippons que voilà !

Monſieur ORGON.

Vous êtes bienheureux, pendards, que Madame Oronte intercede pour vous.

Monſieur ORONTE.

J'avois grande envie de vous faire punir ; mais puiſque ma femme le veut, oublions le paſſé ; auſſi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valere, il ne faut ſonger qu'à ſe réjouir . . . *aux Valets* . . . on vous pardonne donc ; & même ſi vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je ſerai encore aſſez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN *ſe relevant.*

Oh, Monſieur, nous vous le promettons.

LA BRANCHE *ſe relevant.*

Oui, Monſieur, nous ſommes ſi mortifiés de n'avoir pas réuſſi dans notre entrepriſe, que nous renonçons à toutes les fourberies.

Monſieur ORONTE.

Vous avez de l'eſprit, mais il en faut faire un meilleur uſage ; & pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. J'obtiendrai pour toi, La Branche, une bonne commiſſion.

LA BRANCHE.

Je vous réponds, Monſieur, de ma bonne volonté.

Monſieur ORONTE.

Et pour le Valet de mon gendre, je lui ferai épouſer la filleule d'un ſous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, Monſieur, de mériter par ma complaiſance toutes les bontés du parrain.

Monſieur ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-temps. Entrons, j'eſpere que Monſieur Orgon voudra bien honorer de ſa préſence les noces de ma fille.

Monſieur ORGON.

J'y veux danſer avec Madame Oronte.

Monſieur Orgon donne la main à Madame Oronte, & Valere à Angélique.

FIN.

JEAN HENNUYER,

EVEQUE DE LISIEUX.

DRAME

EN TROIS ACTES.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street.

M.DCC.LXXXVI.

PERSONNAGES.

JEAN HENNUYER, Evêque de Lisieux.
LE LIEUTENANT de Roi à Lisieux.
SIMON, Grand-Vicaire de l'Evêque.
Les Curés de Lisieux.
Troupe de Prêtres.
Troupe d'Officiers.
ARSENNE, pere, habitant de Lisieux, protestant.
ARSENNE, fils, époux de Laure, protestant.
LAURE, sœur d'Evrard, protestante.
EVRARD, habitant de Paris, protestant.
SUZANNE, protestante, amie de Laure, & parente d'Arsenne.
CLEVARD, protestant.
THEVENIN, protestant.
MENANCOURT, protestant.
DUGAS, protestant.
Foule de protestans.

La scene est à Lisieux ; l'action se passa le 27 Août, 1572.

JEAN HENNUYER, EVEQUE DE LISIEUX.

DRAME.

ACTE PREMIER.

La théâtre repréſente l'appartement de Laure.

Une grande armoire eſt entr'ouverte.

SCENE PREMIERE.

Laure range pluſieurs vêtemens & linges ; elle ſe plait à conſidérer un juſte-au-corps galamment orné.

LAURE *ſeule.*

IL avoit celui-là, le jour qui combla nos vœux ! Cher époux ! il me ſemble te le voir.—Et cette écharpe.—Qu'il étoit bien ! *(Elle baiſe l'écharpe & la ſerre avec ſoin. Elle prend un petit coffret dans lequel ſont des lettres & quelques joyaux.)* Lettres chéries !

vous êtes mon tréſor. *(Elle lit & ſoupire en riant, conſidérant quelques bijoux.)* Aimable en tout, on le reconnoît juſques dans ſes dons ! *(Elle prend une bague.)* Il y a un an que j'ai reçu ce premier gage, je tremblois encore & nous n'oſions eſpérer.—Qui m'eût promis alors que ſix mois après.—Comme tout ce tems s'eſt écoulé ! Il n'a duré pour moi qu'un inſtant.—Oui, mais ces huit jours d'abſence, ces huit jours me paroiſſent des années.—Il devroit être de retour.—Comme je l'attends !—Reviens, mon cher Arſenne, reviens ; ta tendre Laure ſent trop qu'elle ne vit plus ſans toi.—*(Elle prête l'oreille.)* A chaque minute il me ſemble l'entendre & je ſuis toujours trompée. *(Elle ferme le coffret, & le rouvrant tout de ſuite, elle en tire une lettre.)* Que je liſe encore celle-ci ! *(preſſant la lettre contre ſon ſein.)* Quelle ame ! quel enjouement naïf ! quelle vérité ! *(on frappe ; Laure jette tout par terre, renverſe des chaiſes, & courant toute émue à la porte, elle l'ouvre en criant avec une reſpiration agitée.)* Oh, c'eſt lui, c'eſt lui !

SCENE II.

LAURE, SUZANNE.

LAURE, *appercevant Suzanne, recule d'un air ſurpris & fâché.*

QUOI ! vous, Suzanne ?

SUZANNE, *un peu interdite.*

Ma bonne amie, d'où vient donc ce petit étonnement ? mon abord vous eſt-il fâcheux ?

LAURE, *réparant le déſordre.*

Non, non, ma chere couſine, pardon, mais je croyois que c'étoit mon époux—il n'eſt pas encore arrivé, jugez de ma peine.

SUZANNE.

Pour un jour de retard faut-il tant s'alarmer ?

LAURE.

Comment pour un jour ?—Comptez-vous un jour, depuis avant hier à deux heures qu'il m'avoit promis d'être à Liſieux.—Nous ſommes allées au devant de lui ; il nous a fallu revenir ſeules.

SUZANNE.

Chere couſine, que ne vous a-t-on pas dit hier au ſoir pour vous tranquilliſer ſur ce retard ?

LAURE.

Ah ! ma bonne amie, ſi vous aviez aimé, vous ſauriez que les mots ne tranquilliſent pas.

SURANNE.

Vous devez cependant vous faire une raiſon.—On ne s'en va pas de Paris comme l'on veut. Songez qu'il a là toute votre famille avec une bonne partie de la ſienne, une viſite d'un côté, une affaire de l'autre, deux ou trois jours ſont bientôt paſſés.

LAURE.

S'il ſavoit mes inquiétudes, rien ne l'auroit dû arrêter.

SUZANNE.

Voilà comme le plaiſir eſt toujours mêlé d'un peu de peine.—Vous vous êtes fait une fête d'aller à Paris voir célébrer ce grand mariage (*) de la

(*) Les noces de Henri, roi de Navarre, & de Marguerite ſœur du roi, furent célébrées avec une pompe vraiment royale. *Eſprit de la Ligue, Tom. II.*

fille de Médicis avec le roi de Navarre ; vous avez voulu être témoin de cette alliance qui ſcelle notre réconciliation avec les catholiques.—Qu'elle a dû être brillante cette fête ! tous les viſages devoient être bien joyeux !—Je n'ai jamais regretté d'être ſeule que dans cette circonſtance, parce que je n'avois pas, comme vous, un mari avec lequel j'aurois pu faire ce petit voyage ; mais quand on eſt fille, il faut reſter à la maiſon.

LAURE.

En vérité, toutes ces fêtes ſi vantées, ſi pompeuſes, paroiſſent bien plus belles de loin, & ſurtout dans les récits que l'on en fait ; de près on voit peu de choſe. Le tumulte, le bruit, vous étourdiſſent, & le cœur demeure froid.—Ce que ces fêtes ont eu pour moi de plus agréable, c'eſt qu'elles m'ont donné l'occaſion de revoir encore mes chers parens. J'ai eu auſſi l'avantage d'avoir amené avec moi un frere que j'aime, & qui eſt le meilleur ami de mon époux.

SUZANNE.

Sans doute, c'eſt bien ſon meilleur ami.—Ils ne ſont bien contens que lorſqu'ils ſe trouvent enſemble ; c'eſt une union auſſi rare que charmante.

LAURE.

Juſqu'ici ſon cœur a été libre ; je voudrois bien qu'une fille de Liſieux pût le toucher & l'arrêter pour toujours dans cette ville, comme Arſenne a ſu m'y fixer. *(Elle jette un regard à Suzanne.)* M'entendez-vous, chere Suzanne ? Pourquoi rougir ?—

SUZANNE, *baiſſant la tête.*

Oh nous parlerons de cela, ma bonne amie.—Ce ſera pour un autre moment, s'il vous plait.

LAURE.

Vous vous défiez de l'amour, chere Suzanne, &

vous n'avez pas abſolument tort ; mais je vous l'aſſure : quand il ſubjugue deux ames honnêtes, il ne peut qu'ajouter à leur bonheur.

SUZANNE.

Vous l'avez trouvée cette ame honnête qui ſympathiſe ſi bien avec la vôtre ; moi, je ne puis me flatter d'être auſſi heureuſe. Deux mariages fortunés ſont trop rares pour eſpérer de les voir ſe ſuccéder dans le cours de la même année.

LAURE.

Pourquoi, couſine ?—Le ſecret d'être heureux conſiſte à ſe bien aimer ; alors tout ſe conforme de ſoi-même à nos deſirs. Il eſt une douceur qui abſorbe les chagrins de la vie, le cœur de l'un eſt dans celui de l'autre ; on ne penſe, on n'agit qu'enſemble, & ſouvent on eſt prêt tous les deux à ſe dire une même choſe.—Quels doux épanchemens ! quelle confiance ! quel cercle d'heures fortunées ! Non, l'exiſtence n'eſt vraiment précieuſe que pour deux époux qui s'aiment, & je préférerois aujourd'hui de perdre le jour plutôt que ce ſentiment délicieux.

SUZANNE.

C'eſt cette crainte même de perdre un cœur qui m'auroit aimé, qui me fait redouter un engagement ſérieux.—Que de ſouffrances ou moindre nuage, à la plus légere ſéparation !—Voyez par vous-même : vous allez paſſer quelques jours à Paris avec Arſenne ; au moment du retour, des affaires l'y retiennent malgré lui ; il vous laiſſe revenir accompagnée de votre frere ; il tarde un peu plus qu'il n'a promis, & vous voilà dans des inquiétudes cruelles, dans les tranſes les plus douloureuſes ; j'ai cru hier ne pouvoir jamais vous en faire revenir. Et dites-moi ſi tous vos contente-

mens ne ſont pas trop payés par de pareils troubles?

LAURE.

Oh non, non, ma bonne amie ; l'abſence, il eſt vrai, eſt cruelle ; mais le retour, le retour.—Ah ! chere Suzanne, comme mon cœur vole au devant de lui !—Vous le connoiſſez, couſine ; qui peut mieux juger s'il mérite d'être moins aimé ? Une bonté de cœur toujours égale, un heureux caractere, une gaieté franche ; quelles vertus n'a-t-il pas ?—Mon frere lui reſſemble beaucoup, je voudrois bien qu'il pût vous inſpirer le même amour.

SUZANNE.

Revenons, chere couſine, à ce que vous avez vu à Paris.—Vous ne m'en avez déjà donné que des détails fort abrégés, qui ne me ſatisfont pas entierement. Depuis que vous êtes de retour, on ne peut ni jouir de vous, ni vous faire parler comme l'on voudoit, vous retombez toujours ſur le charme du mariage. Eſt ce que l'abſence d'un époux lui prêteroit de nouveaux attraits ?

LAURE.

Que tu es cruelle ! Eh comment ne pas parler en tout tems de ce qu'on aime ?

SCENE III.

LAURE, SUZANNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MADAME, le papa Arſenne va deſcendre pour déjeuner avec vous.—Il dit qu'il veut vous tenir compagnie, en attendant ſon fils.

LAURE, *ſe levant avec joie, à Suzanne.*

Allons, Allons au devant de lui.—Le digne vieillard !—Je le reſpecte autant que je l'aime.

SUZANNE, *criant.*

Eh le voilà déjà le cher homme !—

LAURE.

Il n'a point ſa canne, ma couſine.—Aidons-le à marcher.—Je crains toujours à ſon âge.

Elles vont au devant de lui, pendant le tems qu'on apporte une table, ſur laquelle on ſert le déjeuner, du vin d'un coté, du lait de l'autre.

SCENE IV.

ARSENNE *pere*, LAURE, SUZANNE.

ARSENNE *pere.*

BON jour, ma chere fille. Et toi Suzanne, déjà ?—Tu es matineuſe—fort bien, je t'en félicite, je t'en remercie pour elle.—*(Il s'aſſied.)* Que j'aime à vous voir enſemble !—De quoi vous entreteniez vous là toutes les deux, mes aimables enfans ?

SUZANNE.

De tout ce qu'elle a vu de curieux à Paris.—Oh ! quand viendra mon tour d'aller voir cette grande ville ?

ARSENNE *pere.*

Bientôt, bientôt, ma niece.—En attendant nous en cauſerons en déjeunant. *(à Laure.)* J'aime bien que l'on conte, & je ne me laſſe pas de t'entendre.

(*Il s'apperçoit d'un peu de triſteſſe.*) Eh mais, encore rêveuſe, chagrine?—

LAURE, *ſe contraignant pour ſourire.*

Non, non, cher papa, non.

ARSENNE *pere.*

Il faut que je le diſe, ma chere Laure: tu me fis hier beaucoup de peine; en nous quittant tu m'as dit un bon ſoir prononcé d'un ton.—Je me ſuis détourné plutôt pour te cacher mes larmes que pour éviter les tiennes.—Tu m'as empêché de dormir toute la nuit. La pauvre enfant, dijois-je à chaque heure, elle tremble pour mon fils, elle veille & pleure.—Tes craintes m'ont troublé.

LAURE.

Mon pere—puiſſent-elles bientôt ſe diſſiper!

ARSENNE *pere.*

Oh! je ne veux point que l'on ſoit comme cela; pour s'aimer faut-il ſe tourmenter de mille terreurs chimériques, & pour quelques heures de retard créer des malheurs imaginaires?—Toi qui as de la raiſon, je ne te reconnois point.—Ah ça, déjeunons.

LAURE.

Pourquoi du moins n'a-t-il pas, par quelques mots d'avis prévenu mes alarmes?

ARSENNE *pere.*

Parbleu, ſi j'avois été ton époux, tu aurois donc pleuré éternellement.—Moi qui te parle, j'ai été pluſieurs années, & des années entieres ſans pouvoir jouir du bonheur d'embraſſer une ſeule fois ou ma femme ou mon fils. Il eſt vrai que portant les armes dans ces tems de guerres inteſtines, je ſongeois encore plus à ſoutenir leurs droits qu'à les revoir dans leurs foyers.---Allons, de la tranquillité, ma fille; la paix eſt faite, Dieu ſoit béni,

& foyons tous en joie.---Va, mon fils avant la fin du jour nous aura tous embraſſés ; c'eſt moi qui t'en réponds.

LAURE.

Je l'eſpere, mais hier vous diſiez de même.

ARSENNE *pere*,

Pour aujourd'hui tu verras.---Eſt-ce qu'Evrard eſt déja ſorti ?

LAURE, *à un domeſtique*,

Avez-vous un mon frere ?

LE DOMESTIQUE.

Madame, il eſt allè de grand matin faire ſa tournée dans la ville, il a dit en partant qu'il iroit peut-être hors des portes, au devant de M. ſon beau-frere, voir s'il n'arriveroit pas.

ARSENNE *pere*.

Les chers enfans ! je les vois d'ici qui ſe rencontrent ſur le grand chemin & qui s'embraſſent avec un cœur---à leur ſanté. *(Il boit.)* C'eſt un excellent garçon que cet Evrard, n'eſt-il pas vrai, ma niece ?

SUZANNE.

Oui, mon oncle.-----Allons, couſine, reprenez votre gaieté accoutumée ; quelque choſe de votre voyage. Je n'ai jamais vu Paris, & je brûle d'entendre toutes les deſcriptions qu'on en fait. Ce n'eſt que là, je penſe, que l'on trouve du beau & du merveilleux.

ARSENNE *pere*.

J'ai preſque regret de n'avoir pas été avec vous, mais à mon âge on fuit le fracas. J'ai vu tant de fêtes dans ma jeuneſſe. D'ailleurs mon fils y étoit, c'eſt tout comme moi-même---redis moy toute-fois ce qui m'intéreſſe. Vous avez été voir enſemble l'amiral Coligny. Répétez-moi bien cela. On

vous a préſentés a lui, n'eſt-il pas vrai ? Eh bien qu'en diſoit mon fils ? C'eſt-là un vertueux humain, un grand général, un digne patriote.---J'ai ſervi ſous lui, nous nous connoiſſons bien.---Un jour.---Mais cela iroit trop loin---dis, dis.

LAURE.

Mon pere, Il nous a parlé de vous avec une amitié tendre & diſtinguée.---Il étoit alors dans ſon lit, aſſis ſur ſon ſéant. Quel reſpect nous imprimoient ſes traits vénérables ! nous arroſions de larmes les mains qu'il nous tendoit.

ARSENNE *pere.*

Quoi, l'aſſaſſin (*) qui l'a bleſſé n'eſt pas encore découvert ?

LAURE.

On le pourſuit, nous a-t-on dit.---Comme nous entrions, nous avions vu ſortir de chez lui Médicis & le Roi. Il en avoit reçu les marques d'attachement les plus extraordinaires. (†) Il étoit tranquille alors, ſans émotion, ſans trouble, & diſoit ſe trouver aſſez bien.

ARSENNE *pere.*

Dieu veille ſur ſes jours ! c'eſt le plus ferme ſoutien de notre parti infortuné. Notre défenſe ſans doute étoit juſte.---Eh ! que reſtera-t-il donc à l'homme ſi l'on veut lui ravir juſqu'à la liberté

---

* Coligny fut bleſſé au bras gauche par le nommé Maureval qu'on appelloit publiquement le tueur du Roi. Cet aſſaſſin tira à Coligny un coup d'arquebuſe par une fenêtre couverte d'un rideau, lorſque l'Amiral revenoit du Louvre. *Eſprit de la Ligue, Tom. II.*

(†) Charles ſe rendit dans la chambre du malade, avec ſa mere, le Duc d'Anjou, les Maréchaux de France & un brillant cortege. *Ibid.*

de penſer ? François catholiques, ô mes compatriotes ! ne reconnoiſſons-nous pas le même Dieu ? A quoi ont ſervi tant de combats cruels ? Eſt-ce en ſe déchirant le flanc que l'on apprend à mieux célébrer le Créateur.—Il fut un temps où, déſolé de voir l'embraſement de cette guerre civile, j'aurois plutôt ſouhaité que nous puſſions tous devenir catholiques ; mais peut-on agir contre ſa propre conſcience ? Eſt-il en notre pouvoir d'avoir une croyance que nous rejetons en nous-mêmes ? Il faudroit donc devenir fourbes, hypocrites, menteurs, & alors je préférerois de combattre & de mourir.—Mais pardon, ma fille, je vous entretiens de batailles. Un vieillard qui a ſervi eſt ſujet à ce défaut. Parlons plutôt de cette grande alliance dont tu viens d'être témoin.---Tout devoit y être bien brillant.

SUZANNE.

Quelle magnificence cela devoit faire ! Tout le monde dit que c'étoit une profuſion, & d'un faſte, d'un éclat.---Mais les époux avoient-ils l'air bien contens ?

LAURE.

S'il le faut dire ; ſous tous ces ſuperbes dehors, je n'ai point apperçu de véritable joie. Une noce bourgeoiſe m'a toujours ſemblé plus riante. Cet appareil magnifique ne ſert qu'à déguiſer l'ennui. Tout eſt conſacré à je ne ſais quelle repréſentation. On obſerve ſcrupuleuſement l'étiquette, & l'on manque la gaieté. Il faut que la gaieté dans ce pays ſoit contraire à l'étiquette. Non, les époux n'avoient pas l'air content, je crois, & la plupart des phyſionomies de cette cour ne me plaiſent point. Médecis a le regard funeſte, & Charles IX ſemble être le page de ſa mere. Je ne ſais, mais je ne lui trouve ni cette nobleſſe ni cette dignité affable qui

caractériſe un Roi. Le Prince de Béarn, par exemple.

ARSENNE *pere.*

Vous voulez dire le Roi de Navarre ?

LAURE.

Oui, mon pere.

ARSENNE *pere, le front épanoui de joie.*

Eh bien ?

LAURE.

Ah ! voilà une phyſionomie d'homme à ſe faire adorer de tout le monde.... Un front ouvert qui inſpire la confiance.... Des traits qui peignent la grandeur d'ame & la bonté. Il a avec cela un certain air amoureux qui ne déplaît à perſonne... Oh, j'aimerois bien à voir un Prince de ce caractere aſſis ſur le trône de France.

ARSENNE *pere.*

Avec un miniſtre tel que Coligny, n'eſt-ce pas, ma fille ?

SUZANNE.

Meſſieurs les Catholiques ne trouveroient peut être pas leur compte à vos arrangemens.

ARSENNE *pere.*

Je ſuis bien ſûr que Coligny ne ſeroit point perſécuteur, & que le Roi de Navarre leur laiſſeroit cette liberté qu'ils veulent nous ravir. Je ſerois le premier à défendre leurs droits, ſi l'on avoit l'injuſtice de les contraindre ; mais que diſje ? Nous n'avons plus de vœux à former. Le calme a ſuccédé aux orages. La paix eſt cimentée aux pieds des autels ; elle a réuni les partis oppoſés. Tout nous promet à l'avenir des jours auſſi tranquilles que fortunés.

SCENE V.

Les précédens, EVRARD, *il entre d'un air effaré & ſombre.*

LAURE, *ſe levant avec précipitation.*

MON frere ! . . . . . De retour & ſans mon époux ? . . .

EVRARD.

Bon jour, ma chere Laure.

LAURE.

Avez-vous été loin au devant de lui, mon frere ?

EVRARD, *les yeux baiſſés.*

Aſſez loin, ma ſœur.

LAURE.

Quoi, vous ne l'avez pas rencontré, ni lui, ni perſonne qui l'ait vu ?

EVRARD.

Perſonne.

ARSENNE *pere.*

Vous devez avoir grand appétit.—Aſſeyez-vous là & déjeunez.

EVRARD.

Je n'ai point d'appétit.

SUZANNE, *à Evrard.*

Mais qu'avez vous donc ?

LAURE.

Qu'eſt-ce donc, mon frere ; comme vous êtes changé ?

EVRARD, *troublé.*

Moi ?

ARSENNE *pere.*

Il n'aura rien pris encore.—Et le grand air.—

LAURE, *le fixant.*

Qu'avez-vous ?

EVRARD, *s'efforçant de ſe remettre.*

Moi, je n'ai rien, ma ſœur, rien du tout, vous dis-je, rien.

ARSENNE *pere, après l'avoir examiné.*

Vous êtes en effet un peu pâle. Jamais il ne faut ſortir à jeun, entendez-vous ; mais buvez un bon verre de vin, cela vous remettra. *(il lui verſe du vin.)*

EVRARD, *s'approchant d'Arſenne, bas à ſon oreille.*

Avez-vous un petit moment à me donner ?—J'aurois à vous parler en ſecret.

ARSENNE *pere.*

En ſecret !

EVRARD.

Oui, paſſons dans une autre chambre, je vous prie.

ARSENNE *pere.*

Préſentement !

EVRARD.

Oui, ſur le champ, & ſurtout ſans faire ſemblant de rien.

ARSENNE *pere.*

Allez le prémier, je vous ſuivrai.—Non, laiſſez-moi faire. *(ſe levant.)* Ma fille, je reviens, il faut que je ſorte pour un inſtant.

LAURE, *au devant de la porte.*

Où allez-vous, mon pere ? . . . Evrard, où allez-vous ? . . . Vous me faites mourir. . . Votre air, vo-

tre ſon de voix. . . . Eh mon Dieu que lui ſeroit-il arrivé ? . . . Qu'auriez-vous donc appris ?

EVRARD.

Mais rien, vous dis-je. . . Ma ſœur, ſoyez tranquille.

LAURE.

Non, je ne le ſerai-pas. . . Pourquoi ſe ſéparer de moi ? . . . Je ne vous crois plus, & je crains tout.

EVRARD, *ſe domptant.*

Ne puis-je avoir quelque choſe de particulier à lui communiquer ? Et ſur quoi vous alarmez-vous ?

LAURE.

Sur quoi, mon frere ? . . Votre viſage vous trahit. . . . Va, tu peux tout dire après la terreur où tu m'as jetée.

EVRARD, *troublé.*

Hélas ! que vous dirai-je, ma ſœur.

SCENE VI.

Acteurs précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT.

MON cher Evrard, Arſenne eſt-il de retour ?—Sauriez-vous ?—Nous ſommes tous tremblans . . . . Mon pere m'envoie—Je viens vous demander des nouvelles.

EVRARD, *lui faiſant en vain quelques ſignes.*
A moi ! des nouvelles ?

MENANCOURT.

Oui, vous avez été hors de la ville. On m'a dit que vous avez appris ſur la route quelque choſe du déſaſtre qui eſt arrivé dans Paris.

LAURE.

Un déſaſtre ! — à Paris ! — Dieu ! quel déſaſtre !

SUZANNE, *la ſoutenant.*

Ah ! ma bonne amie, pourquoi vous épouvanter à ce point ?

ARSENNE *pere, à Evrard.*

Parlez, Evrard, car la frayeur exagere les maux, & ſon imagination prompte à s'enflammer va toujours ſaiſir l'excès du malheur — Il ne peut-être que moindre dans la vérité... Parlez...

EVRARD.

Eh bien, il ſeroit inutile de vous rien déguiſer, & d'ailleurs le poids qui m'accable peſe trop ſur mon cœur.... Apprenez... *(il s'arrête)*

ARSENNE *pere.*

Acheve, Evrard, tu m'interdis... Acheve.

EVRARD.

Je tremble ; j'héſite à le dire. *(Il les prend chacun par une main, & leur dit à demi-voix :)* On parle d'une trahiſon abominable.....

LAURE.

Quelle trahiſon ?

EVRARD.

On dit que cette paix ſi ſacrée, ſur laquelle nos freres ſe ſont endormis, vient d'être horriblement violée. On parle de ſurpriſes nocturnes, de violences, d'aſſaſſinats. Selon les uns, nos freres ont été égorgés dans leurs lits ; ſelon les autres, on a em-

braſé leurs maiſons. L'Amiral même, dit-on, a été maſſacré dans ſon hôtel, & par l'ordre du Roi.

ARSENNE *pere, détachant ſa main avec feu de celle d'Evrard, & d'une voix pleine de véhémence.*

Par l'ordre du Roi ! Coligny ? ne le croyez pas, ma fille, ne le croyez pas.... Cela eſt-il poſſible !.. Par l'ordre du Roi !... N'avons-nous pas pour ſauvegarde, ſa parole ? N'avons-nous pas, à ſa voix, dépoſé tout ſoupçon ?... Qui peut inventer de pareils blaſphêmes & ſe plaire à les répandre ?.... Evrard, votre cœur a-t-il dû y ajouter foi, & comment votre bouche oſe-t-elle les répéter ?

EVRARD.

J'ai vécu parmi nos ennemis. J'ai vu de près cette cour, & je ſais trop ce qu'on en peut attendre.

LAURE.

O mes triſtes preſſentimens ! ſeriez-vous les avant-coureurs du malheur de ma vie ?... Suzanne ne m'abandonne point.

ARSENNE *pere.*

Ma fille, vous croiriez....

LAURE.

Eh ! ſi je le croyois, j'aurois déja ceſſé de vivre.

ARSENNE *pere, avec chaleur*

Allez, il n'exiſte point de pareils monſtres ſur la face de la terre. Un Roi de ving-deux ans n'embraſſe pas ſes ſujets, ne les invite pas à des fêtes publiques, pour les égorger à l'iſſue des feſtins.... Quoi, tant de promeſſes, quoi, tant de témoignages de bonté n'auroient été qu'une feinte employée pour enfoncer plus ſûrement le poignard dans nos cœurs !

EVRARD.

Puiſſe cette affreuſe nouvelle bientôt ſe démentir !....Je ſuis dans un état violent—à peine me connois-je....Mon cher Arſenne ! mon ami ! nous ſommes partis ſans toi, nous t'avons laiſſé dans cette ville malheureuſe avec notre mere, &....

SUZANNE, *à Evrard à voix baſſe.*

Imprudent ! Eh ménagez ſa ſenſibilité !

LAURE.

Mon frere ! eſt-ce ainſi que vous me raſſurez ?

EVRARD, *à Laure.*

Pardon, ma ſœur, je ne ſongeois pas à toi.... Va, croyons en plutôt l'expérience d'un pere. Ce bruit ſe trouvera ſans fondement. Tu ne tarderas pas à revoir ton époux, & moi mon ami.

LAURE,

Cruel, de quel ton tu me conſoles !..... Tu voudrois me donner une eſpérance qui te manque..... Il n'y aura que ſa préſence qui pourra me tranquilliſer.

EVRARD, *avec un frémiſſement ſecret.*

Le ciel n'aura pas permis ces épouvantables cruautés.

ARSENNE, *pere.*

Non, non.... modérez-vous, mes enfans; on n'eſt point impitoyable & barbare de ſang froid. J'ai vu nos adverſaires lever le glaive ſur nos têtes, mais c'étoit dans le choc des batailles. Je les ai connus trop braves à Jarnac, à Moncontour, aux plaines de St. Denis, pour devenir ſi-tôt de lâches aſſaſſins.... Qui a oſé imaginer une auſſi déteſtable hiſtoire ? Quelque méchant ténébreux qui s'eſt plu à épouvanter l'eſprit de ſes concitoyens par ces peintures ſanglantes & bizarres qui en impoſent

à la multitude.... Que de fois j'ai vu les plus petites cauſes, les plus puériles, alarmer tout un royaume.... D'ailleurs eſt-ce pour la premiere fois que vous vous êtes trouvés abuſés par les faux bruits qui courent ?

LAURE.

Hélas ! les mauvais ſe ſont preſque toujours confirmés.

ARSENNE *pere, à Evrard.*

Mais de qui enfin tenez-vous une nouvelle auſſi abſurde ?

EVRARD.

Turinge que j'ai rencontré eſt le premier qui m'a glacé d'effroi. Dugas, Clévard, ont dit la même choſe, ainſi que pluſieurs des nôtres.

LAURE.

Pluſieurs ! ... mon pere !... pluſieurs ! ... Ciel ! ce ſeroit la vérité !

ARSENNE *pere.*

Allons, ma fille, je ſors de ce pas. Je ſouffre trop d'entendre de pareils diſcours. Je ſaurai qui interroger, je remonterai à la ſource, & j'eſpere bientôt vous convaincre que ce bruit eſt non-ſeulement faux, mais dénué même de toute apparence.

LAURE.

J'irai avec vous, mon pere.... J'irai partout.... Suzanne m'accompagnera.

ARSENNE *pere, avec réflexion.*

Non, demeurez, ma fille, nous reviendrons.... Gardez-vous bien d'écouter vos alarmes ; ſongez qu'elles offenſeroient la nature & l'humanité.

LAURE.

Eh comment ne pas frémir après ce qu'on vient d'annoncer ?—Arſenne ! mon cher Arſenne !

ARSENNE *pere, lui prenant les mains.*

Eh ! ma chere fille, ſi je pouvois le croire, que ferois-je encore ſur la terre ? C'eſt alors que j'aurois trop vécu, je voudrois mourir à cette place en te ſerrant la main, & en prononçant le nom de mon malheureux fils. . . .

SCENE VII.

Les précédens, THEVENIN, *troupe de Proteſtans.*

THEVENIN.

RESPECTABLE Arſenne, nous ſommes tous plongés dans la conſternation. Le malheur exiſte-t-il ? Où eſt votre fils ? S'il arrivoit, il pourroit calmer nos frayeurs. . . . Elles vont en augmentant.

ARSENNE *pere.*

Meſſieurs, croyez que tous ces rapports émanent d'une ſource obſcure ; & ne nous rendons pas complices d'un bruit dont on pourroit nous faire un crime par la ſuite.

THEVENIN.

Ces rapports ſe ſont déja beaucoup multipliés. Ils ſemblent venir de pluſieurs endroits : heureuſement cependant qu'ils paroiſſent ſe contredire.

ARSENNE *pere, vivement.*

Ah, je le crois. *(à Laure.)* Entendez-vous, ma fille : ces rapports ſe contrediſent. Bientôt ils s'en iront en fumée.

THEVENIN.

Dieu le veuille. . . j'ai mon neveu à Paris, . . . il m'eſt bien cher.

UN PROTESTANT.

J'y ai mon pere.

UN AUTRE PROTESTANT.

Moi, mon frere.

UN AUTRE.

Je viens d'y envoyer mes enfans.

EVRARD, *embraſſant l'un d'eux.*

Ah ! malheureux que nous ſommes, en ſerons-nous quittes pour la terreur ?

ARSENNE *pere.*

Mes amis, n'allons pas au devant du deſeſpoir. Nous n'avons aucune certitude. Un moment encore, & nous nous reprocherons ſans doute nos craintes. Je me hâte d'aller m'informer de ce qui doit les diſſiper. Je me tranſporterai ſur le grand chemin pour interroger tous ceux qui arriveront, & vous rougirez alors d'avoir cru. . .

LAURE, *donnant le bras à Arſenne.*

Je vous accompagne, mon pere. Je ne vous quitte point. . . Allons apprendre ce que le ciel a decidé ſur notre ſort ; mais hélas ! que je ne rentre jamais dans cette ville, s'il ne guide mes pas.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURE, SUZANNE.

Laure arrive, pâle, échevelée, les yeux noyés dans les larmes, les bras tendus & levés au ciel, précipitant ſes pas dans une eſpece de deſeſpoir. Elle va tomber ſur un fauteuil, laiſſant pencher ſon corps en entier ſur un des bras. Suſanne la ſuit, & ſe jette un genou en terre en l'embraſſant pour la relever. Laure abaiſſe ſa tête contre ſon ſein, & demeure immobile dans un douloureux ſilence.

LAURE.

LAISSE, laiſſe ; tes ſoins ſont inutiles..... il eſt tems que je meure... ma mere.., mon époux... tu l'as entendu. ... ni le ſexe, ni l'âge n'ont été épargnés !.. La paix eſt dans le tombeau qu'ils habitent... C'en eſt fait, c'en eſt fait... tout eſt perdu pour moi. (*après un long ſilence.*) Dieu, tu ſais pour qui je t'implore. ... N'eſt-il plus, ou l'aurois-tu dérobé au fer des aſſaſſins ? .. Ah ! s'il étoit ainſi, mille actions de graces te ſoient rendues.... J'embraſſe toutes les autres douleurs, les plus longues, les plus horribles, mais pour celle-là, ô mon Dieu ! daigne, daigne me l'épargner... (*Elle retombe accablée & muette.*)

SCENE II.

Les mêmes, ARSENNE *pere,* EVRARD, THEVENIN.

Arſenne pere, ſoutenu par Thevenin & ſuivi d'Evrard, arrive à pas lents juſqu'en préſence de Laure : ils s'arrêtent tous trois à la contempler dans un morne ſilence.

ARSENNE *pere.*

PUISSE la douleur me délivrer bientôt de ce monde !... terre ſanglante !... jour affreux !.. Je vous quitte. Qui pourroit vouloir ſurvivre à de pareilles horreurs ?... Ah ! c'eſt bien à cette heure que je gémis d'avoir vécu trop longtems.

LAURE.

O ma mere !.. O mes chers parens !... O toi pour qui j'expire de terreur !..

ARSENNE *pere.*

Mourons, ma fille, mourons : ſuivons nos freres lâchement maſſacrés. La France arroſée de leur ſang n'eſt plus notre patrie.... Recevez-moi dans votre ſéjour, martyrs glorieux de notre religion. Et toi, Coligny, ombre ſacrée, pardonne, ſi avant toi j'ai commencé à pleurer mon fils !

LAURE.

Tout ce qui m'eſt cher n'eſt plus ſans doute, & je ne puis mourir... O tourment !

EVRARD.

Que ne ſuis-je reſté à Paris ! Je les aurois défendus, je ſerois tombé à leurs côtés, & je ſerois

moins à plaindre que dans cette cruelle incertitude... Si j'ai perdu l'homme que j'aimois, ce frere, ce cœur tendre & généreux, il ne me reſtera plus au monde qu'à le venger... Il le ſera, ma ſœur, il le ſera, j'en jure par toi. (*d'un ton ſombre.*) S'il eſt mort, tu n'as plus de frere. Tremblez, lâches & féroces aſſaſſins ; vous n'avez pas tout égorgé. Il reſte encore de cette déplorable famille, quelqu'un qui ſaura profiter de vos horribles leçons... Qu'entends-je ? Quel bruit ?

Pluſieurs Réformés ſont à la porte & l'ouvrent ſubitement ; ils jettent tous un cri en s'écartant pour faire paſſage à Arſenne en criant tous,

Arſenne ! Arſenne ! Arſenne !

Laure ſe retourne, & laiſſe voir un viſage où ſe peignent tous les ſentiments qui agitent ſon cœur. Tous les perſonnages ſont en mouvement.

SCENE III.

Les précédens, ARSENNE *fils.*

ARSENNE, (*il entre en déſordre & s'élance, en paſſant il embraſſe ſon pere & Evrard.*)

MON pere !—Mon ami !—

ARSENNE *pere, & Evrard.*

Mon fils,.. Mon ami !...

ARSENNE *fils, dans les bras de ſon épouſe, & d'une voix étouffée.*

O ma bien aimée ! je te revois encore !—

LAURE.

Tu vis & je te preſſe dans mes bras. (*La tête penchée & d'une voix affoiblie par l'excès du ſentiment.*)

Je meurs de saisissement & de joie—*(ils restent quelques moments embrassés. Laure se dégage & le fait asseoir.)*

ARSENNE *père, avec des entrailles.*

O Dieu ! vous m'avez sauvé mon fils.

EVRARD.

Nous te revoyons !—Répons-nous, ami : tu ne t'es donc pas trouvé ?—

ARSENNE *fils, les bras tendus, la bouche ouverte, les yeux enflammés.*

Laissez-moi respirer.

EVRARD, *après un moment d'intervalle.*

Dis-nous seulement, aurois-tu été témoin du massacre de cette nuit ?—

ARSENNE *fils, se levant avec précipitation, & se tournant vers Evrard en lui montrant ses vêtemens.*

Tiens—regarde mes vêtemens.—

LAURE *le prend par un bras & d'un œil alarmé visite ses habillemens.*

Dieux ! ils sont tout couverts de sang.—Tu es blessé ?

ARSENNE *fils, à Laure.*

Ce sang que tu vois n'est pas le mien——hélas ! c'est celui de ta mere, de ton oncle, de tes plus proches parens, de tous ceux enfin qui avec moi ont voulu les défendre.

LAURE, *jetant un cri.*

Ma mere !—Quoi, son âge !—Les monstres l'ont assassinée.—

ARSENNE *fils.*

A mes yeux !

EVRARD, *courant toute la scène en furieux.*

Ciel !—ma mere !—vengeance, vengeance !

ARSENNE *pere tombe à coté de Laure.*

Chaque inſtant nous apporte des horreurs imprévues.—Où ſommes-nous, malheureux ?——Une main inviſible nous a-t-elle précipités au ſéjour des démons ?

ARSENNE *fils.*

Cette cour abominable, fléau perpétuel de la nation, a médité le crime.—Paris nage dans le ſang. Nos freres ſont égorgés. Leurs aſſaſſins triomphent, & foulent aux pieds leurs corps ſanglans.

EVRARD.

Acheve—ma fureur eſt calme!.. parle, je peux t'écouter...

ARSENNE *fils.*

Leur déteſtable fête cachoit le meurtre. En ſignant la paix ils ſignoient notre mort... Les lâches ! ils nous tendent la veille une main careſſante, ils nous ſouhaitent une nuit tranquille, nous nous endormons ; ils briſent nos portes, & nous réveillent en nous perçant le ſein.

EVRARD.

Et comment nous es-tu rendu ?

ARSENNE *fils.*

Je ne ſais... A travers les flambeaux, les poignards, les meutriers, les ruiſſeaux de ſang, les monceaux de corps étendus qui barroient les paſſages, l'horreur & la confuſion de cette nuit effroyable, j'ai échappé par miracle à leurs coups.

EVRARD.

Et tu n'as pu échapper que ſeul ?... Les nôtres ... Dieu !

ARSENNE *fils, du ton du deſeſpoir.*

Quel reproche !.. Et demande moi plutôt, pourquoi dans cette ville il eſt encore des habitans,.. La mort étoit partout... Je combats les aſſaſſins.

Je me trouve renverſé parmi les mourans, & bientôt je n'embraſſe plus que des cadavres. J'avois perdu le ſentiment, ils me laiſſerent pour mort ; mais revenant à moi je ſuis ſorti, pour ainſi dire, du tombeau des miens. J'ai erré par la ville : l'arme ſanglante que je portois à la main, mes cheveux hériſſés, mes habits ſouillés de ſang & de pouſſiere, m'ont fait regarder moi-même comme un aſſaſſin.... Enfin précipitant mes pas égarés, j'ai franchi l'eſpace qui me ſéparoit de vous. *(Il retombe accablé.)*

LAURE, *à Suzanne.*

Diſpenſe-toi de ces vains ſecours, & ne cherche point à ranimer ma miſérable vie.

ARSENNE *fils, après un long ſilence.*

Suis-je loin en effet de ces monſtres barbares ?.. Mes idées ſe troublent... ma penſée s'enfuit... les victimes de leur férocité, pâles & déchirées, me pourſuivent & m'environnent. Je les vois encore *(en pleurant.)* ah mon pere ! j'en mourrai.

LAURE.

Tu es dans nos bras, cher époux : je n'ai plus de mere... hélas ! daigne vivre pour moi.

ARSENNE *fils.*

Moi, vivre après ce que j'ai vu ?.. Ah ! cette nuit horrible n'a point frappé vos regards. Vous n'avez pas entendu les cris de rage des aſſaſſins, mêlés aux cris expirans de mes proches. Vous n'avez pas reçu leurs ſoupirs lamentables. Vous ne les avez point vus, la main ſur leur bleſſures, prendre de leur ſang, le montrer au ciel, & tomber en implorant des vengeurs.—Je me ſauve chez Coligny. Je voulois mourir auprès de ce grand homme, ou du moins y rallier notre parti diſperſé. On précipitoit ſon corps déchiré. Guiſe fouloit

aux pieds ſes cheveux blancs. Sa troupe impie inſultoit encore à la dépouille du plus honorable des humains !

ARSENNE *pere, avec enthouſiaſme.*

Fureur inſenſée ! fureur impuiſſante ! ſon ame rayonnante de gloire, mon fils, étoit déjà dans les cieux. Mais nommez ceux qui conduiſoient la horde effrénée des meurtriers ?—

ARSENNE *fils.*

A leur tête marchoient ces émiſſaires de Rome, déchaînés du fond de leurs retraites ſolitaires, monſtres infernaux, allaités des poiſons de l'Italie. Une joie cruelle anime leurs regards. D'une main ils déſignent les victimes avec l'image du Chriſt, de l'autre ils portent le poignard dans leurs cœurs. Ils échauffent avec les noms du Roi & de Dieu le carnage trop lent à leur gré. Ils lévent leurs mains enſanglantées pour benir l'homicide qui frappe le plus de coups. Ils relevent, ils encouragent le bras laſſé de forfaits. J'ai vu juſques à des enfans (*), excités par l'exemple, égorger d'autres enfans endormis dans leurs berceaux.

EVRARD, *errant ſur la ſcene.*

Quel tableau, Dieu vengeur ! & ton tonnerre repoſe !

ARSENNE *fils.*

Je cotoye la Seine ; ſes eaux rouges de ſang voituroient des corps défigurés. Je paſſe devant le louvre. Quel ſpectacle ! un peuple immenſe avec des gémiſſemens & des cris deſeſpérés imploroit un aſile aux portes du palais de ſes Rois. Clameurs

(*) *Des enfans de dix ans tuerent des enfans au maillot.* Ces faits-là ne ſont pas controuvés. Malheur à qui les imagineroit ! —Ils ne ſont que trop atteſtés par tous les mémoires du tems.

plaintives, cris pitoyables, vous avez frappé l'oreille du Souverain ſans émouvoir ſon ame. Que dis-je ! c'eſt là que les bourreaux marchoient d'un air plus triomphant, que les flambeaux redoublés éclairoient une plus vaſte ſcene de carnage. Le ſang des ſujets regorge à longs flots ſous l'œil tranquille du Monarque. Les lances, les piques hériſſées des ſoldats renverſent, déchirent ce peuple ſans défenſe, tandis que Charles, & ſon barbare frere (*) du haut de leur balcon, dans leur féroce allégreſſe, font voler la mort ſur ceux qui fuient & tirent ſur ces infortunés réclamant leur appui, comme ſur les animaux de leurs forêts.

ARSENNE *pere.*

Arrête—épargne-moi—plutôt mourir ſur l'heure que d'en entendre davantage.

ARSENNE *fils.*

Ah mon pere !—Ah mon ami !—Si dans ces moments affreux je n'euſſe ſongé à vous, à cette tendre épouſe, le ciel m'en eſt témoin, j'aurois péri ; mais aujourd'hui nous ſerions tous vengés.

ARSENNE *pere.*

Et qu'aurois tu fait ?

(*) J'ai lu ces propres mots dans les mémoires manuſcrits de M. Felibien des Avaux, qu'il avoit extraits des mémoires de M. Poulain, lieutenant général de la Prévôté de l'iſle de France, auteur du procès verbal contenant l'hiſtoire de la Ligue, ſous le regne de Henri III. " Henri, duc d'Anjou, qui fut Roi " après Charles IX, ſon frere, ſous le nom d'Henri III, & le " duc de Guiſe, dans les ordres qu'ils envoyerent dans les " provinces, ordonnoient de n'épargner ni les vieillards, ni " femmes groſſes, ni enfans agiſſans ou à la mammelle. Henri " eut l'honneur de tuer à coups d'arquebuſade, par une des " fenêtres du Louvre, qui eſt la cinquieme devant la place du " Louvre, à compter du petit pont de la Reine, ſept perſonnes ; " & ſon frere Charles IX en tua trois, & rioit ſi haut avec éclat " qu'on les entendoit d'en bas."

ARSENNE *fils, hors de lui-même.*

Ce que j'aurois fait? à travers les lances & les gardes qui l'environnent, j'aurois.——Mais une voix plus forte m'a crié que je me devois à vous trois ſans réſerve. Je ſuis devenu foible, & j'ai fui en abandonnant la cauſe de mes malheureux concitoyens.

ARSENNE *pere.*

Ah mon fils! que dis-tu? Laiſſe, laiſſe toute vengeance à Dieu; elle n'appartient qu'à lui.—Si ſa juſtice eſt lente, elle deſcendra plus terrible.

EVRARD, *avec force.*

Le ciel ſe tait.—C'eſt à nous qu'elle eſt remiſe. (*d'un ton réfléchi & ſombre.*) Roi, prêtres, miniſtres, princes, courtiſans, tous ont trempé dans ce complot exécrable.—Et voilà nos chefs! (*après un ſilence.*) Amis! vous venez de l'entendre: (*aux Proteſtans*) ce ſont ces prêtres qui ont donné le ſignal du meurtre.—Le coup vient de Rome. Médicis a reſpiré l'air de ce climat.—C'eſt elle qui a tranſporté dans le nôtre des crimes juſqu'alors inconnus.—Laiſſerons-nous tant d'horreurs impunies?—Attendrons-nous qu'elles ſe renouvellent? Nous tenons ici du moins un de ces chefs fanatiques qui ont fait de l'homme un monſtre farouche.

ARSENNE *fils, aſſis.*

C'eſt aux flambeaux des autels qu'ils ont allumé les flambeaux du carnage.

EVRARD.

Mon ſang bouillonne, & brûle de les immoler.---

ARSENNE *fils, ſe levant tout-à-coup, fixant Evrard & lui prenant la main.*

Eh bien... payons la mort par la mort, & que les plus coupables tombent les premiers.

LAURE, *les ſéparant & ſe mettant entr'eux deux.*

Ah! parlez plutôt de vous ſauver... Oublies-tu

pour qui le ciel t'a conſervé ?—Vois ton pere, vois ton épouſe.—Fuyons avant que cet orage ſanglant s'étende plus loin.—Que ſait-on s'il n'arriveroit pas juſqu'à nous ? Un courage inutile n'eſt qu'une imprudence téméraire.—Crois que ſans toi tant de forfaits ne reſteront pas ſans châtiment. Remets-en le ſoin à ce vengeur ſuprême qui a compté les ſoupirs de toutes les victimes.

ARSENNE *pere.*

Je l'approuve.—Tu te dois avant tout à ton épouſe, & tu n'es plus à toi. Fuis, fuis avec elle.—Allez, & ne vous repoſez pas que vous ne ſoyez en ſûreté.—Je ſaurai bientôt vous rejoindre.

LAURE.

Nous ne vous quitterons pas d'un ſeul inſtant, mon pere ! ce n'eſt qu'en vous ſauvant que nous croirons nous échapper.

ARSENNE *pere.*

Ne ſongez point à moi.—Eh ! qu'ai-je à perdre ? Quelques jours malheureux & voiſins du trépas. Partez, vous dis-je ; prenez la route de l'Angleterre. Abandonnez pour jamais cette affreuſe patrie que le fanatiſme arroſe du ſang de ſes plus dignes citoyens.

ARSENNE *fils.*

Vous jugez la fuite néceſſaire ; & je fuirois ſeul ! & je laiſſerois ici nos freres troublés, incertains, tremblans dans leurs maiſons, la tête ſous le couteau mortel.—Non—je ne partirai que le dernier. Leur ſalut à tous me regarde, & m'eſt auſſi cher que le mien.

ARSENNE *pere.*

Chacun de nous prendra différens ſentiers pour ſe réunir ſur la frontiere. Nous te ſuivrons tour-à-tour, & —

ARSENNE *fils*, *l'interrompant.*

Le malheur nous rend tous égaux, mon pere. Le péril doit ſe partager de même. Dans ces redoutables inſtans, eſt-il permis de ſéparer ſa cauſe de celle de ſes amis ? Non—Allez, j'ai vu mourir les miens, je ſaurai mourir auſſi.—C'eſt à vous de partir avec ma femme & Suzanne : leur ſexe & votre âge ſont un privilege ; mais nous.—

SCENE IV.

Les précédens, CLEVARD, *& pluſieurs nouveaux Réformés qui entrent avec lui.*

CLEVARD, *d'une voix triſte & plaintive.*

AMIS infortunés ! voici donc auſſi notre dernier jour ?—

ARSENNE *fils.*

Clevard ! Que viens-tu nous dire ?

CLEVARD, *à Arſenne fils.*

Hélas ! tu ne t'es ſauvé de Paris que pour tomber aujourd'hui avec nous. La rage de nos ennemis ne ſe borne pas à la capitale ; elle s'étend ſur toute la France. Partout nous ſommes proſcrits. (*)

(*) Charles IX autoriſa de ſon nom le maſſacre qui ſe fit dans les provinces. Il fut horrible à Meaux, à Bourges, à Orléans, à Lyon, à Toulouſe, à Rouen, ſans compter les petites villes, les bourgs & les châteaux particuliers, où les ſeigneurs ne furent pas toujours en ſûreté contre la fureur des peuples ameutés. Les cadavres pourriſſoient ſur la terre ſans ſépulture, & pluſieurs rivieres furent tellement infectées des corps qu'on y jetoit, que ceux qui en habitoient les bords ne voulurent de longtems boire de leurs eaux, ni manger de leurs poiſſons. (*Eſprit de la Ligue*, *Tom. II.*

Cette malheureuſe ville va ſubir le même ſort. C'eſt un embraſement univerſel où nous allons tous périr.

LAURE.

Eh que tardons-nous ?—Fuyons, fuyons tous enſemble.

CLEVARD.

Ah Madame ! ſi la fuite étoit poſſible, je ne ſerois plus ici. Les portes de la ville viennent de ſe fermer. Des brigades ſont répandues ſur les chemins. La garniſon eſt ſous les armes : elle a bloqué les murs. Entendez-vous le bruit des tambours ? Le ſon redoublé des cloches ? Tout annonce notre trépas.—

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas ! où fuir ?

(Ils expriment leur effroi, & leur douleur par divers ſignes.)

CLEVARD.

Les égliſes des catholiques ſont ouvertes. Ils s'y raſſemblent comme dans un jour ſolemnel. J'ai paſſé près d'eux, & j'ai lu notre arrêt dans leurs regards... Ô vous ! amis qu'une même foi unit & raſſemble, qu'allons-nous devenir ?

ARSENNE *fils va ſaiſir une arme, chacun l'imite.*

Armons-nous, armons-nous... il ne s'agit plus de fuir... Vendons cher notre ſang... Où te cacherai-je, chere épouſe ?.. Comment te dérober à leurs coups ?

LAURE *armée, & ſe rangeant auprès de ſon époux.*

Va, j'aurai un courage égal à leurs fureurs.. Ils verront ce qu'eſt une femme qui combat pour ce qu'elle aime.

EVRARD *armé.*

Je vous défendrai tous juſqu'au dernier ſoupir.

ARSENNE *fils, à ſon pere en pleurant.*

Mais vous, mon pere, vous hélas ! quel ſera votre ſort ? . . Votre bras affoibli par les années, n'eſt plus celui qui s'eſt diſtingué dans les combats... A cette idée je friſſonne. Un tremblement affreux me ſaiſit.

ARSENNE *pere, avec grandeur.*

Je ne daignerai point m'armer contre de lâches aſſaſſins. Qu'ils trempent leurs mains dans mon ſang, qu'ils me délivrent du jour qu'ils m'ont rendu odieux, j'y conſens—ta main du moins fermera ma paupiere. Je n'approuve pas toutefois cette défenſe, quoique légitime : mon fils ! nous donnerons la mort & nous ne l'éviterons pas. Je préférerois d'attendre, & de recevoir le coup comme Coligny.

ARSENNE *fils, d'un ton douloureux.*

Comme Coligny ! ah Dieu ! quel nom avez-vous prononcé ? . . Il redouble ma fureur, ou plutôt il m'éclaire. *(jetant l'épée.)* Non, je n'ai plus beſoin de cette arme. Recours foible & impuiſſant, je t'abjure. *(d'un ton plus calme.)* Seul, je vous vengerai tous, amis ; ſeul, je me ſens la force d'épouvanter & d'arrêter vos aſſaſſins. . . Ciel ! ſi tu m'as conſervé le jour, je le reconnois enfin, c'eſt pour un autre exemple, & je le dois à la terre.

EVRARD.

Ami ! quel eſt ton projet ?

Arſenne ne répond rien. Il ſe couvre le viſage des deux mains, errant ſur la ſcene.

SCENE V.

Les précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT, *accourant avec effroi, & à pas précipités.*

HELAS ! où trouver un asile ? Quel Dieu daignera nous protéger ? . . Je viens me rejoindre à vous, mais pour mourir.

LAURE.

Ah Menancourt !

MENANCOURT.

Nous ne pouvons leur échapper. Il nous tiennent enfermés comme de vils troupeaux que l'on doit égorger. Ne craignez pas qu'ils viennent à cette heure, ils sauront bien comment nous surprendre sans rien hasarder. Ils attendront le milieu de la nuit. Alors le signal éclatera : assaillis par le nombre, & brûlés dans nos propres maisons, bientôt tout sera dit de nous.

LAURE.

Qu'ils ne frappent que moi, & je bénis mon trépas !

MENANCOURT.

Aucun de nous ne sera épargné !

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas ! nous n'avons donc plus qu'à tendre la gorge à ces satellites de l'enfer armés contre les vrais fideles. *(Environnant. Arsenne pere.)* Dans ces extrémités quel parti faut-il prendre, respectable Arsenne ?

ARSENNE *pere, avec des ſanglots.*

Attendre la mort en prieres, mes enfans, & la recevoir en martyrs. Nos freres du haut du ciel nous tendent les bras ? . .

FOULE DE PROTESTANS.

Qu'ils ſont heureux, ceux qui ſe ſont endormis dans la tombe avant ces jours d'horreur.

MENANCOURT.

L'évêque triomphe : il appelle autour de lui ces homme hypocrites qui prêchent la paix, & dont le cœur ne vit que pour la haine ; ils ne demandent tous que la mort de ceux qu'ils ne peuvent tromper ou corrompre.

ARSENNE *fils, ſortant de ſa léthargie.*

Pourſuis, Menancourt, pourſuis. . .

MENANCOURT.

Ils courent dans toutes les maiſons aiguiſer les poignards qui nous ſont deſtinés. Ils applaudiſſent à ces épouvantables forfaits. Ils prononcent d'une bouche homicide le nom de Dieu. Ils effraient par l'anathême de Rome ceux à qui l'humanité parleroit encore.

ARSENNE *fils, dans un mouvement deſordonné & rapide, tirant un poignard.*

C'en eſt trop. . . vous voyez ce poignard. . : il va vous faire juſtice. . . C'eſt trop honorer des aſſaſſins que de les combattre. . . Evrard ! . . viens avec moi.

EVRARD, *avec tranſport.*

Je te ſuis partout.

ARSENNE *fils, toujours dans le même état.*

Je vais ſaiſir le chef de ces prêtres barbares. Sous ſon vêtement de pontife, il ſentira le fer dans ſon cœur altéré de la ſoif de notre ſang. . . Si mon bras foibliſſoit. . .

EVRARD.

Je t'entends.

ARSENNE *fils.*

Que ne puis-je du même coup exterminer tous ſes miniſtres !

ARSENNE *pere.*

Dieu !—Mon fils !——Quel deſſein affreux ! écoute moi.—

ARSENNE *fils.*

Si vous les aviez vus comme moi dans cette nuit ſanglante, vos mains ſeroient déjà dans leurs cœurs.

EVRARD, *prenant la main d'Arſenne fils.*

Je veux avoir l'honneur du premier coup.

LAURE *à ſon époux.*

Arrête, la vengeance t'égare.—Arrête, ſonge que dans ce ſein malheureux eſt enfermé peut-être un fils que tu vas priver d'un pere.

ARSENNE *fils, aliéné de douleur.*

Qu'il meure dans tes flancs, qu'il ne voie jamais le jour plutôt que de reſpirer l'air que ces monſtres reſpirent.— Qu'a-t-il beſoin de naître ?—La vie n'eſt qu'un préſent fatal que je maudis & que je déteſte.

LAURE.

Ah Dieu !

ARSENNE *fils.*

Je ne vis plus pour lui, je ne vis plus pour toi.

LAURE, *avec un grand cri.*

Cruel !—Eſt-ce toi qui parles ?—

ARSENNE *pere.*

Mon fils !—

LAURE, *à ſes genoux.*

Aie quelque pitié d'une mere.

ARSENNE *fils, détournant la tête.*

Je ſuis mort pour vous tous ; je ne vous écoute

plus—il n'exiſte plus de moi que deux bras armés pour la cauſe commune.

LAURE, *lui faiſant une eſpece de violence.*

Je ne te quitte point, cruel!—Tes ſens ſont aliénés.—Laiſſe deſarmer ton bras.—Tu caches un poignard.—Ah! duſſes tu m'en punir, je veux te l'ôter des mains.

ARSENNE *fils, la repouſſant.*

Qu'oſes tu dire!—Tremble!—Tu ne ſais pas—ce poignard!—nul ne pourra l'arracher que de mes mains glacées.—C'eſt un monument éternel du crime.—Un ſang précieux a gravé ſur ce fer en traits ineffaçables.—

LAURE.

Tu me fais frémir.—Un ſang précieux!.. Tout le mien s'eſt glacé...

ARSENNE *fils.*

Malheureuſe!.. Oſes tu le demander?.. Je l'ai retiré fumant du ſein de ta mere expirante.. Il faut que mon bras le replonge tout entier..

LAURE.

Je me meurs...

EVRARD, *voulant lui arracher le poignard.*

Il m'appartient... Cede, cede-le moi.

ARSENNE *fils, avec un geſte terrible.*

Non, je le garde; il eſt à moi... Les cruels!.. Marchons... Ils m'ont aſſez montré comment l'on aſſaſſine...

EVRARD.

Je ne me connois plus!.. Où ſont-ils les barbares? Le ſang innocent des miens me crie: frappe ... Dans chacun de ces prêtres je cours immoler un de leurs aſſaſſins.

ARSENNE *pere, s'oppoſant à leur paſſage.*

Vous n'irez pas plus loin, mes enfans, ou vous mépriſerez ma voix mourante.

EVRARD.

Ceſſez de nous retenir. Nous revenons à nôtre tour tout couverts de leur ſang.

ARSENNE *pere, ſuccombant à moitié ſous l'effort.*

Arrêtez... Eh quoi ! voulez-vous me voir expirer à vos pieds ?.. Non, je ne me releverai point que vous n'écoutiez ma priere. *(ſes enfans le relevent en donnant des ſignes d'impatience & de fureur.)* Prêtez l'oreille à un vieillard qui touche à ſa derniere heure... la douleur va conſumer le reſte de ſes ans... Je ſens vos tranſports & les accès de votre deſeſpoir; mais répondez-moi, mes fils ? A quoi ſert la vengeance ? Ranime-t-elle les cendres de ceux qui ne ſont plus ? Hélas ! elle ne peut que rallumer la rage de nos bourreaux. Le fort écraſe le foible, & ſourit encore de ſon audace impuiſſante... N'imitons pas les cruels catholiques; laiſſons-leur l'emploi du poignard; &, s'il faut choiſir d'être le meurtrier ou la victime, plutôt mourir que de porter le nom d'homicide... Le ciel en ce moment jette en mon ſein un rayon de ſa lumiere; il m'éclaire, il m'inſpire, il me donne une juſte confiance en lui, & je vais t'étonner... Ce prélat ſur qui tu veux porter tes mains deſeſpérées ne partage point les fureurs de ſa ſecte. La renommée lui attribue des vertus douces & bienfaiſantes. Que ſait-on, ſi loin d'être un barbare, il n'eſt pas au contraire juſte, doux, humain, compatiſſant...

ARSENNE *fils.*

Lui !.. ſuppôt de Rome... humain !.. compatiſſant !.. Ah !..

ARSENNE *pere.*

Mon cher fils, c'eſt après les ſcenes du carnage

que l'ame plus tranquille apperçoit l'horreur du forfait, & tremble de le pourſuivre. L'effroi du paſſé entre alors dans leurs cœurs, & préſerve les dernieres victimes. . . Aſſemblons-nous au palais de l'évêque. La ſainteté du lieu fera notre force. C'eſt là un ſéjour de paix. Là ne paroiſſent jamais des ſoldats armés. Il n'eſt point dans cette ville d'autre refuge contre la violence. Si elle éclate contre nous, il ſera toujours tems de nous défendre lorſqu'on nous attaquera.

ARSENNE *fils.*

Oui, il ſera tems lorſque votre ſang rejaillira ſur moi, lorſqu'en tombant vous me tendrez vos mains foibles & tremblantes. . . . Eh quoi ! vous voulez que je voie maſſacrer ma femme, vous, mon ami ? Si le ciel me deſaprouve, qu'il daigne vous ſouſtraire à leur vue. . . Oui, grand Dieu ! mon bras eſt prêt à frapper ; nul que toi ne peut le deſarmer. Que ton tonnerre me réduiſe en poudre avant de commettre rien qui puiſſe te déplaire ; mais je me regarde en ce moment comme l'inſtrument de tes juſtes vengeances.

ARSENNE *pere.*

Aveugle ! ouvre les yeux : qui a veillé ſur toi dans l'horreur du maſſacre ? Qui t'a enlevé du milieu des morts, ſi ce n'eſt ce même Dieu dont tu outrages aujourd'hui la clémence ? N'eſt-ce pas ſa main inviſible & puiſſante qui a conduit juſqu'ici tes pas ? Et tu ne compteras plus ſur ſa miſéricorde, ingrat, ſur cette miſéricorde qui s'eſt manifeſtée ſur toi avec tant d'éclat. Ce Dieu qui a étendu juſqu'à ce terme mes déplorables années peut prolonger notre vie au milieu de la troupe homicide. Leurs poignards tomberont devant nous, comme ils ont tombé devant toi. Va, ce Dieu qui nous

voit n'aura pas réuni notre triſte famille, pour la frapper enſemble & l'écraſer du même coup.

EVRARD.

Ne prêtons pas plus long-tems l'oreille à ce langage d'une timide vieilleſſe ? Vous parlez de modération, mon pere, lorſque nous ſommes environnés de tigres furieux !—Dans l'extrême péril qu'a-t-on à ménager ? L'aſſaſſin eſt toujours lâche quand on prévient ſes coups. Tomberons-nous comme nos freres ? Ils ont été ſurpris ; nous ne le ſommes pas. Irons-nous offrir notre ſein aux meurtriers qui riront de notre foibleſſe, & leur ferons-nous dire encore que nous ne ſavons que pâlir & mordre la pouſſiere ?—Non, nos bras deſeſpéres auront quelque force.—Mais c'eſt trop parler.—Tout eſt permis après cette horrible violation des loix. *(allant à Laure.)* Ma ſœur, je te donne le dernier adieu.—Tu ſais qui je vais venger.

LAURE, *ſe ſoulevant avec effort.*

Mon frere !—Hélas ! où comptez-vous aller ſans moi ?

ARSENNE *pere, dans la deſolation.*

Ah ! ils ne m'entendent plus, ma fille, ils ne m'entendent plus.—Ils vont être des forcenés comme les catholiques ; ils vont allumer la colere céleſte. *(ſaiſiſſant ſon fils qui ſortoit.)* Crains-toi, crains-toi, malheureux.—Arſenne !—Mon fils !—Tu vas donc les juſtifier en les imitant.

ARSENNE *fils, reculant de ſurpriſe.*

Moi ! les juſtifier.

ARSENNE *pere, avec la ſimplicité de la vraie grandeur.*

Oui, tu comptes pour rien l'innocence.—Tu n'as plus d'autre ſentiment qu'une rage ſanguinaire. Dieu va détourner ſes regards de deſſus toi,

& tu mourras criminel.—Mais ne crois pas que je t'abandonne *(avec éclat.)* Mes forces renaîtront pour te l'arracher—ce poignard.—Au moment que tu croiras frapper, je t'enchaînerai dans mes bras ; je te crierai : *tu n'es plus un chrétien* ; &, t'arrachant à ton affreux délire, je ſauverai ta vertu toute entiere.

ARSENNE *fils, vaincu.*

Ah mon pere ! mon pere ! qu'a donc votre voix ? Ciel !—je tombe dans vos bras.—Ayez pitié de moi & de ma fureur—elle ſouleve encore mon ame, elle l'oppreſſe. Votre état eſt plus tranquille que le mien.—Eh bien, dites-moi ce qu'il faut faire pour ſauver ma femme, mon ami & vous.—Dites, & j'obéis ſans réſiſtance.—Quel eſpoir allez vous me donner ?

ARSENNE *pere, le tenant dans ſes bras avec tendreſſe.*

Le plus ſûr, le plus convenable aux circonſtances, il faut, je te l'ai déjà dit, il faut nous réfugier au palais de l'évêque, nous y réunir tous. Là raſſemblés, nous trouverons, ſi mon cœur ne me trompe pas, un homme de paix, où nous comptions rencontrer un barbare. Là, nos gémiſſemens ne formeront qu'une ſeule & même voix qui montera fléchir le ciel. Là du moins, nous ſerons en plus grand nombre, & s'il nous faut périr, nous nous défendrons avec plus de force & de courage, puiſque nous ne formons plus tous enſemble qu'une ſeule & même famille.

MENANCOURT.

La prudence s'exprime par la bouche du ſage & vertueux Arſenne. Pluſieurs de nos freres ſe ſont déjà rendus dans ce palais comme dans un ſanctuaire inviolable—l'évêque, à nos vœux ſupplians, pourra ſentir ſon cœur s'émouvoir. Si,

malgré nos prieres & nos cris plaintifs, il nous refuſe un aſile à ſes pieds; s'il nous rejette ſous le glaive des bourreaux, alors plus de grace; que nos bras armés, du fer ſoient auſſi prompts qu'inexorables. Mais cachons le glaive de la vengeance, juſqu'à l'inſtant qu'il faudra frapper. Sachons nous modérer, diſſimuler même; autrement leur triomphe ſeroit facile, & notre perte certaine.

UN PROTESTANT, *élevant la voix.*

Ce projet paroît le plus ſage, comme le plus ſûr.——Nous ſuivrons tous le même deſtin.

FOULE DE PROTESTANS.

Nous l'aeceptons, nous l'acceptons. (*á Arſenne fils & l'environnant.*) Ami! il faut l'adopter & te contraindre.

ARSENNE *fils, dans leurs bras.*

Oui, mes amis, j'embraſſerai cet eſpoir puiſqu'il vous reſte.—Je me contiendrai; je me ſoumettrai à tout pour le ſalut général.—J'immolerai ma vengeance, ma vie, pour conſerver vos jours. —Mais veillez ſur ce que j'ai de plus cher.—Mon pere, ma femme, au nom de l'amour demeurez ici.

LAURE, *vivement.*

C'eſt en vain—je ne puis plus te quitter.

ARSENNE *fils, ſe jetant dans ſes bras.*

Ah!

ARSENNE *pere, avec dignité.*

Allons tous, & n'oublions pas la vertu du chrétien, l'eſpérance. Qu'elle embraſe nos cœurs de ſon feu divin & conſolateur. Epouvantons nos bourreaux, mais par la fermeté. Tombons en martyrs, & non en aſſaſſins; & montrons en mourant que nous ſavons qu'il eſt une autre vie. Elevons enfin nos ames vers celui qui nous voit du haut des cieux; c'eſt lui qui met un frein aux cruautés des

méchans, S'il nous protége, nous ne périrons pas.

FOULE DE PROTESTANS.

Adreſſons nos vœux à l'arbitre de nos jours.— & demeurons réſignés enſuite à ſes décrets éternels. *(Ils levent tous les mains au ciel.)*

ARSENNE *pere, la tête découverte & les mains jointes.*

O Dieu des miſéricordes ! vois ce foible troupeau qui a toujours marché dans la voie de tes préceptes. Au moment où la fureur ſe déploie contre lui, ne permets pas qu'il périſſe tout entier. Déſarme les ennemis d'une loi que nos peres nous ont tranſmiſe, & que nous n'abandonnerons pas, duſſions-nous expoſer mille fois notre vie pour elle.—Grand Dieu ! regarde en pitié ce troupeau fidele qui t'implore en t'adorant. Il eſpere en toi ; il chantera conſtamment tes louanges ; il te bénira, ſoit qu'il tombe ſous le fer des bourreaux, ſoit qu'il revoie le temple où il a coutume de célébrer tes bienfaits & ta clémence.

LAURE.

O Dieu ! ſauve mon frere, mon époux & mon pere.

ARSENNE *fils.*

O Dieu ! daigne me pardonner mes fureurs. Je ne t'offre plus qu'un cœur repentant & ſoumis. —Sauve ma femme & ces généreux amis.

EVRARD.

O Dieu ! ſauve mon frere, & fais-moi la grace d'expirer.—

FOULE DE PROTESTANS.

O Dieu ! ſauve le vertueux Arſenne, & toute ſa famille.

ARSENNE *pere.*

Grand Dieu ! fais tomber ſur moi ſeul les coups

qui menacent ton peuple.——Que j'acheve ma longue carriere, & qu'il te loue en paix ſur ma tombe.

EVRARD, *embraſſant Arſenne fils.*

Ami !

ARSENNE *fils, embraſſant Evrard.*

Mon frere !

ARSENNE *pere, embraſſant Laure & Suzanne.*

Ma fille ! ma chere niece !—

LAURE & SUZANNE *embraſſant Arſenne pere.*

Ah, mon pere ! ah, mon oncle !

FOULE DE PROTESTANS, *en s'embraſſant réciproquement.*

Mon frere !—Mon ami !—Mon ami !——Mon frere !

(Ils ſortent tous enſemble en obſervant toutefois un certain ordre.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

La ſcene eſt dans le palais de l'évêque.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente l'appartement de l'évêque, un Diacre eſt dans le fond. Sur un des côtés du théâtre eſt un bureau ſur lequel ſont pluſieurs lettres décachetées.

JEAN HENNUYER *debout, la main droite appuyée ſur un prie-Dieu, & de l'autre ſe couvrant le viſage. Il la leve vers le ciel au moment qu'il va parler.—Un grand Chriſt doit être au-deſſus du prie-Dieu.*

GRAND Dieu !—& ce ſont des chrétiens !—Eſt-ce donc là l'exemple que tu leur donnas en mourant ſur la croix. *(il met un genou en terre.)* Seigneur, accepte l'amertume dont mon ame eſt remplie. Je t'offre mes pleurs en expiation.—Le reſte de ma vie ne va plus être que douleur. *(il reſte dans un profond ſilence : il ſoupire : il prie : il ſe releve.)* Quelle image épouvantable ! que de crimes ! O ſuperſtition ! Cruel fanatiſme, quand ceſſeras-tu de profaner ma ſainte religion ?—D'un côté l'incrédule, de l'autre l'hypocrite.—L'impoſteur ambitieux qui corrompt l'eſprit foible, & qui le pouſſe au meurtre.—Ah, cruels ! ſi la vengeance vous portoit à verſer le ſang de vos freres, falloit-il encore couvrir vos attentats de ce voile reſpectable & ſacré ? Et vous chefs des peuples, que n'en êtes-vous les plus vertueux ? Vous bâtiſſez vos grandeurs ſur de

vaſtes forfaits, & vous ne voyez point l'abîme éternel qui s'ouvre ſous vos pas.—O Médicis! & toi Charles!—O le Roi que le ciel m'a donné! quel nom allez-vous porter ſur la terre? Quel rang allez-vous tenir dans la poſtérité? Je tremble déjà d'apprendre les châtimens réſervés.—Pere des humains, pere miſéricordieux, ne les ménage point dans ce monde; qu'ils ſervent à ta juſtice d'exemple effrayant, mais daigne les préſerver dans l'autre des ſupplices éternels. (*Il ſe remet à prier.*)

L'on vient parler au Diacre. Celui-ci ſort & rentre avec le grand-vicaire. Simon s'approche; l'évêque ſe leve.)

SCENE II.

JEAN HENNUYER, SIMON, *grand-vicaire.*

SIMON.

MONSEIGNEUR, le lieutent de Roi vient d'arriver, & demande à parler à votre grandeur.

JEAN HENNUYER.

Qu'on l'introduiſe.

(*Il va le recevoir. Simon eſt devant qui donne ordre aux domeſtiques d'ouvrir les deux battans. Tout le monde ſe retire.*)

SCENE III.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MONSEIGNEUR, je viens vous faire part des ordres nouveaux que le Roi mon maître vient de nous envoyer.

JEAN HENNUYER.

Dieu le garde ! Que nous veut-il ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les ordres portent expreſſément qu'aucun réformé ne puiſſe échapper de cette ville.

JEAN HENNUYER, *alarmé.*

Qu'entends-je !

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les proteſtans de Liſieux doivent ſuivre ceux de Paris. L'édit de mort eſt général. J'ai pris à cet effet de ſages précautions, & la garniſon eſt ſous les armes.

JEAN HENNUYER.

Et l'on demande de moi ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Que vous me ſecondiez, car nous devons agir de concert ; que vous inſtruiſiez votre clergé de ce qu'il doit faire ; que chacun de vos prêtres monte en chaire, & prêche aux catholiques de ſe montrer inexorables, & de n'avoir égard à aucune liaiſon du ſang ou de l'amitié. Que tout huguenot périſſe enfin au lieu où il ſera trouvé.

JEAN HENNUYER.

Mais dans la lettre que ſa majeſté nous a écrite, elle s'excuſe de tout ce qui s'eſt paſſé, elle déclare formellement de n'y être entrée pour rien. (*)

LE LIEUTENANT DE ROI.

L'ordre eſt changé. Sa majeſté déclare Coligny coupable d'un complot qui devoit lui ôter la couronne & la vie. Sa majeſté s'attend à être ſervie avec autant de zele qu'elle l'a été à Paris par ſes fidéles ſerviteurs. Ce ſont ſes propres termes.

JEAN HENNUYER.

Mais, Monſieur, puiſque le Roi a changé deux fois d'avis, ne pourrions-nous pas en attendre un troiſieme ? &, dans un cas de cette importance, ne ſeroit-ce pas le ſervir très-fidélement que de lui laiſſer le tems de la réflexion ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Non, Monſeigneur. Ceci eſt une affaire de religion, voyez-vous, & vous regarde particuliérement. Nos projets doivent être unanimes. Encore quelques heures, & la race de ces mécréans aura diſparu. Nos ſoldats brûlent de ſervir la cauſe des autels & du trône, & je crois que vos prêtres ne s'y prêteront pas les derniers.

(*) Le Roi écrivit le premier jour aux gouverneurs des provinces qu'il n'avoit aucune part au déſordre qui étoit le fruit de l'animoſité des deux maiſons de Guiſe & de Chatillon. Qu'ils euſſent donc ſoin de faire entendre à tout le monde que ce qui venoit d'ariver n'apporteroit aucun changement aux édits de pacification, & qu'il commandoit que chacun reſtât tranquille ; mais dès le lendemain on dépêcha par toutes les villes du royaume des catholiques accrédités, chargés d'ordres verbaux tout contraires. *Eſprit de la Ligue, Tom. II.*)

JEAN HENNUYER.

Aucun, Monſieur, croyez-moi. Aucun ne participera à cette ſanglante trahiſon. Chargé du ſalut de tous les hommes que la grace peut toucher, le paſteur ne ſaura que prier pour la converſion de ceux qui ne ſont pas encore appelés. Ce n'eſt que par des exemples de douceur, de modération & de vertu, qu'il nous eſt permis de les convaincre de la ſupériorité de notre croyance.—Je ne connois point, Monſieur, d'autre voie pour convertir.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ce langage dans votre bouche aſſurément a de quoi m'étonner.—Ainſi, loin d'approuver la conduite du Roi, vous refuſez d'obéir à l'ordre qu'il vous envoie.

JEAN HENNUYER.

Oui, je ſuis loin de répondre aux ordres homicides que vous m'apportez.—

LE LIEUTENANT DE ROI, *ſurpris.*

Y penſez-vous, Monſeigneur ?

JEAN HENNUYER.

J'y penſe très-bien, Monſieur. Et depuis quand les conciles & les tribunaux ont-ils décidé qu'il falloit percer le cœur de celui qui ne penſoit pas comme nous ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais ſongez-vous, Monſeigneur, que par une déſobéiſſance auſſi formelle, vous vous rendez coupable du crime de lèze-Majeſté au premier chef ?

JEAN HENNUYER.

C'eſt en ne protégeant pas contre lui ſes ſujets que je croirois me rendre criminel.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Enviſagez, de grace, le péril où vous vous expoſez.—Voilà l'ordre qui me concerne.

Voici le vôtre.—Liſez.—

JEAN HENNUYER, *avec un noble courroux.*

Je refuſe, vous dis-je de l'accepter.—L'ordre me paroît injuſte, horrible, abominable.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Eſt-ce à nous d'examiner les ordres du ſouverain ? Dieu l'a mis ſur le trône, il regne par lui. C'eſt à lui ſeul qu'il eſt reſponſable de ſes actions. Elles n'ont d'autre juge que la Divinité même.

JEAN HENNUYER.

Le Monarque, qui dit ne devoir répondre qu'à Dieu, dit en d'autres termes ne vouloir répondre à perſonne ; car, méconnoiſſant les loix, il méconnoît l'auteur de toute juſtice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Notre devoir eſt d'obéir. Nous ne répondons ni du bien ni du mal qui peut arriver. Nos ordres remplis, nous ſommes dégagés du reſte. Si chaque ſujet ſe mêloit de peſer les raiſons du Monarque, que deviendroit alors ſon autorité ?

JEAN HENNUYER.

Cette maniere de raiſonner convient parfaitement au militaire, lorſqu'il eſt en campagne, ou rangé en bataille devant l'ennemi. Comme il ne fait alors qu'un avec le tout, dont le général eſt la tête & l'ame, le moment décide, & la volonté particuliere doit être anéantie. Mais répondez-moi, Monſieur : s'il venoit toutefois un ordre à tel régiment de fondre ſur tel autre de ſon parti, & de tourner les armes contre ſes propres concitoyens, alors on ſuppoſeroit, je penſe, que c'eſt un mal-entendu, un moment d'erreur, de trouble, de vertige, & l'on ſe diſpenſeroit, à ce que je crois, de maſſacrer ſes camarades. Il en eſt de même aujourd'hui. Un délire fanatique a tranſporté la cour de Charles. Gardez-vous de confondre cette criſe violente &

paſſagere avec les loix fondamentales de la monarchie : celles-ci peuvent être oubliées ; mais elles ſeront toujours en vigueur, parce qu'elles ſe trouvent d'accord avec la conſcience, l'honneur & la raiſon ; bien différentes, par conſéquent, de cet ordre furieux & inſenſé qui les outrage également. Comme donc le principe qui l'a dicté eſt cruel & abſurde, cette volonté d'un homme doit être conſtamment rejetée par tout citoyen digne de ce nom.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je n'admets point de ces diſtinctions, & je ne me pique pas de raiſonner ſi profondément.

JEAN HENNUYER.

Il ne faut pas raiſonner profondément pour ſentir qu'on eſt homme & chrétien avant que d'être ſujet ; que le Monarque, qui paſſe, n'eſt point la patrie ; qu'il eſt des bornes que le pouvoir royal ne ſauroit franchir, ſans quoi le ſujet ne ſeroit plus qu'un vil inſtrument de ſervitude ; que la vertu enfin eſt de toute éternité dans le cœur de l'homme, pour l'avertir quand il doit obéir ou réſiſter : il eſt de ces ordres ſanguinaires que la divinité même (s'il étoit poſſible qu'elle les donnât) ne pourroit faire adopter à l'homme juſte.—Quoi ! Charles, âgé de vingt-deux ans, ordonnera à des prélats ſexagénaires, à de braves & anciens officiers, d'égorger au premier clin d'œil cent mille de leurs concitoyens ; & nous, étouffant toute équité, toute lumiere naturelle, nous ne ſaurions que nous baigner dans leur ſang.—Si Charles venoit à changer, s'il nous ordonnoit de ſuivre le culte de ceux même qu'il vient de proſcrire, il faudroit donc, par le même principe, abjurer la foi antique de l'égliſe, & mépriſer le ſalut de nos ames ? L'humanité, croyez-moi, a ſes droits bien avant ceux de la royauté. Qui ne parle plus en homme ne peut

plus commander en Roi.—Il faut donc, Monſieur, ſervir notre jeune Monarque en lui déſobéiſſant, & je ne ſerois pas étonné qu'il punît demain de mort ceux qui auroient été aſſez lâches pour avoir hâté l'exécution de pareils ordres.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Permettez-moi de ne point entrer dans ces détails. Ils ſeroit auſſi inutile que dangereux de s'y arrêter.—Joignez-vous à moi, Monſeigneur, je vous en prie pour la derniere fois.—Je ſerois forcé d'envoyer un grief contre vous ; ne vous perdez pas.—Ceci pourroit avoir des ſuites plus funeſtes que vous ne penſez.—Laiſſez ces malheureux huguenots ſubir leur ſort ; le Roi ne fait ſans doute que prévenir leurs fureurs.

JEAN HENNUYER.

Ah Dieu ! ce n'eſt pas aſſez de commettre le crime, on entreprend encore de le juſtifier.—Vous m'avez aſſez entendu pour faire votre rapport, monſieur—croyez que rien ne pourra jamais me faire changer de réponſe.—S'il vous reſte quelque choſe d'humain, apprenez à penſer comme moi.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Je ſuis catholique Romain, Monſeigneur, & j'en fais gloire. J'obéis à ma religion. N'a-t-elle pas enſeigné dans tous les tems à obéir aux Rois, quels qu'ils ſoient ? N'a-t-elle pas décidé qu'ils avoient la puiſſance du glaive ? N'a-t-elle pas défendu aux ſujets de juger de la légitimité des deſſeins d'un Monarque, ni de celle des moyens qu'il jugeroit à propos d'employer ? Quand le fils aîné de l'égliſe s'éleve contre des hérétiques, il affermit ſa gloire, & ſa volonté devient une loi ſacrée.

JEAN HENNUYER.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je.—Ceci eſt une œuvre de violence, de perfidie & de ſcélé-

rateſſe. Vous renverſeriez donc la patrie, ſi le chef l'ordonnoit ?—La loi a pour caractere non équivoque le conſentement général de la nation ; & depuis quand les peuples ſe ſont-ils élu un Roi deſpote, arbitraire, abſolu ? Depuis quand lui ont-ils remis le pouvoir de les égorger avec leur propre épée ? S'il regne ſur eux, ce n'eſt que pour les défendre contre l'ennemi, pour maintenir l'harmonie dans l'intérieur du royaume, pour veiller quand ils dorment, & non pour diſpoſer de leurs jours au gré de ſon caprice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais ſi le Monarque a des coupables à punir ?

JEAN HENNUYER.

S'il a ce malheur, alors le cri univerſel doit conſtater le forfait, & dépoſer contre les criminels. Il eſt aiſé de reconnoître la voix publique ; elle ſe fait entendre, ou plutôt elle tonne au deſſus du diadême. Nulle excuſe pour le ſouverain qui y ferme l'oreille. Encore ne doit-il ſigner l'arrêt qu'après l'avoir lu écrit dans les yeux de ces hommes de loi, conſacrés à la juſtice, dont les vertus & les travaux ont gagné dès longtems la confiance des peuples ; il doit ſe redouter lui-même, & craindre ſurtout cette ambition cachée d'une plus grande autorité, qui conduit toujours à des démarches iniques. S'il mepriſe ces formes auguſtes, barriere utile à lui-même comme aux autres, il tombe dans toutes les ſurpriſes qu'on lui a préparées. Son pouvoir devient une tyrannie énorme, & ſes exécuteurs ne ſont plus que ſes complices.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Votre refus eſt formel.—Vous allez le ſigner, s'il vous plait, Monſeigneur.—Je dois me mettre en regle.

JEAN HENNUYER, *prenant une plume.*

Oui, je le ſignerai, & de tout mon ſang, s'il le faut. (*Il prend l'ordre, le parcourt des yeux, & les levè au ciel en ſoupirant.*) En croirai-je mes yeux? Quel moment pour la race future! " N'épargnez " ni les vieillards, ni les femmes groſſes, ni en- " fans agiſſans & à la mammelle. (*)" Dieu, qui tiens en main le cœur des Rois, daigne changer le ſien. (*Il écrit, ſe lève, & prenant l'ordre qu'il remet au lieutenant de Roi.*) Tenez, Monſieur, Dieu veuille que celui qui l'a envoyé le jette au feu en recevant ma réponſe.

Le lieutenant de Roi ſe retire, en regardant l'évêque comme un homme perdu.

SCENE IV.

JEAN HENNUYER, SIMON.

SIMON, *accourant avec inquiétude.*

AH Monſeigneur! qu'avez vous fait? vous avez l'ame trop ſenſible. Votre humanité vous perdra.

JEAN HENNUYER.

Qu'oſez-vous dire? Appelez-vous humanité ne point égorger des hommes innocens?

SIMON.

Eh! que vous ſont-ils pour vous ſacrifier pour

* Propres termes des ordres envoyés aux commandans de provinces par Charles IX & le Duc de Guiſe.

eux ? Vous ne répondez pas de leurs jours. Laiſſez faire le conſeil du Roi. Il ſert la religion & nous. D'ailleurs ces proſcrits ſont des hérétiques entêtés qui ne reſpirent que la ruine de nos autels.—Je regarde tout ceci comme un châtiment deſcendu du ciel.

JEAN HENNUYER.

Vous penſez ainſi, Monſieur.—Certes je ne croyois pas avoir ſi près de moi un de ces hommes qui ne portent les habits ſacerdotaux que pour le malheur des autres, & le deſhonneur d'une loi ſainte. Eſt-ce là le langage des apôtres ? Où avez vous lu de pareilles maximes ? Rien n'eſt plus injurieux à la religion, ni plus contraire à ſon eſprit, que ces excès condamnés par l'évangile, dont le premier précepte (vous devriez le ſavoir) eſt celui de la charité ; & le ſecond, l'obligation de l'étendre juſqu'à nos ennemis —Allez, renfermez-vous dans ma bibliothéque, liſez y l'évangile. Méditez ce livre divin, & voyez ſi le fanatiſme a jamais pu le faire ſervir à autoriſer ſes fureurs.—Gardez-vous ſurtout de vous préſenter à l'autel que vous n'y apportiez un cœur nouveau.—Vous ne ſortirez point ſans mon ordre.—J'irai vous trouver dans votre retraite, & vous remettre ſous les yeux les vrais principes d'une loi que vous ne connoiſſez pas encore.—Je remercie Dieu toutefois de vous avoir fait connoître à moi, afin que je puiſſe un jour vous réconcilier avec lui.—Vous en avez beſoin.—Allez, & ſachez vous repentir.

SIMON, *à voix baſſe.*

Oui, je me repens ; car, de cette affaire-ci, je perdrai peut-être un bon bénéfice.

(Il ſort.)

ACTE V.

JEAN HENNUYER, *les Curés de Lisieux.*

(On voit les Curés dans l'enfoncement. L'évêque leur fait signe d'approcher.)

SAGE Auguſtin, diſcret Céſaire, & vous pieux Sébaſtien, approchez.—Vous ſentez mes douleurs, & vous les partagez. J'ai vu couler vos pleurs au premier récit de ces fureurs que vous déteſtez ; mais ce ne ſont pas des larmes ſtériles que Dieu demande, ce ſont des actions.—Allez, que nos égliſes ſoient ouvertes ; appelez-y les chrétiens ; recommandez-leur la paix ; défendez-leur le meurtre & toute violence. Prêchez ſurtout la pénitence ; le repentir eſt néceſſaire. Que chacun ſe proſterne, & par de longues prieres cherche à deſarmer la juſtice divine ſi cruellement outragée. Que ce ſoit à qui réparera le plus de crime, à qui fera le plus de bien à ce reſte d'infortunées victimes.—Hélas ! il n'eſt qu'au pouvoir de Dieu d'effacer tant de maux.

(Les Curés ſortent après avoir humblement ſalué l'évêque.)

SCENE VI.

JEAN HENNUYER, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSEIGNEUR, une foule de proteſtans, hommes, femmes, vieillards, enfans, ont pénétré dans le portique de votre palais. Ils demandent à vous parler. Ils ont l'air troublé & même farouche. Je crains —

JEAN HENNUYER, *avec ame.*

Ils n'ont rien à craindre de moi, qu'aurois-je à craindre d'eux ? Allez, que mes appartemens leur ſoient ouverts ; dites leur qu'en tout tems je les protégerai de tout mon pouvoir. — Qu'ils viennent — *(avec ſurpriſe.)* Mais le lieutenant de Roi encore, que veut-il ?

SCENE VII.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MONSEIGNEUR, je reviens ſur mes pas,

JEAN HENNUYER.

Eh bien, Monſieur ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Il eſt encore tems de vous joindre à moi, & rien n'aura tranſpiré. Je vous offre un moyen qui peut s'accorder avec votre façon de penſer.—Vous ſouffrirez ſeulement ce que vous ne pouvez empêcher.

JEAN HENNUYER.

Ce que je ne peux empêcher ? Qu'entendez-vous? Parlez.

LE LIEUTENANT DE ROI.

J'ai réfléchi ſur ma commiſſion, & j'ai vu que votre déſobéiſſance ne me dégageoit pas, que je reſterois toujours inculpé pour n'avoir pas preſſé l'exécution : ainſi je vais notifier l'ordre & diſpoſer les troupes.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Et vous croyez que d'un œil indifférent je contemplerai ce maſſacre ! Vous vous êtes flatté que content de m'y être refuſé par quelques mots, je me croirai quitte ainſi envers ma conſcience, envers l'état.—Non, non, je ſuis le paſteur, & je défendrai le troupeau. Ils ont ſur mon cœur les mêmes droits que les catholiques ; & leur bien temporel ne me regarde pas moins que leur bien ſpirituel.

LE LIEUTENANT DE ROI, *fièrement.*

Mais vous vous abuſez, Monſeigneur; mes ſoldats, je penſe, ne ſont pas ſous votre commandement.

JEAN HENNUYER.

Que dites vous ? Je leur commanderai au nom de pontife, ſi ce n'eſt au nom d'homme.—J'irai, j'irai au devant de leurs coups.—Je couvrirai ces malheureux de mes vêtemens ſacrés.—Je tiendrai dans mes mains le Dieu de clémence & de paix, & nous verrons alors, nous verrons ſi les ſacrileges paſſeront outre, s'ils fouleront aux pieds le Dieu & le miniſtre pour maſſacrer plus librement leurs fre-

res. *(Il va ouvrir les portes lui-même à la troupe des réformés ; Arſenne fils & Evrard ſont à leur tête.)* Venez, venez, approchez, mes amis, ne craignez rien. Vous êtes ici ſous ma garde. Ce palais eſt à vous. Déſormais il vous ſervira d'aſile, & s'il le faut de citadelle. Je réponds de vos jours *(à pluſieurs prêtres qui ſont préſens.)* Qu'on apporte des vivres ; que tout le clergé ſe rende en foule à ma voix ; qu'il vienne ſervir & défendre ce peuple infortuné. *(aux proteſtans.)* Mes freres, ce n'eſt point notre ſainte religion qui vous hait & qui vous pourſuit. Elle vous aime toujours comme ſes enfans égarés ; elle vous appéle ; elle vous tend les bras ; elle n'enſeigne aux hommes qu'à ſe traiter avec indulgence. Un zele aveugle & barbare, de fauſſes raiſons d'état font armer contre vos jours ; mais le vrai catholique réclame vos droits indignement violés. Loin de faire des martyrs, il ne lui eſt permis que de l'être.

ARSENNE *fils, à ſon pere.*

Quel langage, mon pere ! Comme il m'étonne ! *(à l'évêque.)* Quoi ! ce ſeroit vous qui nous protégeriez ?

JEAN HENNUYER.

Je rougis devant vous d'avoir à prendre votre défenſe, & contre qui !—Reſtez dans mon palais. Tout l'or des autels coulera, s'il le faut, pour vous y nourrir ; & le ſanctuaire où repoſe le Saint des Saints va vous ſervir de refuge contre la barbarie, juſqu'à ce que la réponſe de la cour ſoit arrivée, & que la voix de l'humanité ſe ſoit fait entendre.

ARSENNE *fils, à ſon pere.*

O Dieu ! eſt-il poſſible ?—C'eſt un prêtre, & il parle ainſi !—

ARSENNE *pere.*

Tu le vois, mon fils, c'eſt Dieu qui l'inſpire.— Eſpérons toujours en lui.

JEAN HENNUYER.

L'enfer donne en ce moment la ſecouſſe la plus terrible au chriſtianiſme *(en montrant les proteſtans.)* Hélas ! nous étions prêts à les embraſſer dans le même temple ; ils revenoient à nous (*) & dans un inſtant fatal, voici que tout eſt embraſé.— Malheur, malheur à ceux qui ont dit que verſer le ſang de ſes ſemblables, c'étoit honorer l'être ſuprême. Je viens démentir leurs horribles leçons. La vraie religion eſt celle qui eſt bienfaiſante, qui peint un Dieu comme pere de tous les humains, & qui le fait aimer, afin qu'il ſoit adoré de tous.

ARSENNE *fils, à part.*

Quelle morale pure & touchante !—

LE LIEUTENANT DE ROI, *à l'évêque.*

Ainſi vous appelez ouvertement la révolte, & vous les ſoulevez contre le trône.—Votre zele eſt indiſcret, Monſeigneur ; car je vous avertis que mes ordres s'étendent juſqu'à les arracher de ces lieux.

ARSENNE *fils.*

Vous l'entendez, mon pere,—le barbare !

JEAN HENNUYER.

Militaire féroce ! ma voix vous condamne au nom du Seigneur. *(étendant les mains, & appelant les*

(*) L'amiral voyant le jour du mariage, aux voutes de la cathédrale, les drapeaux pris ſur lui dans les journées de Jarnac & de Moncontour, dit tout haut, en les montrant au Maréchal de Damville : bientôt ils ſeront remplacés par d'autres plus agréables à des yeux François.

proteſtans.) Venez, venez, mes enfans, entourez-moi, preſſez-moi.—C'eſt ſous ces mains paternelles que vous trouverez votre ſalut. *(au lieutenant de Roi :)* Laiſſez plutôt tomber ces indignes armes ; ne me forcez pas à vous les ôter des mains.—Quoi ! ce ſeroit dans le cœur de ces hommes vivans, dont l'œil vous implore, que vous demanderiez à porter le couteau ?

LE LIEUTENANT DE ROI, *élevant la voix.*

Vous avez raſſemblé mes victimes.—Vous me ſecondez en les protégeant.—Je reviens, &—*(il ſe fait un grand tumulte.)*

ARSENNE *fils, s'élançant le fer en main ſur le lieutenant de Roi.*

Péris, barbare ; péris.—

(Tous ces proteſtans tirent leurs armes.)

JEAN HENNUYER, *couvrant le lieutenant de Roi de tout ſon corps.*

Que faites-vous, amis ?—Cruels ! arrêtez, que voulez-vous faire ?

ARSENNE *fils, menaçant.*

Prévenir ſes coups & la mort de ceux qui m'environnent.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Où ſuis-je ?

JEAN HENNUYER, *protégeant toujours le lieutenant de Roi.*

Percez ce ſein.—Je mourrai content ſi je déſarme vos vengeances.

ARSENNE *fils, aux ſiens.*

Amis, c'eſt un Dieu !—j'ai honte de ma fureur. Jetons bas ces armes, & tombons à ſes pieds. *(Tous tombent aux genoux de l'évêque & dépoſent leurs épées. Arſenne fils proſterné :)* Héros de l'humanité !

vois à tes pieds les glaives qu'aveugles & furieux nous te deſtinions avant de te connoître.—Nous courions en deſeſpérés donner la mort avant de la recevoir.—Ta vertu nous deſarme, *(au lieutenant de Roi)* & c'eſt à elle ſeule, Monſieur, que vous devez la vie.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Quelle audace ! j'en frémis !—

ARSENNE *pere, à l'évêque.*

Pontife humain ! ah ! pardonnez-leur.—Egarés par l'infortune, ils ſe perdoient ſans vous.—Je reconnois dans vos paroles la voix de nos anciens patriarches.—

Eh ! que tous les chefs de votre égliſe ne vous reſſemblent ils ? Leurs vertus nous auroient dès longtems gagnés. *(Il s'incline.)*

JEAN HENNUYER.

Relevez-vous vénérable vieillard.—L'attendriſſante vertu ſe peint dans tous vos traits.—Relevez-vous, mes freres ; . . . quel triomphe pour mon cœur ! Oh ! que n'êtes vous les enfans de ma loi ! *(au lieutenant de Roi)* Voyez, Monſieur, ce que d'un côté produit la douceur, & de l'autre la violence ! Rendez-vous, croyez-moi. Trop de crimes ſe ſont déjà commis. La France a reçu une plaie cruelle & profonde qui ſaignera longtemps. Elle aura perdu volontairement de ſa force ainſi que de ſa gloire, & tel ſera le fruit de l'intolérance ; elle amene à ſa ſuite tous les fléaux.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je pars ſur le champ, & vais rendre compte à la cour de ce qui vient de ſe paſſer.

JEAN HENNUYER.

Allez, Monſieur, c'eſt là que vous devez être.—

de mon côté, je préviendrai auſſi la cour, quoique nos intérêts ne ſoient pas faits pour ſe reſſembler.

SCENE VIII.

Les acteurs précédens.

JEAN HENNUYER.

FAMILLES malheureuſes ! qui veniez chez moi chercher la vengeance, je vous pardonne hélas ! vos égaremens : mais retenez bien de moi, & retenez pour toujours que les attentats de la cruauté ne s'effacent point par des attentats nouveaux, & que le moyen d'étouffer les diſcordes civiles n'eſt point d'imiter le fanatiſme ; car alors il s'étend, il devient plus terrible & plus implacable.—Je tremble que les deux partis plus acharnés.—

ARSENNE *fils.*

Pardonnez, auguſte libérateur, pardonnez.—Oui, le deſeſpoir m'égaroit.—Témoin du carnage de cette nuit épouvantable, je ne reſpirois que le meurtre. . . .

JEAN HENNUYER, *avec le plus tendre intérêt.*

Vous ſeriez un de ceux qui ont échappé ? Vous vous êtes trouvé. . .

ARSENNE *fils.*

Si je m'y ſuis trouvé ! . . J'ai vu maſſacrer ma famille entiere. J'ai vu des mains conſacrées aux autels. . . *(lui baiſant la main)* mais hélas ! bien différentes de celles que je touche, ſe plonger dans le ſang des miens. J'ai vu le ſourire de leur horrible

joie insulter aux soupirs des mourans.—Ce sont eux qui ont empoisonné mon cœur des transports de la vengeance. Ce sont eux qui dans ce palais conduisoient mon bras sur vous, sur tous les vôtres.

JEAN HENNUYER, *se couvrant le visage.*

O nuit, nuit exécrable ! que ne puis-je t'effacer de la mémoire des hommes : mais non, vis, vis à jamais pour les épouvanter sur eux-mêmes, en leur offrant le tableau de leurs propres fureurs... O ma patrie, ô ma religion, toutes deux si cheres à mon cœur, qui a déchaîné contre vous ces ennemis qui déchirent votre sein, ces ministres impies & féroces ?

ARSENNE *fils.*

Hélas ! ils nous assiegent encore ; ils vont reparoître... en nous quittant, ce lieutenant de Roi a jeté sur nous un regard menaçant. Il va armer ses soldats. Payés pour le carnage, ils ne savent qu'obéir... Je vous immolerai ma vengeance, ma vengeance qui m'étoit si chere ; mais sauvez ces femmes, ces vieillards, ces enfans, & ce qui restera ne craindra plus le fer de l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

Je vous préserverai tous. Ici le lieutenant de Roi n'osera rien entreprendre. J'obtiendrai de la cour le salut général. Ces atrocités sont trop étrangeres à l'homme pour être durables. Il ouvre enfin les yeux à la lumiere. La nature frappe les cœurs les plus endurcis ; & le remords inévitable les transforme à sa voix.

ARSENNE *fils.*

Des remords ! eux ! ah c'est une illusion de votre cœur généreux... Hélas ! nous périrons malgré vous. *(On apperçoit ici des officiers dans l'enfoncement.)* Ils viennent, je les vois ; ils s'avancent en troupe ; c'est fait de nous. *(douloureusement.)* Sauvez seulement

mon pere, ma femme. ..., & je meurs en vous bénissant.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Rassurez-vous, rassurez-vous.

Foule de protestans environnant le prélat.

Sauvez-nous, sauvez-nous.... nous allons tous périr....

JEAN HENNUYER.

Bannissez, bannissez tout effroi... Je réponds de vos jours.

(Les officiers entrent en corps.)

SCENE IX.

Acteurs précédens, troupe d'officiers.

L'OFFICIER *Major.*

NOUS venons vous déclarer, Monseigneur, qu'aucun de nous ne marchera pour l'exécution préméditée ; l'office que l'on attendoit de nous ne peut être exercé que contre les ennemis du Roi & de son état. Ecrivez de notre part à la cour que dans tout le militaire il ne s'est trouvé que des hommes courageux, prêts à voler aux actions les plus périlleuses, mais pas un seul bourreau (*).

(*) On sent bien qu'on a voulu consacrer ici l'exemple trop peu suivi de plusieurs commandans de provinces qui eurent la probité & le courage de rejeter les ordres de la cour. Tels furent le comte de Tende en Provence ; Gordes en Dauphiné : Chabot Charni en Bourgogne : S. Heran en Auvergne, de la Guiche à Mâcon ; le vicomte d'Orthe à Bayonne ; Thomassear de Curfay à Angers. Le nom de ce dernier a été recueilli par M. Felibien des Avaux, historiographe du Roi, dans les mémoires de M. Poullain déjà cités, page 21.

JEAN HENNUYER, *le preſſant dans ſes bras.*

C'eſt vous qui êtes les vrais catholiques, les vrais enfans de la patrie & de la religion : vous les ſervez toutes deux à la fois, vous ſerez chéris & honorés par elles dans les temps les plus reculés ; & vos noms, brillans d'éclat, deviendront les noms les plus chers au génie bienfaiſant de l'humanité.

ARSENNE *fils, à l'évêque.*

Ah ! c'eſt vous qui inſpirez votre vertu à tous ceux qui vous approchent. . . . Que ne peut l'exemple d'une charité ſublime & courageuſe !

Un autre OFFICIER.

Si nous nous ſommes prêtés à quelques démarches ſecrettes, c'eſt que nous avons ignoré juſqu'à ce moment quelle étoit la nature des ordres auxquels nous refuſons d'obéir. Nous ſommes tous d'accord pour protéger ceux dont ont exigeoit que nous fuſſions les aſſaſſins ; s'il s'en trouvoit un ſeul parmi nous qui balançat, nous l'enverrions au Louvre rejoindre le lieutenant de Roi, & y mendier ſa récompenſe : la nôtre eſt au-deſſus de tous les bienfaits des monarques.

ARSENNE *pere, avec tranſport.*

Je les reconnois ces braves guerriers, tels que je les ai combattus quand ils n'égorgeoient pas.

Un jeune OFFICIER.

Si notre refus déplait à la cour, ſi elle traite de révolte une action juſte, j'aime mieux renoncer à la gloire des combats, que de deſhonorer ce fer que je garde à l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

On n'eſt jamais criminel pour refuſer d'être perſécuteur, quel que ſoit le prétexte ; ſi le conſeil vous condamne, l'univers entier vous admirera. Qu'avez-vous à redouter ? Vous avez accompli les loix les

plus ſolemnelles de la nature & de la religion.— Cependant ſi vous le voulez, vous pouuez tout rejeter ſur moi ; quiconque fait ſon devoir, ſuivant les mouvements de ſa conſcience, n'eſtime le vie que pour faire le bien, & n'a rien alors à craindre des Rois.—

ARSENNE *fils, aux ſiens.*

C'eſt un homme inſpiré.—Ah ! chere Laure, je vivrai donc pour toi.—*(Montrant l'évêque avec une admiration reſpectueuſe.)* Je me ſacrifierois pour lui.— Nous lui devons tous le jour que nous reſpirons.

LAURE.

Cher époux !—je veux que nos enfans apprennent ſon nom immédiatement après celui de Dieu, & que ce nom ſi cher, à jamais gravé dans nos cœurs, ſoit béni dans leur bouche chaque jour de leur vie.

EVRARD, *embraſſant ſon ami.*

Et qui de nous pourra jamais oublier tant de grandeur & d'humanité ?

(Ici paroiſſent les curés de Liſieux.)

SCENE X, & *derniere.*

JEAN HENNUYER.

APPROCHEZ, dignes paſteurs que j'ai choiſis pour me ſeconder, & à qui la religion doit ſon auguſte triomphe ; que ce jour, où le catholique paroît digne de ce nom, ſoit le plus beau de notre vie.—Il vous reſte à faire connoître au chrétien qui s'eſt ſéparé de nous, l'excellence de nos maximes pour la plus grande perfection des mœurs, mais que la charité commence l'ouvrage.—Courez, embraſ-

ſez chacun de ces infortunés ; qu'ils retrouvent en vous les parens, les amis qu'ils ont perdus. Tâchons, à force de bienfaits, de fermer les bleſſures que leur cœur a reçues.

Les curés ſont ſuivis d'une foule de catholiques de chaque paroiſſe, qui, changés par leurs prédications, embraſſent les proteſtans & leur parlent avec l'effuſion de l'amitié & de la tendreſſe.

ARSENNE *pere.*

Que n'avons nous toujours été ainſi unis !—tel étoit le précepte & le vœu de l'humanité—pourquoi a t-il été trompé ?—Ah ! j'ai retrouvé des hommes. Ils me font connoître que ce n'eſt pas leur loi qui ordonne la haine. Que dis-je ! ils s'expoſent à toute la colere de la cour (*) pour nous ſauver. Voilà les héros chrétiens.

JEAN HENNUYER, *prenant Arſenne pere par la main.*

Allons donner à tous l'exemple de la fraternité ; marchons enſemble par la ville ; que les deux partis s'appaiſent en voyant l'image de la concorde, & que le pere des humains, offenſé des crimes qui couvrent la face de la France, daigne arrêter un regard de bonté ſur ce petit coin du royaume.

Les curés ſe confondent avec les réformés, & le digne prélat ſort le dernier, en tenant la main du vieil Arſenne. Les officiers ferment la marche.

(*) En effet voici ce qu'on lit dans l'excellente hiſtoire intitulée : *l'Eſprit de la Ligue*, que j'ai déjà citée pluſieurs fois avec complaiſance, parce que je ne puis en citer une meilleure. " La mort précipitée du vicomte d'Orthe & du comte de Tende " a fait croire que leur généroſité fut récompenſé par le poiſon."

FIN.

L'ESPRIT DES JOURNAUX;

OR, A

Journal of Foreign and Engliſh Literature,

By a SOCIETY of GENTLEMEN.

THIS periodical Publication, in French, the Reputation of which has been eſtabliſhed for a Series of Years throughout Europe, holds a Rank in Letters very different to thoſe numerous Journals that inutility has conſigned to immediate and perpetual Oblivion. This Work is publiſhed regularly every Month, and conſiſts of near 500 Pages, comprehending, among other curious and intereſting Articles, a Review of French, Italian, German, and Engliſh Literature,

Subſcriptions received by T. HOOKHAM, New Bond-ſtreet,

CLÉMENTINE

ET

DESORMES,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE,

PAR M. DE MONVEL.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Jeudi 14 Décembre, 1780.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street.

M.DCC.LXXXVI.

PERSONNAGES.

M. DE SIRVAN.

VALVILLE, fils de M. de Sirvan.

M. DE FRANVAL, pere.

FRANVAL, fils.

DESORMES, Intendant de M. de Sirvan.

ST. GERMAIN, vieux Domeſtique attaché à Valville.

CHARLES, LOUIS, } Domeſtiques de M. de Sirvan.

DEUX FERMIERS.

CLEMENTINE, fille de M. de Sirvan.

JULIE, femme d'un certain âge, attachée à Clémentine.

DOMESTIQUES de la Maiſon.

LA MARÉCHAUSSÉE.

La Scène ſe paſſe au Château de M. de Sirvan, à un quart-de-lieue d'une petite Ville de Province.

CLÉMENTINE

ET

DESORMES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente un appartement élégamment meublé. A droite, eſt une porte qui conduit chez Clémentine ; à gauche, eſt l'appartement deſtiné à M. de Franval ; au fond, une porte à deux battans, par où l'on va chez M. de Sirvan. Un ſecrétaire eſt ſur le théâtre, à la droite des acteurs. Il eſt entre ſix & ſept heures du ſoir.

SCENE PREMIERE.

DESORMES, *ſeul, & placé contre le ſecrétaire.*

QUE j'ai bien peu la tête à ce que je fais ! *(Il reſte un moment les deux coudes appuyés ſur le bureau, & le viſage caché par ſes mains ; après un profond ſoupir, il dit :)* Il le faut.... c'eſt une néceſſité....

oui Clémentine, il faut vous fuir.... Clémentine ! il faut renoncer à vous pour jamais ! *(il reprend ſa plume.)* Continuons.., tout cela eſt en regle, on n'aura rien à me reprocher.., mais moi ! moi ! *(en jettant ſur le bureau la plume qu'il tenoit.)* Ah ! malheureux ! ne devois-tu pas te connoître ? Toi que l'infortune pourſuit dès le berceau, étoit-ce à toi ?... non... non.., mon cœur s'eſt trouvé engagé, entraîné... je ne m'en appercevois pas. J'ai réfléchi, il n'étoit plus temps.... *(après un ſilence, vivement, & en ſe levant.)* Il l'eſt encore de m'arracher au danger qui m'environne ; il eſt temps encore, en fuyant cette maiſon, de lui rendre la paix que j'en ai bannie,.. & quel ſeroit mon eſpoir, en reſtant en ces lieux ? d'armer une jeune perſonne contre tous ſes devoirs ; de la rendre rebelle aux ordres de ſon pere ; d'achever de me perdre, & de la perdre elle-même, en nouriſſant l'erreur qui nous avoit ſéduits ; de l'arracher des bras paternels, & d'aſſocier ſon deſtin au ſort d'un malheureux, qui, tout innocent qu'il eſt, n'en eſt pas moins traité comme un coupable, que ſa famille a rejetté de ſon ſein, que ſon propre pere a chaſſé loin de lui, que ſes amis ont oublié, & pour qui la douleur eſt devenue un ſentiment d'habitude... fuyons... je le dois.... ô mon pere !... que de reproches vous avez à vous faire ! *(il ſerre pluſieurs papiers.)* Partons... ma liberté m'appartient... & mon cœur ! .... Le ſacrifice eſt affreux !... mais je le dois à l'honneur,

SCENE II.

JULIE, DESORMES.

JULIE, *triſtement.*

MONSIEUR Déſormes, Mademoiſelle demande ſi vous pouvez paſſer un inſtant dans ſon appartement... ah, Monſieur !...

DESORMES, *avec inquiétude.*

Qu'eſt-ce, Julie ?

JULIE.

Clémentine ! elle eſt dans un déſeſpoir !... ah ! votre cœur en ſeroit déchiré.

DESORMES.

Hélas !

JULIE.

Son pere ſort de chez elle...

DESORMES.

Eh bien !

JULIE.

Il lui vient d'annoncer l'arrivée de ſon époux futur...., le pere du jeune homme arrive aujourd'hui même.

DESORMES, *d'une voix étouffée.*

Oui, ce ſoir, je le ſais... *(il regarde à ſa montre.)* Il eſt ſept heures... dans une heure il ſera ici... le fils n'arrivera que demain.

JULIE.

Monſieur de Sirvan a quitté Clémentine, pour aller au-devant de ſon ancien ami... les larmes de ſa fille, ſes raiſons contre un hymen qu'elle abhorre, ſes prieres, ſon déſeſpoir, n'ont pu le fléchir

... il n'eſt plus d'eſpérance, & vous voilà ſéparés ſans retour.

DESORMES, *avec un profond ſoupir.*

Sans retour !

JULIE.

Je l'avois bien prévu... lorſque je m'apperçus de votre amour, ma raiſon m'avertit mille fois des dangers qui vous menaçoient. Etat, fortune, naiſſance, tout vous diſoit que vous ne pouviez prétendre à Clémentine, tout devoit l'armer contre vous, tout me feſoit un devoir de trahir votre ſecret... je l'ai gardé : ma tendreſſe pour cet enfant que j'ai élevé, ſes larmes, vos inſtances, l'eſtime que vous m'avez inſpirée, mon amitié pour vous... tout m'a fait illuſion. Vous vous nourriſſiez d'eſpoir, & j'embraſſois une chimere qui vous promettoit le bonheur... l'événement a tout détruit ; il m'éclaire bien tard ſur ma faute... je me la reprocherai toujours : vous & Clémentine devez me la reprocher ſans ceſſe ; un mot vous arrêtoit ſur le bord de l'abyme, & s'il s'eſt ouvert ſous vos pas, c'eſt ma ſeule foibleſſe qu'il en faut accuſer.

DESORMES.

Julie, je vous l'ai dit, je ſuis d'un rang à prétendre à Clémentine... ſi le deſtin ſe fût montré moins ardent à me perſécuter, elle n'eut jamais rougi de porter le nom de mon épouſe.... je ne puis m'expliquer davantage.... mais vous avez raiſon... tout nous ſépare... je ſubirai mon ſort ... & ſait-on à préſent quel eſt celui qui vient recevoir ſa main ?

JULIE.

C'eſt encore un myſtere. Tout ce que j'ai pu pénétrer, tout ce qu'a pu juſqu'à ce jour démêler ma maitreſſe, c'eſt qu'il eſt fils d'un Préſident au Parlement de Grenoble.

DESORMES.

(Vivement.) De Grenoble, dites-vous ?... *(à part.)* Je ſerois reconnu.... fuyons ; il n'y a point à balancer.

JULIE.

Comment ?

DESORMES, *avec trouble.*

Julie... allez retrouver votre maitreſſe... dites-lui... que j'aurai l'honneur de lui parler.

JULIE.

Ah ! Monſieur ! je crains bien que l'iſſue de cet événement ne ſoit funeſte pour elle. Vous connoiſſez M. de Sirvan, il aime & ſa fille, & ſon fils ; mais il eſt violent ; dans le moment de ſa colere, il ne connoît plus rien, il accable ; ſes écarts ne ſont pas longs, à la vérité, mais les premiers inſtans ſont affreux.

DESORMES.

Il eſt violent, je le ſais, mais il eſt bon ; il porte un cœur ſenſible.... Julie.... n'abandonnez pas Clémentine, elle a beſoin de conſolation.

JULIE.

Vous pouvez tout ſur ſon cœur. C'eſt à ſon bonheur que vous devez le ſacrifice d'un amour qui ne peut être, pour tous deux, qu'une ſource éternelle de chagrins ; parlez-lui.... repréſentez-lui... mais je vous connois, mes vœux ſeront remplis, puiſque c'eſt votre probité que j'implore, & que c'eſt d'elle ſeule que je puis tout obtenir.

DESORMES, *avec fermeté, mais avec un ſoupir.*

Je ferai mon devoir.

SCENE III.

DESORMES, *ſeul.*

(Il a les bras croiſés, & ſon viſage doit peindre le trouble de ſon ame. Il reſte un moment immobile, il va ſe jetter enſuite ſur un ſiége. Son ſilence n'eſt interrompu que par quelques ſoupirs étouffés, & ſe levant avec vivacité.)

JE ne ſerai point témoin du bonheur de mon rival.... cette idée eſt affreuſe! Quel eſt il? quel eſt ce fortuné mortel, qui m'enléve tout ce que j'aime, tout ce que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir? Grenoble l'a vu naître... ſon pere le conduit ici... ſon pere l'aime ſans doute! il veut le bonheur de ſon fils, puiſqu'il a demandé pour lui Clémentine, puiſqu'il lui donne pour épouſe tout ce que la nature a formé de plus parfait! Ah, mon pere! ſans votre aveuglement, ſans votre foibleſſe pour une marâtre cruelle, j'aurois pu, comme ce jeune homme, prétendre à la félicité! vous auriez pu prévenir mon rival!, j'aurois reçu de vos mains Clémentine! vous m'auriez donné plus que la vie, en obtenant, pour votre fils, un bien ſans lequel il n'eſt plus, il ne ſera plus de bonheur pour lui. Ah! mon pere, quelle différence! Vous m'avez accablé du poids de votre malédiction! vous m'avez banni, chaſſé loin de vos yeux... le malheur eſt tout mon partage; les larmes, le déſeſpoir, voilà mon avenir! ô Dieu! donne-moi la force... j'en ai beſoin. Grand Dieu! ne m'abandonne pas... Si ta voix, qui parle à mon cœur, n'eût pas cent fois arrêté mon bras déſeſpéré... je ne ſerois plus, je ne ſouffrirois plus! N'ai-je donc reçu la vie que

comme un fléau de ta colere, & ne me défends-tu d'en ſortir, que pour en perpétuer les tourmens ?

SCENE IV.

DESORMES, LOUIS.

LOUIS.

MONSIEUR Déſormes, voilà les Fermiers qui apportent de l'argent. *(Déſormes eſt appuyé ſur le doſſier d'une chaiſe ; il eſt abſorbé dans ſes réflexions ; il ne voit, n'entend rien ; Louis lui crie à l'oreille :)* Monſieur...

DESORMES, *diſtrait.*

Plaît-il ?

LOUIS.

(A part.) Comme il a l'air agité... *(haut.)* Ce ſont ces Fermiers qui ont eu ordre d'apporter de l'argent.

DESORMES.

(Avec agitation.) Qui... Eh bien... puiſqu'ils ſont là... *(revenant à lui.)* faites-les entrer, je vais les recevoir.... *(à part.)* Tâchons de ſurmonter mon trouble.

LOUIS, *l'obſervant, & à part.*

Ce garçon-là, depuis quelque temps, a je ne ſais quoi dans la tête... *(il fait quelques pas pour ſortir, & revient.)* Monſieur ſauroit il ſi M. de Valville eſt rentré ? ſon pere le demande.

DESORMES, *avec diſtraction.*

Qui, Valville ?... le frere de Clémentine ?

LOUIS.

Oui, le frere de Mademoiſelle... *(à part.)* Mais, à quoi penſe-t-il donc ?

DESORMES, *toujours préoccupé.*

Je ne l'ai pas vu de la soirée.

LOUIS.

Comme ce château n'est qu'à un quart de lieue de la ville, & que probablement il y est allé, il pourra être de retour pour souper. (*voyant que Désormes ne lui répond pas.*) Oh, il y a du dérangement dans ce cerveau-là... (*aux Fermiers.*) Entrez, Messieurs, entrez: M. Désormes va vous expédier.

(*Il sort en regardant Désormes, & en témoignant la surprise où il est de ses distractions.*)

SCENE V.

DESORMES, DEUX FERMIERS.

LE PREMIER FERMIER.

VOTRE serviteur, M. Désormes; nous vous avons sûrement fait attendre, mais ce n'est qu'hier que nous avons reçu votre lettre.

DESORMES.

Ce n'est aussi que d'hier, mes amis, que j'ai su de M. de Sirvan le besoin qu'il avoit de la somme que je vous ai demandée de sa part.

LE SECOND FERMIER.

La voilà, que nous apportons.

DESORMES.

C'est cinq mille francs pour vous, je crois.

LE PREMIER FERMIER.

Et sept que je tiens, c'est le compte. M. Désormes, nous aurions eu besoin d'une remise, ou du moins, de quelque délai; l'année n'a pas été bonne.

LE SECOND FERMIER.

Sans des amis, nous aurions été bien en peine.

DESORMES.

Soyez perſuadés que s'il eût dependu de moi, vous euſſiez obtenu du temps.

LE PREMIER FERMIER.

Oh! nous le ſavons bien : vous êtes bon, compatiſſant ; ſi vous êtes jamais riche, & ſi vous avez des terres, heureux ceux qui ſeront vos Fermiers ! Vous entrerez dans leurs peines ; tous les événemens ne vous ſeront pas égaux : vous ſentirez que le travail eſt toujours le même, que la terre eſt toujours trempée de notre ſueur, mais qu'elle trahit bien ſouvent nos eſpérances ; vous n'exigerez pas, de ceux qui la mettent en valeur, de vous donner beaucoup, quand ils n'auront rien reçu... Vous ſerez leur pere, & ils vous béniront. Que tous les gens riches ne vous reſſemblent-ils !

DESORMES.

Je vous remercie, mes amis ; mais c'eſt le portrait de M. de Sirvan que vous venez de faire ; malheureuſement pour vous, il ne pouvoit ſe paſſer de cet argent : il ne doit pas lui reſter ; c'eſt pour en obliger un ami.

LE SECOND FERMIER.

En ce cas-là, je n'ai plus de regret.

DESORMES, *tout en leur parlant dans le courant de la ſcène, a fait leurs quittances, & les leur préſente.*

Voilà votre quittance... Oui, c'eſt celle-ci... Voilà la vôtre.

LE PREMIER FERMIER.

Grand merci.

LE SECOND FERMIER.

En voilà pour quelque temps !

DESORMES.

Vous ne repartirez pas ce soir ?

LE SECOND FERMIER.

Non pas ; il eſt nuit cloſe... demain, à la pointe du jour.

LE PREMIER FERMIER.

Mais nous vous arrêtons ; vous avez peut-être des affaires ? Adieu, M. Déſormes.

LE SECOND FERMIER.

Nous nous recommandons à vous.

DESORMES.

Adieu, mes bons amis, portez-vous bien.

SCENE VI.

DESORMES, *ſeul.*

(Il laiſſe les ſacs ſur le ſecrétaire ouvert, & il dit, après un moment de réflection.)

JE n'irai point parler à Mademoiſelle de Sirvan... elle ignore que je dois partir cette nuit... aurois-je la force de lui cacher ?... non : elle liroit dans mes yeux, dans mon cœur... & ſa douleur, ſes larmes ... Je n'irai point lui parler... j'acheverois de me perdre .. Cet écrit l'inſtruira de ce que ma bouche ne pourroit jamais lui dire ; je ne verrai point ſes pleurs... Elle ne ſera pas témoin de mon déſeſpoir. On vient... *(il apperçoit Clémentine, ſe lève vivement.)* C'eſt elle.... *(avec une joie involontaire.)* Je la verrai donc encore une fois !

SCENE VII.

CLEMENTINE, DESORMES.

DESORMES.

(Il va au-devant d'elle : elle verſe des larmes, & détourne la téte pour les cacher à Déſormes.

CLEMENTINE ! grand Dieu ! quel état eſt le vôtre ! Au nom du ciel, calmez-vous, votre douleur m'accable.

CLEMENTINE, *après s'être aſſiſe.*

Ah ! Déſormes ! vous m'abandonnez .... vous me laiſſez ſeule, & livrée à ma peine mortelle ... vous ſouffrez que l'on me ſacrifie ... & vous m'avez dit que vous étiez d'un rang à pouvoir prétendre à ma main !

DESORMES.

Je ſuis né d'un pere qui tient un état diſtingué dans une des premieres villes du Royaume : mon ſang eſt noble ; le nom de mes aïeux, connu peut-être avec quelqu'avantage .... mais je n'en ſuis pas plus heureux.

CLEMENTINE.

Pourquoi m'avoir toujours caché l'origine de vos peines ? Pourquoi ne vous être point ouvert à mon pere ? il eût pu vous ſervir.

DESORMES.

J'ai dû me taire, ſouffrir en ſilence, & ne point révéler un ſecret dont la connoiſſance eût fait rougir celui de qui j'ai reçu le jour. Une belle-mere a cauſé toute mon infortune ... mon pere l'adoroit ; il me ſacrifia à ſa tranquillité perſonnelle ; je n'eus d'autres torts que des inconſéquences pardonnables

à ma jeuneſſe. Ma belle-mere, pour avancer un fils, unique fruit de ſon mariage, empoiſonna ma conduite aux yeux de ſon époux. Il la crut. Trop fier pour ſavoir fléchir, je défendis mon innocence & mes droits, ſans doute avec trop de chaleur : on me ſuppoſa les plus affreux deſſeins ; il n'eſt point d'horreurs que l'on ne m'imputât. Mon pere, excité par les conſeils de ſa femme, obſédé ſans ceſſe, & perpétuellement aigri, me bannit de ſa préſence, & m'accabla de ſa malédiction.

CLEMENTINE.

Quelle rigueur dans un pere !

DESORMES.

J'apprends, par des voies indirectes, que l'on ſe propoſe de m'enlever ma liberté ; je fuis loin des lieux qui m'ont vu naître. Après avoir long-temps erré, j'arrive enfin dans ce ſéjour ; je vous vois, je vous adore, & tous mes maux ſont oubliés. L'état d'Intendant, cet état ſi peu conforme à ma naiſſance, s'annoblit à mes yeux, dès qu'il me rapproche de vous. Préſenté à M. de Sirvan par un vieux militaire, qui me connoiſſoit aſſez pour répondre de moi, votre pere accepte mes ſervices..., & j'ai vainement eſpéré de la fortune & du temps, une révolution qui me permît d'aſpirer à votre main.

CLEMENTINE.

Mais, pourquoi n'avoir pas cherché les moyens de vous juſtifier aux yeux de votre pere ?

DESORMES.

Mes lettres ont été interceptées ; les démarches de mes amis toutes infructueuſes ; le découragement m'a pris ; je n'ai plus fait de tentatives ; depuis ſept ans, je n'ai rien appris de ma famille ; il y en a bientôt onze qu'elle m'a rejetté de ſon ſein,

CLEMENTINE.

Malheureux ! avec tant de vertus !

DESORMES.

Si la vertu n'étoit pas elle-même ſa récompenſe, que ſerviroit d'être vertueux ?... Votre douleur ſeule eſt un tourment qui ſurpaſſe mes forces. Me pardonnerez-vous de vous avoir cauſé des chagrins ?...

CLEMENTINE.

Qui ne finiront qu'avec ma vie.... Mais je ne vous accuſe point.

DESORMES.

Ah ! par pitié, ne déchirez pas mon cœur.... *(avec effort.)* Vous ne ſerez jamais à moi, je ne puis être à vous.

CLEMENTINE.

Et c'eſt vous qui me le dites !... vous, cruel !... vous avez raiſon. Répétez-moi que je ne ſerai jamais à vous... Mais quelle erreur nous avoit donc ſéduits ? Ne devions-nous pas prévoir ?... Ah ! je ne vous reproche rien ; mon cœur a prévenu le votre : c'eſt moi qui ſuis coupable.... mon pere la prononcé.... Dans trois jours.... Déſormes, j'ai beſoin d'un ami qui me tende une main ſecourable : c'eſt vous que j'implore ; rappellez ma raiſon qui s'égare ; ſoyez mon protecteur, mon appui... donnez-moi des armes contre vous-même ! Je ne puis être à vous, guériſſez mon cœur d'un amour qui feſoit ma félicité ; parlez, je n'eſpere qu'en vous ; c'eſt à Déſormes de me rappeller à moi-même : c'eſt à ſon courage de me rendre le mien.

DESORMES, *avec l'effort le plus pénible.*

Clémentine !.... l'abſence, le temps, les réflexions changeront en vous des ſentimens que le devoir tournera vers un autre. Chaque jour ajoutera à vos efforts ; vous en verrez le ſuccès ; vous

vous en applaudirez, & la raiſon hâtera la victoire.

CLEMENTINE, *le regardant fixement.*

Puiſque vous croyez que le temps triomphera de ma tendreſſe, le temps éteindra donc votre amour?

DESORMES, *emporté par la paſſion.*

Moi, ceſſer de vous aimer! jamais! *(revenant à lui.)* Mais je m'oublie.... Mademoiſelle, dans trois jours un autre aura des droits ſur votre cœur.

CLEMENTINE, *vivement.*

Des droits! en eſt-ce un que la violence?

DESORMES.

Non, l'ame eſt libre; mais elle doit immoler ſa liberté à des devoirs de convention, quand ces devoirs intéreſſent le bonheur de la ſociété. Surmonter ſes paſſions eſt ſon emploi continuel: elle le doit, elle le peut. Si l'effort eſt pénible, ah! qu'il eſt doux de ſe dire, je ſuis environné d'êtres dont la félicité eſt en moi: il m'en a coûté pour la leur procurer; mais j'ai combattu, j'ai triomphé, ils ſont heureux, & leur bonheur eſt mon ouvrage. Voilà ce que dira Mademoiſelle de Sirvan, en voyant ſon époux, ſes enfans, ſon pere; elle ſera tranquille, ſe ſouviendra de moi, & ne s'en ſouviendra jamais qu'avec un ſentiment d'eſtime.

CLEMENTINE.

Ah! mon ami, vous n'avez point réuſſi... vous avez ajouté à l'opinion que j'avois de vous, & vous n'avez point affoibli mon amour.

DESORMES.

Mademoiſelle...

CLEMENTINE, *avec un effort marqué.*

Je ferai tout pour me vaincre... Je déſeſpere d'y parvenir... mais j'employerai tous mes efforts...

(avec le plus tendre intérêt.) Et vous ?... vous ! que deviendrez-vous ?

DESORMES.

Il eſt toujours à l'honnête homme des voies permiſes pour échapper à l'indigence. La guerre eſt allumée ; j'ai déja ſervi, je ſervirai ; je ſais que la fortune qu'on fait par le métier des armes eſt lente, & quelquefois plus brillante que ſolide ; je ſais que le courage eſt ſouvent oublié ; mais il eſt beau de ſervir ſa patrie, dût-on même un jour avoir à la taxer d'ingratitude.

CLEMENTINE.

Eh bien, éloignez-vous, fuyez-moi, ſervez votre pays, mais ménagez vos jours ; ils me ſeront toujours bien chers ! ſouvenez-vous de Clémentine, qui ne vous oubliera jamais... Adieu, Déſormes, adieu... Votre rang eſt égal au mien, l'hymen auroit pu nous unir, un pere aveuglé vous accable... Bientôt nous ne nous verrons plus ; je vous aime... & je ſerai l'épouſe d'un autre.

(Elle s'éloigne lentement, toujours en regardant Déſormes. Il la ſuit triſtement des yeux ; ils font tous deux un geſte qui témoigne leur déſeſpoir, & Clémentine rentre dans ſon appartement.)

SCENE VIII.

DESORMES, *ſeul.*

O VERTU ! ô devoir ! êtes-vous ſatisfaits ? le ſacrifice eſt-il aſſez entier ? c'en eſt donc fait, & je viens de lui dire un éternel adieu. Remettons cette lettre à Julie... elle la rendra à Mademoiſelle de Sirvan, quand je ne ſerai plus ici.... hélas ! cette nuit je n'y ſerai plus... C'eſt pour la derniere fois,

Clémentine, que vous entendrez parler du malheureux Déſormes. Mes comptes ſont en règle, & je puis maintenant.... une voiture entre dans la cour... ſeroit-ce déja ?.... *(il va vers la fenêtre.)* Une chaiſe de poſte !... il n'eſt donc plus d'eſpoir ... c'eſt le pere de l'époux futur de Clémentine... partons ſans différer... Mais, j'oubliois... ah ! fuyons, & ne nous expoſons pas à des queſtions... mes effets me ſeront rendus... que mon repos, que celui de Clémentine n'eſt-il auſſi aſſuré !.... portons cet argent à ma caiſſe, & renvoyons-en la clef à M. de Sirvan, lorſque...

SCENE IX.

DESORMES, JULIE.

JULIE.

LE Préſident arrive, il deſcend de voiture. Voilà l'appartement que Monſieur lui deſtine ; il peut s'y rendre dans un inſtant..... vous le verrez.... vous ſaurez....

DESORMES.

(Il étoit debout devant ſon bureau ouvert, quand Julie eſt entrée. Il avoit deux ſacs d'argent ſur un bras, & s'apprêtoit d'en prendre deux autres, lorſque, écoutant Julie, & cédant à ſes craintes, il rejette les ſacs dans le ſecrétaire, le pouſſe ſans le fermer, y laiſſe la clef, & tout plein de ſon trouble, il dit à Julie, en lui préſentant la lettre qu'il vient d'écrire.)

Ah ! Dieu ! non... je ne puis... Julie... faites-moi l'amitié de rendre cette lettre à Mademoiſelle de Sirvan.

JULIE.

De votre part ?

DESORMES.

Oui.

JULIE.

A l'inſtant même ?

DESORMES, *avec le plus grand trouble.*

Non, non... ah ! Julie ! je vous le demande en grace... ce ſoir... cette nuit... ne la lui rendez que demain.

JULIE.

Demain, ſoit.

DESORMES, *d'une voix étouffée.*

Adieu ! Julie.

JULIE.

Quoi ! l'on ne vous reverra point.

DESORMES, *d'une voix coupée par les ſanglots.*

Ne la quittez pas... ayez pitié d'elle... conſolez-la.... je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi... dites-lui... qu'elle ne ſortira jamais un moment de mon cœur.... que juſqu'à la mort... ah ! Julie !... adieu... mes pleurs vous diſent trop... mais je le dois... adieu.

SCENE X.

JULIE, *ſeule.*

AH ! malheureuſe Clémentine ! ſes larmes m'ont tout appris... ils ne ſe verront plus.

SCENE XI.

JULIE, ST. GERMAIN.

ST. GERMAIN.

OU donc eſt M. de Valville, Julie? ſon pere le demande depuis une heure.

JULIE.

Je ne ſais pas. Voilà pluſieurs fois qu'il ne rentre que bien avant dans la nuit... cela ne lui étoit pas ordinaire. Votre maître ſe dérange, St. Germain.

ST. GERMAIN.

Si M. de Sirvan le ſavoit, inflexible comme il eſt, cela feroit un beau bruit... n'en parlez pas... c'eſt peut-être quelque folie de jeuneſſe.... que diable auſſi, voilà ce que c'eſt que de ne pas donner aux jeunes gens une honnête liberté... l'excès de ſévérité leur eſt auſſi nuiſible, que la trop grande indulgence.

JULIE.

Que lui veut M. de Sirvan?

ST. GERMAIN.

Il doit partir à cinq heures du matin avec moi, pour aller au-devant de ſon futur beau-frere, M. de Franval le fils... car on ſait enfin le nom de cet époux ſi long-temps inconnu. Une affaire d'honneur l'avoit obligé de ſe cacher, elle vient d'être accommodée, & tout myſtere eſt déſormais inutile ... mais la cloche vient de ſonner, on va ſe mettre à table... juſqu'au revoir, Julie.

JULIE.

Adieu, St. Germain. *(seule.)* Courons vers ma maitresse, ménageons son cœur sensible & malheureux, & préparons-la, par degrés, au coup affreux que je dois lui porter.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEMENTINE, JULIE.

JULIE,

EH quoi ! vous me fuyez !

CLEMENTINE, *en pleurant.*

Ah ; laiſſez-moi... laiſſez-moi.

JULIE.

Tout le monde à table s'eſt apperçu de votre douleur... Que voulez-vous que l'on penſe ?

CLEMENTINE.

Que m'importent l'opinion, les jugemens... on me ſacrifie... on déchire mon cœur,.. & l'on me défendroit les larmes !

JULIE.

Mais vous ſuccomberez à cet état violent.

CLEMENTINE, *avec l'accent de la plus profonde douleur.*

Que je meure !... ah ! que je meure !

JULIE.

Clémentine, vivez pour ceux qui vous aiment ; vivez pour Julie, à qui vous êtes ſi chere, qui a pris ſoin de votre enfance, qui vous regarde comme

ſa fille, qui ſacrifieroit pour vous ſa vie... Ne ſuis-je donc plus celle à qui vous avez donné ſi ſouvent le tendre nom de mere, que vous avez honorée de ce titre depuis l'inſtant où la mort vous enleva la vôtre?... Clémentine! eſt-ce là ma récompenſe? & pour prix de mes ſoins, me réduiſez-vous au plus affreux déſeſpoir?

CLEMENTINE, *l'embraſſant avec tendreſſe.*

Mon amie! ma tendre amie! *(d'une voix baſſe, & avec timidité.)* Il n'a pas ſoupé ici? vous ne ſavez pas où il eſt?

JULIE.

Non.

CLEMENTINE.

Lui avez-vous parlé, Julie?

(Toutes ces queſtions, du ton d'une perſonne qui tremble d'vpprendre ce dont elle brûle d'être éclaircie.)

JULIE.

Oui, Mademoiſelle.

CLEMENTINE.

Il ne vous a pas dit où il alloit?

JULIE.

Je ne m'en ſuis pas informée.

CLEMENTINE.

Il ne ſeroit point déja parti?

JULIE.

Je ne crois pas.

CLEMENTINE, *après un ſilence, pendant lequel elle obſerve Julie d'un œil fixe, & avec le plus grand déſeſpoir.*

Ah! Julie! je ne le verrai plus!

(Elle ſe jette dans les bras de Julie, qui la preſſe avec tendreſſe.)

JULIE.

Mademoiſelle...

CLEMENTINE. *Sa raiſon commence à s'égarer.* On veut que j'épouſe M. de Franval... il arrive demain; dans trois jours on exigera de moi de le ſuivre à l'autel...

JULIE.

Il faut vous y réſoudre.

CLEMENTINE, *avec éclat.*

Jamais! jamais!.... Je ſuis déſeſpérée! *(plus doucement.)* Déſormes m'avoit calmée... la vertu a tant d'aſcendant ſur une ame vertueuſe!... & la mienne n'a rien à ſe reprocher. *(après un ſilence, & de l'air le plus ſombre, en portant la main ſur ſon cœur.)* Je ne ſais ce qui ſe paſſe à préſent dans mon cœur... chaque moment ajoute à mes tourmens.

JULIE.

Calmez-vous, Clémentine; que la raiſon ait au moins aſſez d'empire...

CLEMENTINE, *ſe levant, & diſant avec la plus grande force, & le débit le plus rapide.*

Ce M. de Franval, pourquoi vient-il? qui l'autoriſe à demander ma main? l'amour ne lui ſert point d'excuſe; je ne le connois pas, il ne m'a jamais vue. Quel droit a-t-il à ma tendreſſe? Regarde-t-il mon aveu comme inutile au lien qu'il veut former? Mes ſentimens ne ſont-ils donc rien pour ſa délicateſſe?... Mais, quel eſt donc ce plaiſir barbare d'opprimer un être foible, qui n'a d'autre défenſe que des prieres & que des larmes? Pourquoi déchirer un cœur que l'on ne peut attendrir? Pourquoi traîner à l'autel une infortunée qui atteſte la nature entiere, qui prend le ciel à témoin de la violence que l'on fait à ſa volonté? Une femme eſt-elle donc une malheureuſe victime, que l'on croit pouvoir immoler ſans pitié? Notre

bonheur n'eſt-il donc rien pour les hommes ? Sommes-nous des eſclaves, & ſont-ils des tyrans ?

JULIE.

Le fils de M. de Franval ne voudra point, ſans doute, abuſer de l'autorité de votre pere, & de l'appui qu'il donne à ſes prétentions ſur vous. Il eſt des hommes généreux : celui-là peut-être eſt du nombre.

CLEMENTINE, *ſe calmant un peu.*

Eh bien, je me flatte qu'il aura pitié de mon déſeſpoir, qu'il obtiendra de mon pere de rompre, ou du moins de différer un hymen que je n'enviſage qu'avec horreur. Mon frere eſt étroitement lié avec lui, c'eſt ce qu'il vient de me dire... ils ſe connoiſſent dès l'enfance... Hélas ! Valville ignoroit que c'étoit à cet ami ſi cher que l'on me deſtinoit. Il eût déja ſans doute employé le pouvoir qu'il doit avoir ſur lui, pour le diſſuader de notre alliance !... Valville me ſervira ; je le prierai, je le conjurerai d'attendrir M. de Franval ſur mon ſort infortuné... Mon frere eſt-il encore à table ?

JULIE.

Oui, Mademoiſelle ; & jai cru lui voir un air bien triſte.

CLEMENTINE.

Mon pere eſt ſi ſévere... malgré la bonté de ſon cœur & ſa tendreſſe pour nous, il a quelquefois des emportemens ſi cruels... ſa violence eſt ſi terrible, qu'il nous a toujours inſpiré plus de crainte que de confiance... hélas ! s'il avoit eu pitié de ſa fille, ſi mes larmes l'avoient touché, je ne ſerois pas dans l'état horrible où je me vois ! car je ſens bien que mon état eſt affreux. J'ai reçu du ciel un caractère naturellement enclin à la mélancolie ; née avec un cœur malheureuſement trop ſenſible, les impreſſions que j'y reçois ſont ineffaçables,

Vous me connoiſſez, Julie ; vous ſavez ſi le changement eſt fait pour moi ; s'il eſt poſſible que je voye jamais avec indifférenee ce qui fut pour moi l'objet du plus tendre attachement. Jugez ſi jamais il eſt poſſible que j'oublie Déſormes, ſi je puis jamais prétendre à voir un autre le remplacer dans mon cœur, & s'il eſt en moi de former le plus reſpectable des liens, quand je brûle à jamais d'un feu dont l'hymen me feroit un crime.

JULIE.

Non, je vous rends juſtice ; mais vous connoiſſez l'étendue des devoirs que vous impoſent & le nom de fille, & celui d'épouſe que vous allez porter. Vos réflexions, Mademoiſelle .... mais on eſt ſorti de table .... on vient dans cet appartement ...

CLEMENTINE, *avec effroi.*

C'eſt mon pere .... j'entends ſa voix .... je friſſonne ... elle ne m'a jamais fait une telle impreſſion.

SCENE II.

CLEMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. DE SIRVAN.

ON n'a point vu M. Déſormes ..., Sait-on où il eſt ?

JULIE.

Non, Monſieur.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval.*

C'eſt mon Intendant ... Vous n'avez pas beſoin de cet argent ce ſoir ... demain matin vous aurez

toute la ſomme ; Déſormes vous la comptera : il doit en avoir reçue une partie aujourd'hui.

M. DE FRANVAL.

Rien ne preſſe ; demain, après-demain, mon ami ; n'ayez là-deſſus aucune inquietude. Cette acquiſition qui me rapproche de vous me tient vivement au cœur ; mais quelques jours de retard ne peuvent me la faire manquer. *(s'approchant de Clémentine.)* Qu'avez-vous, Mademoiſelle ? vous paroiſſez incommodée.

M. DE SIRVAN.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien : rentrez, Mademoiſelle.

M. DE FRANVAL.

Son aſpect ſeul inſpire le plus vif intérêt...

(Clémentine regarde M. de Franval d'un œil égaré, fait un geſte qui marque le déſordre de ſes idées ; elle revient à elle, s'approche de ſon pere, à qui elle prend la main avec vivacité, la lui baiſe, le regarde, ſoupire, & ſort avec Julie.)

SCENE III.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. DE FRANVAL.

VOUS ne m'avez pas trompé, mon ami ; Clémentine eſt charmante, mon fils eſt doux, il a de bonnes qualités, il rendra votre fille heureuſe ; je ſuis ſur qu'il le ſera avec elle.

M. DE SIRVAN.

Le changement d'état l'épouvante : mais Franval eſt aimable, il rendra ce changement plus doux à ſupporter.

Je me flatte qu'il lui plaira. Obligé d'aller rendre grace au Miniſtre, & quelque diligence qu'il ait faite, nous n'avons pu tous deux arriver en même temps ici.

M. DE SIRVAN.

J'eſpere demain matin avoir le plaiſir de l'embraſſer ; mais vous êtes fatigué ; liberté toute entiere : voilà votre appartement, allez vous repoſer.

M. DE FRANVAL.

Puiſque vous me le permettrez, j'agirai ſans façon.

M. DE SIRVAN.

C'eſt ici, ſuivez-moi.

SCENE IV.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL, VALVILLE, ST. GERMAIN.

M. DE SIRVAN.

ST. Germain, prenez des flambeaux. *(à Valville.)* Monſieur, à cinq heures du matin, vous monterez à cheval avec St. Germain... point de pareſſe, je vous prie.

VALVILLE.

Mon pere, j'exécuterai vos ordres.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval.*

Venez, mon ami.

M. DE FRANVAL, *à Valville.*

Monſieur, je vous ſalue. *(Ils ſortent tous deux.)*

(Valville lui fait la révérence, & reſte ſeul.)

SCENE V.

VALVILLE, *ſeul.*

(Il ſe promene quelques momens en ſilence, il a l'air agité.)

JE ne trouve rien.... aucun moyen ne ſe préſente... il ny a cependant pas à reculer, ma parole d'honneur eſt engagée... mais par quelle fatalité, moi qui n'eus jamais cette paſſion funeſte, me ſuis-je laiſſé emporter?... un moment d'oiſiveté..... des liaiſons que j'aurois dû fuir... ah! il dépend de nous d'arrêter les commencemens du vice; mais après le premier pas, il nous entraîne, il nous ſubjugue, il nous empêche de revenir en arriere... Si je parviens à me tirer de cet abyme, jamais, jamais je n'aurai pareille faute à me reprocher... & il faut partir demain!... Ah! ciel! quel parti prendre? à quel expédient recourir?

SCENE VI.

VALVILLE, ST. GERMAIN.

ST. GERMAIN, *rentrant avec un flambeau.*

VOUS êtes encore ici, Monſieur?

VALVILLE, *toujours fort agité.*

Oui.

ST. GERMAIN.

Vous n'allez pas vous coucher? demain, à cinq heures du matin, il faut être à cheval.

VALVILLE, *ſe promenant avec inquiétude.*
Je le ſais bien.

ST. GERMAIN, *l'examinant avec ſurpriſe.*
Qu'eſt ce que vous avez, Monſieur ?

VALVILLE.

Rien.

ST. GERMAIN, *l'obſervant toujours d'un œil inquiet.*
Rien . . . rien . . . vous n'avez pas ordinairement l'air ſi triſte . . . vous n'avez point ſoupé ? . . . vous avez quelque choſe que vous ne voulez pas dire . . .

VALVILLE.

Non, je vous le répete . . . je ſuis très-tranquille. *(Se promenant toujours de l'air le plus agité, & ſe parlant à lui même.)* Chaque inſtant ajoute à mon embarras ! . . . il faut cependant dégager ma parole, ou je ſuis déshonoré.

ST. GERMAIN, *poſant vivement ſon flambeau ſur une table, & ſe rapprochant de ſon maître.*
Déshonoré, Monſieur, expliquez-vous.

VALVILLE, *après un ſilence, regardant St. Germain avec le deſir ce s'expliquer, & la crainte de le faire ; lui prenant vivement la main, & avec un grand ſoupir.*
Mon ami . . .

ST. GERMAIN.

Monſieur.

VALVILLE.

Je ſuis dans la poſition la plus affreuſe ! . . .

ST. GERMAIN.

Ah ! Monſieur ! vous m'effrayez ! qu'eſt-ce que c'eſt donc ? vous êtes-vous battu ? devez-vous vous battre ? Parlez donc, Monſieur, parlez donc ?

VALVILLE.

J'ai joué . . . j'ai perdu.

ST. GERMAIN.

Beaucoup ?

VALVILLE.

Mille louis.

ST. GERMAIN.

Ah, Monſieur !

VALVILLE.

Je n'en avois que cent ſur moi, j'ai perdu le reſte ſur ma parole.

ST. GERMAIN.

Et comment ferez-vous ?

VALVILLE.

Je l'ignore.

ST. GERMAIN.

Mille louis ! Et ſi Monſieur votre pere en étoit inſtruit...

VALVILLE.

Ah ! ciel ! St. Germain, ne me trahiſſez pas... vous connoiſſez mon pere.

ST. GERMAIN.

Je me tairai... Lui qui regarde le jeu comme la plus funeſte des paſſions... il ne vous le pardonneroit jamais... Mais, Monſieur, eſt-ce à vous de haſarder une ſomme ſi conſidérable ? êtes-vous votre maître ? ne dépendez-vous pas de l'homme le plus ſévere, d'un homme intraitable ſur toutes les folies de la jeuneſſe ?

VALVILLE.

Je me ſuis trouvé engagé.... on perd, on s'obſtine ; plus la fortune vous eſt contraire, plus on s'opiniâtre à la bruſquer ; & l'eſpoir de réparer une premiere perte, vous entraîne enfin dans une ruine totale... voilà mon hiſtoire.

ST. GERMAIN.

Et votre parole d'honneur eſt engagée ?

VALVILLE.

Je n'y puis manquer ſans me couvrir d'infamie.

ST. GERMAIN.

Et quel eſt votre créancier ?

VALVILLE.

Un officier étanger, qui part à quatre heures du matin, & à qui j'ai promis qu'avant trois heures ſon argent ſeroit chez lui.

ST. GERMAIN.

Et il n'y a pas moyen d'obtenir un délai ?

VALVILLE.

D'un homme qui part, d'un étranger que je ne reverrai peut-être jamais.

ST. GERMAIN.

Mais, où trouver une pareille ſomme ?... J'ai bien une centaine de louis ; c'eſt tout ce que je poſſede, je vous l'offre de tout mon cœur.

VALVILLE.

Ah ! mon ami... mais cela ne fait pas le demi-quart de ſa ſomme...

ST. GERMAIN.

Eh ! vraiment non.

VALVILLE.

Que vais-je devenir ?

ST. GERMAIN.

Ma foi, Monſieur, il n'y a qu'une choſe à faire... Il faut affronter la tempête ; votre pere n'eſt pas encore endormi ; entrez chez lui, avouez tout.

VALVILLE, *avec la plus grande vivacité.*

O ciel ! dire à mon pere... & qui ſait juſqu'où pourroit aller ſa fureur ?

ST. GERMAIN.

Mais, comment ferez-vous ?

VALVILLE.

Tu connois mon pere, & tu me propoſes....

Dans la premiere violence, il n'eſt peut-être point d'extrémités auxquelles il ne ſe portât.... Non, non, je crains trop ſa colere.

ST. GERMAIN.

Je me mets à la torture, & je ne vois rien, rien qui puiſſe vous tirer d'affaire.

VALVILLE, *abattu par le déſeſpoir, & d'une voix abſolument étouffée. Toute cette ſcène, qui ſe paſſe à côté de la chambre où repoſe M. de Franval, ſe débite à demi-voix; & lorſque les acteurs ſont forcés de l'élever, il eſt néceſſaire qu'ils conſervent toujours l'air de crainte qu'ils doivent avoir, d'être entendus de l'appartement voiſin.*

Ah! Dieu! que je ſuis à plaindre! ſi j'ai commis une faute, que j'en ſuis cruellement puni!

(En diſant cela, il tombe aſſis ſur le fauteuil, placé près du ſecrétaire de Déſormes; ſa main en touche involontairement la clef; il leve les yeux, l'apperçoit, ouvre le ſecrétaire qui n'étoit que pouſſé; il voit les ſacs d'argent, les regarde avec avidité, ferme précipitamment le bureau, s'en éloigne, y revient; & après quelques momens de l'agitation la plus marquée, il dit à St. Germain, qui, pendant cette pantomime de Valville, ſembloit réfléchir profondément:

St. Germain.

ST. GERMAIN.

Monſieur...

VALVILLE.

Puis-je compter ſur toi?

ST. GERMAIN.

Eſt ce que vous en doutez?

VALVILLE.

Non, mon ami... mais donne-moi ta parole que, quoi que je te diſe, tu n'en parleras jamais.

ST. GERMAIN.

Je vous la donne, Monſieur!

VALVILLE.

Ecoute.... je tremble de te le dire.... il y a dans ce ſecrétaire...

ST. GERMAIN, *reculant d'effroi à ce ſeul mot de Valville.*

Ah! Monſieur.

VALVILLE, *avec la plus grande vivacité.*

Avant de me condamner, écoute-moi, je t'en conjure... Mon pere n'ouvre preſque jamais ce bureau, Déſormes n'y travaille que le ſoir; & pour être plus à portée de lui... je porterai ma dette à mon officier; nous partirons ſur le champ; nous irons au-devant de Franval, à qui je conterai mon hiſtoire.... Il vient d'hériter du bien de ſa mere; le deſſein qu'il a de ſe fixer ici, l'acquiſition qu'il compte faire dans le voiſinage, ſuivant ce que nous a dit ſon pere, tout l'aura mis dans la néceſſité d'apporter avec lui de l'argent: il eſt trop mon ami, pour me refuſer des ſecours dans une criſe auſſi terrible; il me donnera tout ce qui m'eſt néceſſaire, j'en ſuis sûr; je remettrai la ſomme où je l'aurai priſe; elle y ſera demain dans l'après-midi, & l'on n'aura ſoupçon de rien.

ST. GERMAIN.

Monſieur, je n'y conſentirai jamais.... vous devriez rougir ſeulement d'y penſer.

VALVILLE.

Mais l'embarras où je ſuis... la ſévérité de mon pere, tout me juſtifie.

ST. GERMAIN.

Rien, Monſieur, rien ne peut vous juſtifier: vous avez donné votre parole d'honneur? vous avez eu

tort, vous ne deviez pas le faire... Un honnête homme n'engage jamais ſa parole, quand il ne prévoit pas pouvoir y ſatisfaire; vous êtes dans ce cas, vous avez eu tort, vous avez eu tort.

VALVILLE.

Eh bien! j'en conviens; mais il n'eſt plus de remède.

ST. GERMAIN.

Faites ce que vous voudrez, je m'en vais; je ne ſerai point votre complice... je ſuis un domeſtique, mais j'ai de la probité. *(Il fait quelques pas pour ſortir.)*

VALVILLE, *le retenant.*

St. Germain! mon ami! ne m'abandonne pas.

ST. GERMAIN.

Non, Monſieur: non, vous êtes le maître; mais je ne vous prêterai pas la main.... je cours avertir votre pere.

VALVILLE, *avec la plus grande chaleur.*

St. Germain!... gardez-vous de me pouſſer au déſeſpoir... Frémiſſez, je ſuis capable de tout.

ST. GERMAIN.

Tuez-moi.... vous le pouvez..., Tuez-moi; mais vous ne me forcerez point à m'avilir.

VALVILLE.

Si vous me trahiſſez.... ne craignez rien pour vos jours.... je ne ſuis pas un monſtre; mais je ſuis un homme perdu, déſeſpéré... ſi vous avertiſſez mon pere! Ah, Dieu! tremblez! je ne réponds plus de moi... je ſuis capable de tout... vous vous reprocherez ma mort.

ST. GERMAIN, *avec le plus grand effroi.*

Ah, ciel! ah! Monſieur, Monſieur, qu'oſez-vous dire?

VALVILLE.

Le temps s'écoule.... la nuit eſt avancée.... vous pouvez me perdre, vous pouvez me ſauver.

ST. GERMAIN.

Je me jette à vos genoux... mon maître! mon cher maître! au nom des ſoins que j'ai pris de votre enfance, ayez pitié de vous-même..... vous vous perdez, vous vous déshonorez!

VALVILLE, *fait un pas pour ſortir.*

Vous ne le voulez pas?

ST. GERMAIN, *en élevant la voix, toujours à genoux, & retenant Valville.*

Mon maître!...

VALVILLE.

Taiſez-vous.... taiſſez-vous.... ſi vous criez, vous hâterez ma perte.

ST. GERMAIN, *toujours à genoux, & s'oppoſant à Valville, qui veut ſortir.*

Mon maître! mon cher maître!

VALVILLE, *ſe débarraſſant des mains de St. Germain.*

Laiſſez-moi...

ST. GERMAIN.

Où courez-vous?

VALVILLE, *faiſant un dernier effort, & ſe débarraſſant de St. Germain.*

M'arracher par la mort au crime qui m'environne.

ST. GERMAIN, *ſe rejettant ſur Valville, le retenant à braſſe-corps, & lui diſant d'une voix éteinte.*

Ah, Dieu!.... eh bien! que faut-il faire?.... vous vous perdez... vous me perdez...

VALVILLE.

O mon ami ! je t'entraîne avec moi dans l'abyme ... mais le malheur ... mais la fatalité. *(Il l'entraîne vers le ſecrétaire.)*

ST. GERMAIN, *réſiſtant.*

Comme le cœur me bat !.... Ah ! Monſieur, qu'eſt-ce que nous faiſons ?

VALVILLE, *poſant la main ſur la clef, & prêt à ouvrir, s'arrêtant.*

O fuite affreuſe d'une premiere faute ! *(Il ouvre le ſecrétaire, & recule un peu, ſe cachant le viſage de ſes mains.)*

ST. GERMAIN, *reculant à l'aſpect du ſecrétaire ouvert.*

Il eſt ouvert... *(il tient le flambeau d'une main, & de l'autre, il arrête ſon maître.)* Ne prenez rien ... ne prenez rien ...

VALVILLE, *lui mettant la main ſur la bouche.*

Taiſez-vous donc ... taiſez-vous.

ST. GERMAIN, *arrêtant ſon maître qui fait un pas vers le bureau.*

Vous me perdez ... :

VALVILLE, *obligé de s'appuyer ſur le ſecrétaire tremblant, pâle, la voix éteinte.*

La reſpiration me manque ... mon état eſt, pour le moins, auſſi affreux que le vôtre ...

ST. GERMAIN, *tombant ſur le ſiége à côté du bureau.*

Ah ! Monſieur, s'il en coûte tant pour faire un crime, comment ſe trouve-t-il des criminels ?

VALVILLE, *lui mettant pluſieurs ſacs ſur les bras, & prenant auſſi, ouvrant un tiroir où il y a des rouleaux d'or, les prenant, & refermant le ſecrétaire ſans en ôter la clef.*

Ma ſomme ſera complette ... retirons-nous ...

partons tout de ſuite... je vais dégager ma parole. Demain matin, grace à Franval, tout ſera réparé... hors la honte d'un crime, qui, pour être ignoré, n'en peſera pas moins éternellement ſur mon cœur.

(Ils ſortent doucement.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLEMENTINE, JULIE.

JULIE,

(Le jour a reparu pendant l'entr'acte.)

QUOI! mon amité n'obtiendra rien de vous? La nuit entiere s'eſt paſſée dans les larmes, & le jour vient de nous ſurprendre; vous, repouſſant avec oſtination les ſoins de ma tendreſſe; & moi, vous rappellant envain ce que vous devez à votre pere, à vous-même... Mademoiſelle.

CLEMENTINE,

(Elle eſt aſſiſe, elle tient la lettre de Déformes, ſon agitation eſt viſible.)

Je ne le verrai plus!...

JULIE.

Ah! pourquoi vous ai-je rendu cette lettre?

CLEMENTINE, *de l'air le plus ſombre.*

C'en eſt donc fait!... tout eſt fini pour moi.

JULIE.

Rentrons dans votre appartement.... tout le monde peut être ici témoin du déſordre affreux de vôtre ame...

CLEMENTINE, *toujours d'une voix étouffée.*

Cette lettre eſt l'arrêt de ma mort... il me dit un éternel adieu, je n'y ſurvivrai pas.

JULIE.

Voici l'heure où votre pere viendra ſans doute trouver M. de Franval.... Il paſſera par-ici.... Que dira-t-il de l'état où vous êtes, Mademoiſelle? ... M. de Sirvan va venir.

CLEMENTINE, *toujours aſſiſe, & ſe jettant dans les bras de Julie.*

O ma tendre amie! je n'ai plus que toi dans l'univers. Déſormes s'eſt à jamais ſéparé de moi... Mon pere me repouſſe... Tous les cœurs, hors le tien, Julie, ſe ſont fermés pour moi... Je me jette dans ton ſein.... Ah! n'aye pas, comme tout ce qui m'environne, la barbarie d'inſulter à ma douleur! Je n'ai plus que quelques momens à ſouffrir. Va, le ſpectacle de mes maux ne fatiguera pas long temps tes regards.... Si tu me fuis, qui recevra mes derniers ſoupirs? Si tu m'abandonnes, qui fermera mes yeux?... Julie... Julie...

JULIE, *avec la compaſſion la plus tendre.*

Qui? moi, vous repouſſer? Moi, ne pas compatir à vos peines? & c'eſt à moi que vous témoignez ces appréhenſions?... Mais, Clémentine, quel eſt le déſeſpoir où votre cœur ſe plonge? Quoi! les principes les plus sûrs, vos réflexions, cet empire que je vous ai toujours vu ſur vous-même, tout s'anéantit devant une paſſion inſenſée? Songez que tout vous ſépare de Déſormes, que vous ne reverrez jamais.

CLEMENTINE.

Non, jamais.

JULIE.

Songez qu'un autre aura bientôt le droit de vous

reprocher des ſentimens injurieux pour lui, & coupables pour vous.

CLEMENTINE.

Je vois quel ſort m'eſt réſervé... mais tel eſt mon choix, que je ne puis rougir de mes feux, les déſavouer, ni les éteindre.

JULIE.

Quelqu'un vient.... c'eſt M. de Sirvan ! Ah ! s'il ſe peut, dérobez-lui vos larmes.

SCENE II.

CLEMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, LOUIS.

M. DE SIRVAN.

ME faire remettre la clef de ſa caiſſe.:.. ſans raiſon, ſans explication !... Voilà qui eſt très particulier !.... Comment, il n'eſt pas rentré cette nuit ?

LOUIS.

Depuis hier au ſoir, Monſieur, perſonne ne l'a vu.

CLEMENTINE, *bas à Julie.*

On parle de Déſormes.

JULIE, *bas à Clémentine.*

Contraignez-vous.

M. DE SIRVAN.

J'avoue que cela me ſurprend ; il auroit au moins dû m'avertir qu'il alloit en campagne.... probablement il y eſt allé.

LOUIS.

Perſonne ne ſait où il eſt.

M. DE SIRVAN.

Mais l'argent qu'il a reçu hier, où eſt-il ?

LOUIS.

Il l'aura ſans doute dépoſé dans ce ſecrétaire ſur lequel il travailloit, quand vos Fermiers ſont venus le lui apporter. Je ne ſais pas ce qu'avoit hier au ſoir M. Déſormes, mais il étoit bien triſte ; il avoit des diſtractions ſingulieres ; je l'ai vu dans une agitation à laquelle je ne comprenois rien.

M. DE SIRVAN.

Il eſt vrai que depuis quelques jours ſa conduite eſt aſſez bizarre... A quelle heure mon fils eſt-il parti ?

LOUIS.

Avant quatre heures, M. de Valville & St. Germain étoient à cheval.

M. DE SIRVAN.

Savez-vous ſi M. de Franval eſt éveillé ?

LOUIS.

Il l'eſt, Monſieur.

M. DE SIRVAN.

Je vais paſſer dans ſon appartement.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, CHARLES.

CHARLES.

M. Déſormes eſt parti, Monſieur.

M. DE SIRVAN.

Comment ?

CLEMENTINE, *bas à Julie, qui lui fait ſigne de ſe contraindre.*

Ah! pourquoi ſuis je ici?

CHARLES.

Oui, Monſieur, je viens de le voir.

CLEMENTINE, *bas à Julie.*

Il l'a vu!

CHARLES.

Mais il eſt parti, Monſieur, pour ne plus revenir; il l'a dit, je l'ai entendu.

M. DE SIRVAN.

Parti! cela ne ſe peut pas... ſans me parler... ſans m'avertir... tous ces effets ſont encore ici?

LOUIS.

Oui, Monſieur, dans ſon appartement.

CHARLES.

Monſieur, j'ai l'honneur de vous dire que je viens de le voir; j'arrive de la ville; il en ſortoit; il diſoit adieu à un ami. Il avoit l'air égaré, il étoit ſi défiguré, que je l'ai preſque méconnu.

CLEMENTINE, *s'appuyant ſur Julie.*

Ah!

CHARLES.

Etonné de ce que je voyois, je me ſuis caché dans un endroit, d'où je pouvois tout entendre ſans être apperçu. Son ami lui diſoit: " Mais pourquoi craignez-vous d'être découvert? Vos traits, " depuis onze ans, ſont tellement changés, que " vous ſeriez méconnoiſſable même aux yeux de " votre pere. Quant au motif qui vous oblige à " fuir, les meſures que vous avez priſes, vous " mettent à l'abri de tout. Reſtez, vous dis-je, il " peut arriver mille événemens.... Non, mon " ami, a repris M. Déſormes, il faut que je m'arrache au danger.... le péril m'environne.... " adieu, ils ne me reverront jamais. Si vous ſa-

" viez tout ce que j'ai eu à combattre... un re-
" gard, un ſeul mot me perdroit." A ces mots il embraſſe ſon ami, il monte à cheval, & je le perds de vue.

CLEMENTINE, *à demi voix.*

Ah! Julie, que je ſouffre!

M. DE SIRVAN.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Un honnête homme n'en agit pas de là ſorte... on ne fuit pas, on ne ſe cache point.... *(il regarde le ſecrétaire.)* Plaiſe au ciel que mes ſoupçons ſoient injuſtes! *(il va au bureau, l'ouvre, & dit.)* Je ſuis volé!... Ah! le malheureux!

(Clémentine tombe dans un fauteuil, la tête baiſſée, & dans l'attitude de quelqu'un qui réfléchit profondément.)

CHARLES.

Il faut aller à ſa pourſuite; il n'y a pas un moment à perdre... courons tous...

M. DE SIRVAN.

Non, non, laiſſez, laiſſez ce miſérable aller chercher ailleurs la peine due à ſa baſſeſſe: je puis ſupporter cette perte, & non me réſoudre à le traîner à l'échafaud... Il ne peut l'éviter; qu'un autre ſe charge du ſoin de me venger.... *(à ſa fille)* Lui que nous regardions tous comme le plus vertueux des hommes, que j'aimois, en qui j'avois mis ma confiance...

CLEMENTINE, *toujour aſſiſe, la tête baiſſée, & ſe parlant à elle-même, ſans rien voir de ce qui ſe paſſe autour d'elle.*

Non, on ne le connoît pas.... les mèchans qui l'accuſent, verront retomber ſur eux tous les traits de leur calomnie... J'irai trouver mon pere...

M. DE SIRVAN.

Que dit-elle?

CLEMENTINE, *ſans changer d'attitude.*
L'expreſſion de la verité eſt bien perſuaſive...

M. DE SIRVAN, *la regardant d'un air étonné, & s'approchant d'elle.*
Clémentine !

CLEMENTINE, *ſe retournant avec vivacité, & comme quelqu'un que l'on ſurprend.*
Ah ! mon pere ! c'eſt vous... vous ne ſoupçonnez point Déſormes... vous ne l'accuſez pas, je le lis dans vos yeux. Le crime qu'on lui impute, eſt le plus vil de tous les crimes, il en eſt incapable. Ne ſouffrez pas qu'on porte contre lui un jugement précipité.... nous méritons tous les deux votre eſtime ; perſonne plus que lui n'en eſt digne ... & je jure à vos pieds, que j'embraſſe...

M. DE SIRVAN.
Dans quel égarement !...

CLEMENTINE ; *dans ſon délire elle donne à ſon pere la lettre de Déſormes.*
Voilà la lettre qu'il m'écrit ; liſez.... c'eſt un homme vertueux... je n'ai point à rougir...

M. DE SIRVAN.
Quel eſt ce papier ?

JULIE.
O ciel !

CLEMENTINE, *revenant un peu à elle, & faiſant un mouvement pour reprendre la lettre.*
Mon pere !

(Pendant que M. de Sirvan fait la lecture de la lettre, elle eſt à genoux devant lui, ſoutenue par Julie.)

M. DE SIRVAN.
Dieu ! qu'ai-je lu ? & qu'eſt-ce que j'apprends ? *(il lit.)* " Je m'éloigne à jamais de vous, je le dois, " ma chere Clémentine ! *(il lance ſur ſa fille un " regard terrible.)* Adieu pour jamais ; oubliez-

" moi, il le faut; votre bonheur en dépend... *(il s'interrompt, & dit d'une voix étouffée.)* Tu pouvois prétendre au bonheur, mais après l'avilissement.... " Votre image me ſuivra par-tout. " Cette image adorée me fera reſpecter des jours " qui vous ont été chers.... Je vous aimerai juſ- " qu'à la mort.... Elle n'eſt pas loin. *(il dit)* Non, non... " Vous m'aimez, & je vous perds; " mon cœur ſe déchire; mes larmes baignent ce " papier.... Adieu, chere Clémentine, adieu." *(Il recule, & Clémentine toujours à genoux, ſe laiſſe tomber en arriere ſur Julie. Les Domeſtiques ſont éloignés, & M. de Sirvan lit la lettre, de maniere qu'ils ſont ſenſés ne pouvoir l'entendre; il n'éleve la voix qu'aux* à parte, *& que pour appeller ſes gens.)* Charles, Louis.... allez, courez tous après le ſcélérat.... mort ou vif.... amenez-le, je vous l'ordonne.

(Les Domeſtiques ſortent tous.)

SCENE IV.

CLEMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN.

M. DE SIRVAN.

SI j'écoutois ma rage & mon honneur bleſſé... c'eſt dans ton ſang que j'éteindrois tes mépriſables feux.

CLEMENTINE, *toujours à genoux, & lui tendant les bras.*

Mon pere!

M. DE SIRVAN.

Moi, ton pere! je ne le ſuis plus; je n'ai jamais donné la vie à celle qui a choiſi l'objet de ſon

amour parmi ces êtres avilis, deſtinés à périr un jour avec ignominie.

CLEMENTINE, *ſe levant avec vivacité, & marchant, égarée.*

Où eſt-il ? où eſt-il ? qu'il paroiſſe, qu'il ſe juſtifie... Je l'aime, il ne peut être indigne de moi.

M. DE SIRVAN, *d'un ton furieux.*

Quoi ! devant moi ta bouche oſe avouer ? ...

JULIE, *ſe précipitant au-devant de lui.*

Ah, Monſieur ! ſa raiſon eſt égarée... Arrêtez, au nom du ciel...

M. DE SIRVAN, *tombant dans un fauteuil.*

Je ſuccombe à mon déſeſpoir.

CLEMENTINE, *toujours dans le délire, & avec la plus grande énergie.*

Il viendra, il ſe juſtifiera. J'atteſte le ciel de la pureté de ſon cœur ; non, jamais la vertu n'habita dans une ame plus belle... je le conduirai vers mon pere... Oui... j'y vole avec lui... Vous me retenez, cruels ! Vous craignez qu'il n'entende les cris de ſa fille éperdue, qu'il ne cede à la pitié, qu'il n'écoute Déſormes, qu'il ne lui rende l'honneur que vous cherchez à lui ravir... C'eſt en vain que vous m'arrêtez, & malgré vous je trouverai mon pere... *(elle apperçoit M. de Sirvan, & ſe débarraſſant des mains de Julie, elle s'élance vers lui.)* Ah, Dieu ! je vous revois... c'eſt vous... ils vouloient, les inhumains, m'empêcher d'arriver juſqu'à vous... Mais je puis les braver dans vos bras... Mon pere, defendez-moi contre les barbares qui veulent ma mort & la honte de Déſormes... Rempliſſez le plus ſaint des devoirs, ſoyez l'appui de l'innocence.

(Elle tombe ſur le ſein de ſon pere ; il la reçoit, verſe des larmes, & la repouſſe doucement dans les bras de Julie)

M. DE SIRVAN.

Tu m'arraches le cœur...

SCENE V.

Les Acteurs précédens, LOUIS.

LOUIS.

MONSIEUR, Monsieur, quelques payſans des environs viennent de voir paſſer M. Déſormes devant le château, il n'y a pas plus d'un quart-d'heure.

M. DE SIRVAN.

Comment ? après ſon crime, il a l'audace encore...

CLEMENTINE, *toujours égarée.*

Que dit-on ? que dites-vous ?

LOUIS.

Charles & mes camarades ont couru ſur ſes traces, il ne peut leur échapper.

CLEMENTINE.

Qui donc ?

M. DE SIRVAN, *à Julie.*

Eloignez-la de mes yeux... entrainez-la.

CLEMENTINE, *réſiſtant à Julie qui veut l'emmener.*

Non, non, je vous entends... je ſuis perdue.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, M. DE FRANVAL.

LOUIS.

QU'EST-IL donc arrivé ? quel tumulte effrayant dans toute la maiſon ?

M. DE SIRVAN, *avec impétuoſité.*

Un monſtre, un ſcélérat.... Déformes.... il a trahi tous les devoirs, toutes les loix de la probité .... Jamais pere ne fut plus à plaindre.... jamais homme ne fut plus cruellement trompé.

CLEMENTINE, *toujours dans le délire.*

Il eſt innocent...; je ne ſuis point coupable.

JULIE, *à Clémentine.*

Venez...

CLEMENTINE, *réſiſtant à Julie, & s'adreſſant à ſon pere.*

Arrachez-moi la vie.

M. DE SIRVAN, *ſe jettant dans les bras de M. de Franval.*

Ne m'abandonnez pas ; vous ſaurez...

M. DE FRANVAL.

Quoi donc ?

CLEMENTINE, *tendant les bras vers M. de Sirvan.*

Mon pere !

JULIE.

Ah ! Dieu !

CLEMENTINE.

Barbare ! ſon trépas eſt l'arrêt de ma mort.

(M. de Franval conduit M. de Sirvan dans ſon appartement, & Louis & Julie entraînent Clémentine dans le ſien.)

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN.

M. DE FRANVAL.

NE le livrez point aux mains de la Juſtice, que vous ne ſoyez convaincu de ſon crime... ſongez à quels remords vous ſeriez en proie.

M. DE SIRVAN.

Quoique tout dépoſe contre lui, vous ſerez ſatisfait... qu'il prouve ſon innocence... qu'il ſe dérobe à la mort..... mais, ſe juſtifiera-t-il jamais de la ſéduction?...

M. DE FRANVAL.

Il fut toujours honnête homme, vous l'avouez vous-même. Un inſtant a-t-il pu le changer? Sirvan, l'on peut différer ſa vengeance; mais la révoque-t-on, quand elle eſt exécutée?

SCENE II.

JULIE, M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN.

JULIE, *ſortant de l'appartement de Clémentine, & dans le plus grand déſordre.*

AH! Monſieur! Clémentine!.... tous mes efforts ſont perdus auprès d'elle.... le déſeſpoir le plus affreux s'eſt emparé de ſon cœur... ſon eſprit égaré ne connoît plus perſonne... venez... venez .... votre préſence ſeule peut la rappeller à elle-même.

M. DE SIRVAN.

Ma fille!... juſte ciel!... Ah! mon ami!...

M. DE FRANVAL.

Je ne vous quitte point.

(Ils ſortent d'un côté pour entrer chez Clémentine, tandis que les domeſtiques accourent en foule par la porte du fond. Ils entourent & traînent Déſormes échevelé, ſes vêtemens déchirés, dans l'état le plus affreux.)

SCENE III.

CHARLES, LOUIS, DESORMES, *Domeſtiques.*

CHARLES.

ICI.... ici.... Monſieur va venir.... menez-le ici.

LOUIS.

Il me fait compaſſion.

DESORMES.

Au moins, reſpectez mon malheur.

CHARLES.

Vous êtes un mèchant... point de pitié.

DESORMES. *Les Domeſtiques le laiſſent libre. Il tombe dans un fauteuil.*

Ah! grand Dieu!

LOUIS, *d'un ton d'intérêt.*

Vous, Monſieur, vous!

CHARLES.

Qui l'auroit jamais dit?

DESORMES.

Je reſpire à peine... je ne vois, ni n'entends... mes amis, que vous ai-je fait?

CHARLES.

Ce que vous avez fait?

DESORMES.

Pourquoi tant d'inhumanité?

CHARLES.

Ce que vous avez fait?

LOUIS, *interrompant Charles, & à demi-voix.*

Finiſſez... laiſſez-le en paix... cela eſt affreux. Fût-il coupable, il eſt malheureux, il faut en avoir pitié.

DESORMES.

Dans quel état je ſuis! comme il m'on traité! mais quel crime ai-je donc commis?

CHARLES.

Celui dont chacun de nous pouvoit être ſoupçonné... celui dont nous ſommes tous incapables.... avouez-le, Monſieur, avouez-le; vous êtes convaincu: que vous ſervira de nier?

DESORMES.

Au nom du ciel, & s'il vous reſte un ſentiment d'humanité, que je parle à M. de Sirvan ! je ſuis un homme ; des hommes doivent avoir pitié de moi... on m'impute des crimes... j'ignore... je ne puis comprendre... je me perds dans l'horreur de mon ſort... Où eſt M. de Sirvan ?

LOUIS.

Il eſt près de ſa fille, qui peut-être à préſent expire entre ſes bras.

DESORMES, *avec un cri de déſeſpoir.*

Ah !...

SCENE IV.

M. DE SIRVAN, JULIE, DESORMES, CHARLES, LOUIS, *Domeſtiques.*

M. DE SIRVAN, *à Julie, en ſortant de l'appartement de Clémentine.*

LAISSEZ-MOI... Je ne puis ſoutenir ce ſpectacles qui me tue... retournez auprès d'elle, ne la quittez point. *(Julie ſort.)*

DESORMES, *accourant à M. de Sirvan.*

Monſieur !

M. DE SIRVAN.

Monſieur, réponds-moi ! que t'ai-je fait, pour porter dans ma famille le déſeſpoir & la honte ? Je ne te parle pas la baſſeſſe dont tu t'es ſouillé...

DESORMES, *avec la plus grande ſurpriſe.*

Et vous auſſi... vous m'accuſez !

M. DE SIRVAN.

Ton forfait honteux n'eſt pas ce qui m'irrite. Plût au ciel que ce fut-là ton ſeul crime ? Je te

pardonnerois, je te mépriſerois, je laiſſerois à d'autres mains le devoir barbare de te livrer au ſupplice que tu mérites...

DESORMES, *levant les mains au ciel.*

Ah! Dieu!

M. DE SIRVAN, *continuant avec la même impétuoſité.*

Mais, tu m'as ravi ma fille.... tes ſéductions l'ont révoltée contre moi... elle a diſpoſé de ſon cœur pour l'objet le plus vil... Il lui en coûtera la raiſon, la vie peut-être... Voilà ce que je ne pardonnerai jamais, ce que je ferai punir. La honte, les tourmens, le ſupplice le plus infame, doivent ſeuls me venger du déſeſpoir où tu me plonges, du déſeſpoir irréparable dont tu ſeras la cauſe, & qui me coûtera la vie.

DESORMES, *anéanti.*

Juſte ciel!

M. DE SIRVAN.

Nomme tes complices, il le faut; quel eſt cet homme à qui tu parlois avant de partir?.... dans quelles mains criminelles as-tu dépoſé le vol que tu m'as fait? qu'il ſerve à ma vengeance, qu'il en ſoit le prétexte... parle, parle... & meurs après, couvert de l'opprobre qui t'eſt dû.

DESORMES, *revenant à lui, ſe relevant, & avec la plus grande fermeté.*

Il n'eſt pas fait pour moi. Je ſuis innocent.

M. DE SIRVAN.

Tu l'es...

DESORMES.

Je le ſuis... mon honneur me rend à moi-même. On peut m'ôter la vie, & je n'en ſerai pas plus coupable. Les jours du ſcélérat & ceux de l'homme vertueux ſont également dans la main des hommes; mais la vertu tient à Dieu; les hommes n'y peu-

vent rien... Cependant, où ſont mes accuſateurs? ... quelles preuves a-t-on contre moi?

M. DE SIRVAN.

Tout eſt avéré, tout te confond. En vain as-tu prétendu détourner les ſoupçons, en laiſſant ce ſecrétaire ouvert, en feignant d'en avoir oublié la clef ... ton air agité, des diſcours échappés, ta fuite, tes fauſſes précautions.... Dieu! que d'inconſéquences dans la conduite des ſcélérats! en vain la nuit les environne, ils guident eux-mêmes la lumiere affreuſe qui dévoile leurs attentats.

DESORMES.

Mon cœur eſt pur; & celui qui juge toutes nos actions ne me verra point rougir des miennes... Mais ſi mon amour pour Clémentine eſt un crime à vos yeux, ſi pour l'expier il ne faut que ma vie, demandez-la.... je ſuis prêt à vous la donner. Depuis aſſez long-temps l'exiſtence eſt un fardeau pour moi... mais j'ai des parens!... ah! Dieu! il me reſte un pere... ne traînez pas ſon fils à l'échafaud.... Je ſuis innocent, & mon pere déshonoré deſcendroit dans la tombe en maudiſſant ma cendre infortunée.

M. DE SIRVAN.

Qu'il la maudiſſe! que ton nom ſoit en horreur! ... je perds la fille la plus chere... je la perds par toi ſeul, & pour toi. Je ne lui ſurvivrai pas; mais je mourrai vengé.

DESORMES, *marchant égaré ſur le théâtre.*

Clémentine!... ô déſeſpoir! où eſt-elle? conduiſez-moi vers elle, que j'expire à ſes pieds!

M. DE SIRVAN.

Toi, paroître devant ma fille! éloigne toi, barbare... je déteſte à jamais le premier inſtant qui t'offrit à ſes yeux.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, CLEMENTINE, JULIE, M. DE FRANVAL.

CLEMENTINE, *les cheveux épars, ſans rouge, dans le plus grand déſordre, s'arrachant des bras de M. de Franval & de Julie.*

TOUS vos efforts ſont vains, nous périrons enſemble. *(rencontrant ſon pere, & avec la plus grande fermeté.)* Mon pere, avez-vous conſommé votre vengeance?... Il reſte encore une victime; elle eſt devant vos yeux.

M. DE SIRVAN.

Cruels! pourquoi l'avez-vous laiſſée ſortir? conſpirez-vous auſſi contre moi?

DESORMES, *avec l'accent du déſeſpoir.*

Clémentine!

CLEMENTINE, *regardant autour d'elle.*

Quelle voix s'eſt fait entendre? c'eſt la ſienne. *(elle apperçoit Déſormes, jette un cri, & tombe dans les bras de ſon pere.)* Ah!... le voilà.

M. DE SIRVAN, *repouſſant Déſormes, qui veut approcher de Clémentine.*

Retire-toi, barbare! veux-tu qu'elle expire dans les bras de ſon pere?...

M. DE FRANVAL, *prenant Déſormes par le bras, & voulant l'éloigner de Sirvan.*

Eloignez-vous, reſpectez des maux que vous avez cauſés.

DESORMES, *frappé de cette voix, ſe retourne, l'examine, le reconnoît, jette un cri, & ſe cache le viſage de ſes deux mains.*

Qui me parle ? ... que voulez-vous ? c'eſt lui ! juſte Dieu !

M. DE FRANVAL.

Que dit-il ? & quelle ſurpriſe à mon aſpect ? ...

CLEMENTINE, *égarée, d'une voix forte, & marchant ſur le théâtre.*

Non, malgré tout ce qui dépoſe contre lui .... Déſormes n'eſt pas fait pour le crime .... ne crains rien ... dis que tu n'es pas coupable ; le ciel appuiera les cris de l'innocence ... vous, qu'un deſtin cruel lui donne ici pour juges, laiſſez-le parler ; il faut écouter l'homme juſte que l'on accuſe, & qu'un mot peut juſtifier ... Mais non, ils ont réſolu ſa perte, je l'aime, voilà ſon forfait ... & pourquoi lui faire un crime de ma tendreſſe ? l'amour dépend-il de nous ? c'eſt le ſentiment de la nature. *(Les forces lui manquent, elle tombe dans un fauteuil.)*

DESORMES.

(Pendant cette ſcène, il s'eſt livré à tout ſon déſeſpoir. M. de Franval l'a toujours obſervé de l'œil le plus curieux, & avec l'air du plus vif intérêt ; Déſormes, partagé entre M. de Franval & Clémentine, paſſant de l'un à l'autre, les regardant tour-à-tour, avec des yeux où ſe peignent les divers mouvemens dont il eſt agité ; après avoir gardé un moment le ſilence, éclate enfin, & dit d'une voix étouffée :)

C'eſt trop de cruauté .... c'eſt trop prolonger mon ſupplice. Il eſt au-deſſus de mes forces. *(à M. Franval.)* Et vous ... vous, dont les yeux attachés depuis long-tems ſur moi, ſemblent effrayés de mon ſort ... rendez grace au myſtere qui vous cache en partie ſon horreur. Je demande la mort comme un bienfait .... joignez vos vœux à ma

priere.... doit-il vous en coûter de la ſolliciter pour moi ? Ah ! ne m'expoſez pas à maudire l'inſtant de ma naiſſance, & les premiers auteurs de mes tourmens... ne m'expoſez pas à maudire le ciel qui ne m'écraſe pas de ſa foudre.... ſauvez-moi du déſeſpoir, de la rage, & du ſacrilège.

M. DE FRANVAL.

Inſenſé ! qu'oſez-vous dire ? Repentez-vous, repentez-vous...

M. DE SIRVAN, *à Clémentine, avec la plus grande douleur.*

Clémentine.... ma fille !.... c'eſt moi qui te preſſe dans mes bras...

CLEMENTINE, *revenue entierement à elle ; mais exceſſivement affoiblie par la criſe violente qu'elle vient d'eſſuyer, dit, d'une voix preſque éteinte & qui baiſſe encore par gradation juſqu'à la fin du couplet :*

Mon pere, écoutez-moi, & vous, qui m'entendez, ayez égard à mon infortune ; ne me jugez pas ſur ce que j'ai dit : la vérité, la vertu, ſont dans mon cœur... mais ma raiſon n'eſt plus à moi. Je n'en conſerve un foible reſte, que pour vous atteſter encore que Déſormes n'eſt point coupable... ne vous expoſez pas à tremper vos mains dans le ſang de l'innocence ; votre vain repentir ne lui rendroit pas une vie perdue au milieu des tourmens... *(elle veut faire un dernier effort pour ſe jetter aux pieds de ſon pere, & elle retombe dans les bras de Julie.)* C'eſt vous ſur-tout que je conjure.... mes forces m'abandonnent... arrachez-moi d'ici... j'expirerois devant lui...

M. DE SIRVAN, *avec effroi, & l'entraînant vers ſon appartement.*

Clémentine... Clémentine ! *(hors de lui.)* Ma fille !... *(Julie emmene Clémentine.)*

DESORMES, *courant vers Clémentine, & arrêté par les Domeſtiques.*

Que je la ſuive au tombeau !

M. DE SIRVAN, *tendant les bras à M. de Franval, & dans l'excès du déſeſpoir.*

Elle meurt !... ah ! Dieu... je l'ai perdue.

M. DE FRANVAL.

Ami trop malheureux.

M. DE SIRVAN.

Oui, je le ſuis !... mais il me reſte un eſpoir,

M. DE FRANVAL.

Où courez-vous ?

M. DE SIRVAN.

Laiſſez-moi.

M. DE FRANVAL.

Venez vers votre fille.

M. DE SIRVAN.

Pour la voir expirer... je n'écoute plus rien.... laiſſez-moi.... *(aux Domeſtiques, en leur montrant Déſormes.)* Veillez ſur lui... s'il s'échappe... c'eſt vous qui m'en répondrez... *(à Déſormes, avec l'accent de la rage & du déſeſpoir.)* J'ai tout perdu... monſtre !..., je ſerai vengé.

M. DE FRANVAL, *à M. de Sirvan, qui veut ſortir.*

Qu'allez-vous faire ?

M. DE SIRVAN.

Le livrer à toute la rigueur des loix... me venger & mourir. *(Il ſort malgré les efforts de M. de Franval.)*

M. DE FRANVAL.

Arrêtez.... arrêtez.... Il me fuit. *(à part, en regardant Déſormes.)* Infortuné !... ah ! malgré moi, ſon ſort.... *(aux Domeſtiques.)* Mes amis, laiſſez-moi lui parler.... éloignez-vous quelques

inſtans. *(Les Domeſtiques rentrent dans l'appartement du fond, dont la porte reſte ouverte. On les voit de temps en temps reparoître dans l'enfoncement.)*

SCENE VII.

M. DE FRANVAL, DESORMES.

M. DE FRANVAL, *à part.*

MON cœur eſt pénétré. *(à Deſormes qui eſt aſſis dans un fauteuil & tout entier à ſa douleur.)* Je ſuis ſeul avec vous, & je cede à l'intérêt puiſſant que malgré moi vous m'avez inſpiré. Je ne vous demande point la vérité. Innocent ou coupable, je ne puis vous abandonner au ſort qui vous menace.... *(il s'avance vers la porte du fond, aucun Domeſtique ne paroît; il obſerve s'il ne peut être entendu, revient à Déſormes, & lui dit d'une voix baſſe:)* Entrez dans cet appartement... les fenêtres donnent ſur le jardin, il vous ſera facile d'échapper...

DESORMES; *il ne répond rien, & reſte renverſé dans un fauteuil; ſon attitude & ſes geſtes, tout exprime ſon déſeſpoir.*

M. DE FRANVAL,

Vous ne répondez rien... ſongez que les momens ſont chers, qu'un ſeul inſtant perdu vous livre en des mains dont il ne dépendra plus de moi de vous arracher...

DESORMES. *Il fixe un œil ſombre ſur M. de Franval, & ne répond rien.*

M. DE FRANVAL.

Quel morne ſilence!... eſt-ce ainſi que vous reconnoiſſez ce que je fais pour vous?...

DESORMES. *Il regarde M. de Franval, jette un profond ſoupir, & lève les mains au Ciel.*

M. DE FRANVAL. *Les Domeſtiques paroiſſent dans le fond, & M. de Franval, qui les apperçoit, baiſſe la voix en parlant à Déſormes.* Que n'eſt-il en mon pouvoir de prouver votre innocence!... tout vous accuſe, & je ne puis vous laiſſer périr... *(les Domeſtiques s'éloignent, & M de Franval prenant Déſormes par le bras, continue...)* Venez, ſuivez-moi.

DESORMES. *Il regarde fixement M. de Franval, ſe lève; & détachant de ſon bras de celui du Preſident, il retombe aſſis, & fait ſigne qu'il ne peut conſentir à prendre la fuite.*

M. DE FRANVAL. Mais, réfléchiſſez donc... ſongez que le dernier ſupplice eſt tout ce qui vous eſt réſervé.

DESORMES. *Il fait un geſte de déſeſpoir, ſe relève avec impétuoſité, & retombe immobile.*

M. DE FRANVAL. *Les Domeſtiques reparoiſſent.* Si ce n'eſt pas pour vous.... ſi vous ne craignez point la mort, ſi vous vous élevez au-deſſus de la honte... peut-être avez-vous des parens?...

DESORMES. *Il leve ſur M. de Franval des yeux mouillés de larmes, & ſe cache le viſage avec ſes mains.* Vous en avez.... Ce ſouvenit vous arrache des larmes.... ah! que vont-ils devenir?.... ils ſont déſhonorés!...

DESORMES. *Il ſe lève avec vivacité, marche égaré. Après un moment d'immobilité, pendant lequel il a les yeux fixés ſur la terre, il court à M. de Franval, ſe précipite ſur ſon ſein & le baigne de ſes pleurs.*

M. DE FRANVAL, *avec le plus tendre intérêt.*
Vous pleurez!... vous pleurez!... ah! Déformes! il eſt des fautes que n'effacent point les pleurs, que ne répare point un tardif repentir. La ſûreté publique ferme tous les cœurs à la commiſération..... mais vous attendriſſez le mien.... vous le pénétrez de douleur...

DESORMES. *Il le ſerre dans ſes bras.*

M. DE FRANVAL. *Les Domeſtiques ſont éloignés.*
Fuyez, je vous conjure... fuyez, je me charge de tout.

DESORMES. *Il lui fait ſigne qu'il n'y peut conſentir.*

M. DE FRANVAL.
Vous voulez mourir...

(Déformes le regarde, & ſe rejette dans ſon ſein.)

M. DE FRANVAL.
Vivez, malheureux!.... je vous en conjure, au nom de vos parens.... au nom de votre pere, ſi vous l'avez encore...

DESORMES. *Il tombe aux pieds de M. de Franval.*

M. DE FRANVAL.
Vous embraſſez mes genoux! Je vous l'ai dit... un ſentiment involontaire.... le ſentiment le plus tendre parle à mon cœur pour vous...

DESORMES. *Il ſaiſit la main de M. de Franval, la baigne de ſes larmes, & la baiſe pluſieurs fois avec tranſport.*

M. DE FRANVAL.
Votre pere vit-il encore?...

DESORMES, *d'une voix étouffée par les ſanglots.*
Le ciel qui m'abandonne, le ciel me l'a conſervé.

M. DE FRANVAL.

Il vous aime ?...

DESORMES.

Il me l'a témoigné bien tard ; mais je meurs plus tranquille, puiſque je n'en ſuis plus haï.

M. DE FRANVAL.

Qui êtes-vous ?

DESORMES.

Ne me connoiſſez pas.

M. DE FRANVAL.

Vous me refuſez ?...

DESORMES.

Je le dois.

M. DE FRANVAL.

Vos parens me ſont-ils connus ?

DESORMES.

Oui...

M. DE FRANVAL.

Où ſont-ils ?

DESORMES.

Par pitié...

M. DE FRANVAL.

Répondez-moi.... d'où êtes-vous ?

DESORMES.

De Grenoble...

M. DE FRANVAL.

Comment ?...

DESORMES.

Ah ! laiſſez-moi mourir...

M. DE FRANVAL.

Déſormes ! répondez-moi... votre pere vit encore... Eh ! pourquoi l'avez-vous quitté ?...

DESORMES.

Il me haïſſoit...

M. DE FRANVAL.

Qu'aviez-vous fait ?...

DESORMES.

J'avois défendu mes droits contre une belle-mere implacable.

M. DE FRANVAL.

O ciel ! regarde moi : .. tes traits ..,

DESORMES.

Défigurés par le temps & le déſeſpoir, ſont-ils reconnoiſſables ?

M. DE FRANVAL,

Seroit-il vrai ? ... Franval ... quoi ? ſerois-tu ? ... ah ! parle ... réponds moi ....

DESORMES.

Que voulez-vous ſavoir ? ...

M. DE FRANVAL.

Si je ſuis le plus infortuné des peres ...

DESORMES, *tombant à ſes genoux.*

Me le pardonnerez-vous ?

M. DE FRANVAL, *avec un cri.*

C'eſt lui !

DESORMES, *à genoux devant lui, & lui tendant les bras.*

Voilà votre victime !

M. DE FRANVAL, *l'embraſſant avec tranſport.*

Mon fils ! quoi ! c'eſt toi que je tiens dans mes bras ?

DESORMES.

Ah ! mon pere, je vous retrouve !

M. DE FRANVAL.

Quoi ! lorſque le repentir d'une mere expirante vient de te diſculper à mes yeux, quand je reconnois mon injuſtice, quand je revois, l'on prépare ton ſupplice, & l'opprobre t'attend !...

DESORMES.

Ah ! je ne l'ai pas mérité plus que votre haine, & que cette malédiction cruelle, dont jadis vous m'avez accablé !

M. DE FRANVAL, *avec le plus grand déſordre & le déſeſpoir le plus marqué.*

Tu déchires mon cœur.... ô mon fils ! .... ô mon cher fils ! mais en ce moment, grand Dieu ! on t'accuſe, on conſpire ta perte ... ſi je tarde un inſtant ... reſte ici ... je cours après Sirvan ... il ne ſait pas ... ô mon fils ! c'eſt moi ſeul qui t'ai plongé dans cet horrible abyme !

DESORMES.

Mon pere ! ....

M. DE FRANVAL, *courant aux Domeſtiques qui ſont dans l'enforcement, les faiſant entrer, leur parlant avec l'action la plus animée, d'une voix mêlée de ſanglots, leur prenant les mains, leur montrant Déſormes.*

Venez, mes amis ! ... celui que vous voyez, cet infortuné ... c'eſt mon fils ! ... ne l'accablez pas ... il n'eſt point coupable ... ayez pitié de moi .... ayez pitié de lui ... je vais ... je cours ... ô Dieu ! permets qu'il en ſoit encore temps !

(Il ſort par la porte du fond ; Déſormes le ſuit juſques dans l'enfoncement ; il lui tend les bras, juſqu'à ce qu'il ſoit cenſé ne le plus appercevoir ; il reſte dans la piéce du fond, environné de tous les Domeſtiques.)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Pendant cet entr'acte, le fond du Théâtre reſte toujours ouvert; on voit Déſormes ſe promener, s'aſſeoir, ſe lever; ſon agitation, ſon déſordre eſt extrême; les Domeſtiques ſe parlent entr'eux, ſe regardent, ont l'air de le plaindre.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LOUIS.

LOUIS, *allant au-devant de Julie, qui ſort de l'appartement de Clémentine.*

EH bien! Julie... Mademoiſelle...

JULIE.

Il ne faut pas encore déſeſpérer de ſa vie.

LOUIS.

Combien nous perdrions, ſi ce coup nous l'enlevoit.

JULIE.

Elle a repris connoiſſance, & ſon eſprit paroît plus tranquille; il ſemble que cette derniere criſe ait rappellé ſa raiſon: mais elle refuſe tout ſoulagement.... elle pleure, nomme Déſormes; & tout à-coup ſes pleurs ſe ſechent; elle tombe dans

une rêverie profonde, & n'en ſort que pour prononcer encore le nom de ſon amant.

LOUIS, *vivement.*

M. de Franval a couru ſur les pas de M. de Sirvan ; il étoit dans le plus grand déſordre... nous nous étions éloignés par reſpect ; il nous a fait approcher, & nous a dit : " mes amis, c'eſt mon fils, " il n'eſt point coupable... ne l'accablez pas... " ayez pitié de moi... ayez pitié de lui." Il eſt ſorti ; les pleurs baignoient ſon viſage... nous ignorons ce que cela ſignifie.

JULIE.

Son fils ! Déſormes, ſon fils !

LOUIS.

Il nous l'a dit.

JULIE.

Grand Dieu ! toucherions-nous au terme de nos maux... Ah ! c'eſt Saint-Germain.

SCENE II.

JULIE, ST. GERMAIN, LOUIS.

JULIE.

VOUS voilà !

ST. GERMAIN, *en veſte de Courier, bottes aux jambes, fouet à la main.*

Oui, mon maître & M. de Franval le fils arrivent. J'ai pris les devans. Ils ſeront ici dans une demi-heure.

JULIE.

Depuis que vous êtes parti, il s'eſt paſſé dans ce château des choſes bien étonnantes... Clémentine a penſé perdre la vie.

ST. GERMAIN.

O ciel !

JULIE.

Et l'auriez-vous jamais cru ?... Déformes...

ST. GERMAIN.

Eh bien ?

JULIE.

Il y avoit dans ce ſecrétaire une ſomme aſſez conſidérable.... & pendant la nuit il a diſparu, emportant avec lui cet argent qu'il venoit de recevoir.

ST. GERMAIN.

Comment ?

JULIE.

Tout dépoſe contre lui, tout le condamne, & perſonne ne peut douter...

ST. GERMAIN.

On l'accuſe ?

JULIE.

On va le livrer aux mains de la juſtice.

ST. GERMAIN, *jettant un grand cri.*

Ah, Dieu ! ah, juſte Dieu !

(Il ſort avec précipitation.)

SCENE III.

JULIE, LOUIS.

JULIE.

QUE dit-il ?... où court-il ?...

LOUIS.

Mademoiſelle.... ſi M. Déformes n'étoit pas criminel...

JULIE.

Je ne ſais plus que penſer... ce que vous m'avez dit, la ſurpriſe, les cris, l'état affreux de St. Germain, ſa fuite précipitée, tout me confond, tout acroit mon incertitude.... courons vers Clémentine.... Si Déſormes eſt juſtifié, quel autre, plutôt qu'elle, a beſoin d'en être informé.

(Déſormes paroît dans le fond.)

LOUIS, *le montrant à Julie.*

Le voilà.

JULIE.

Calmez, s'il ſe peut, ſa douleur... encouragez-le à ne rien négliger pour ſa juſtification.... elle nous eſt à tous auſſi néceſſaire qu'à lui-même.

(Elle ſort, & rentre chez Clémentine.)

(Déſormes s'avance lentement. Il a l'air ſombre, il eſt défiguré, il leve quelquefois les yeux au ciel. Les Domeſtiques dans l'enfoncement; tous paroiſſent conſternés.)

SCENE IV.

DESORMES, LOUIS.

LOUIS, *allant à Déſormes chapeau bas, & lui parlant avec autant d'intérêt que de douceur.*

M. Déſormes... Monſieur...

DESORMES.

Mon ami!.... je n'oſe vous interroger.... ah! mon ami...

LOUIS.

Parlez, ne craignés rien.... ne croyez pas que je vous accuſe... Non, non, je vous ai toujours cru incapable de rien faire contre la probité.

DESORMES.

Ce n'eſt pas de moi dont il faut s'occuper... ne me chachez rien.... en eſt-ce fait ? ai-je tout perdu ? votre maitreſſe... Mademoiſelle de Sirvan.

LOUIS.

Elle vit encore.

DESORMES.

O Dieu ! je te rends grace !... qu'elle me ſurvive, & je meurs plus tranquille.

LOUIS.

Ah ! Monſieur ! vous ſerez juſtifié... le ciel ne permettra pas que vous ſoyez condamné ſur de ſimples apparences. Nous vous reſpectons.... nous vous aimons tous ; il n'eſt aucun de nous qui ne vous ſoit redevable de quelques bienfaits, & tant de bonté, tant d'humanité, ne ſont pas d'un cœur fait pour une baſſeſſe.

DESORMES.

Ton eſtime m'eſt bien chere... va, je n'en ſuis pas indigne.... Si Clémentine n'exiſtoit pas, ton cœur ſeroit le ſeul qui m'eût rendu juſtice.

SCENE V.

CLEMENTINE, DESORMES, JULIE, *les Domeſtiques, dans la piéce du fond.*

CLEMENTINE, *parlant à Julie. Son déſordre eſt moins grand ; ſa force revient par gradation dans le courant de la ſcène.*

NON, non, tes conjectures ne ſont pas fauſſes... Non, Julie, j'en crois ton récit, & mes preſſentimens... ah ! Déſormes, je vous cherchois...

DESORMES.

Eh quoi ! vous daignez voir encore un infortuné...

CLEMENTINE.

Mes jours ne ſont-ils pas attachés aux vôtres ? penſez-vous que je ſurvécuſſe un moment au coup qui vous frapperoit... mais, que m'a dit Julie ?... elle m'a parlé de M. de Franval, de votre pere... hélas ! mes idées ſont encore à tel point confuſes ... quel rapport votre pere, & M. de Franval ?...

DESORMES.

Il eſt de mon deſtin d'être funeſte à tout ce qui m'eſt cher... ce pere qui m'accabla ſi long-temps de ſa haine, & qui, déſabuſé, m'ouvre ſon ſein, & me rend ſa tendreſſe... C'eſt M. de Franval.

CLEMENTINE, *après un inſtant de ſilence, à Julie, d'une voix éteinte, & qui fait un effort pour ſe ranimer.*

Il ne périra point. *(à Deſormes.)* Votre ſort va changer... Un pere, ſon fils fût-il coupable, ne l'abandonna jamais, quand il put le ſauver.

DESORMES.

En ſera-t-il le maître ?... Il a couru ſur les pas de M. de Sirvan... il ne revient pas... les plaintes ſont portées... les indices me condamnent ; & ſi le ciel ne prend ma défenſe, je ſuis perdu.

CLEMENTINE, *avec la plus grande énergie.*

Non, mon cœur s'eſt ranimé : j'ai recouvré la raiſon ; l'eſpoir vient de renaître dans mon ame... les préſages ne peuvent me tromper. L'infortune eſt à ſon terme.... le ciel vous éprouvoit ; vous allez triompher.

DESORMES, *avec effroi.*

Quel bruit ſe fait entendre ?...

CLEMENTINE, *avec la plus grande exploſion.*

Je vous l'ai dit ; nos malheurs ſont finis.

SCENE VI.

M. DE SIRVAN, *arrivant d'un côté avec un exempt*; M. DE FRANVAL, *accourt par le milieu du théâtre*; VALVILLE, *botté, & son fouet à la main*; ST. GERMAIN, M. DE FRANVAL *fils, arrivent avec précipitation*; CLEMENTINE, JULIE, *sont à droite du théâtre*, DESORMES, *est au milieu*; CHARLES, LOUIS, *& tous les Domestiques rempliſſent le fond de la ſcène.*

M. DE SIRVAN, *à l'exempt, en lui montrant Désormes.*

LE voilà, Monsieur, le voilà.

CLEMENTINE, *tombant dans les bras de Julie, & les mains étendues vers son pere.*

Arrêtez.

DESORMES, *se jettant dans les bras de son pere.*

Mon pere!

M. DE FRANVAL, *pere.*

Qu'allez-vous faire?... c'eſt mon fils... égorgez-le dans mes bras.

M. DE SIRVAN.

Son fils!

M. DE FRANVAL *fils, se précipitant l'épée à la main entre l'Exempt & son frere, qu'il couvre de son corps.*

C'eſt mon frere!... il eſt point coupable...

ST. GERMAIN, *tombant aux genoux de M. de Sirvan.*

Grand Dieu!.... au nom du ciel.... écoutez-moi...

VALVILLE, *aux pieds de ſon pere.*

C'eſt moi, mon pere!... épargnez l'innocent.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL, ENSEMBLE.

Que dites-vous? Que dit-il?

VALVILLE & ST. GERMAIN.

Epargnez l'innocent... C'eſt moi...

VALVILLE, *continuant.*

Mon pere, écoutez-moi... Déſormes n'eſt point coupable... c'eſt votre fils...

M. DE SIRVAN.

Mon fils!...

VALVILLE.

Oui cette nuit, quand tout le monde repoſoit... moi ſeul...

ST. GERMAIN.

Ah! je ſuis plus criminel que lui!

M. DE SIRVAN.

Parlez... parlez...

VALVILLE.

Hier, j'ai joué, j'ai perdu. Ma parole étoit engagée. Je vous crains, je ne ſavois comment m'acquitter.... J'étois au déſeſpoir.... J'ai forcé cet honnête homme, en le menaçant de ma mort, à tremper dans mon crime... vous dormiez, tout repoſoit; ce bureau étoit ouvert, j'en ai enlevé l'argent qu'il renfermoit; je ſuis ſorti avant quatre heures du matin, j'ai couru dégager ma parole. Je ſuis remonté à cheval, & j'ai été au-devant de Franval à qui j'ai conté ma perte, mes chagrins, ma honte, & mon crime... Son amitié généreuſe alloit tout réparer.... j'arrive.... on m'apprend que Déſormes... ah, Dieu! l'innocent va périr, & je ſuis ſeul coupable! mon pere, puniſſez-moi! n'épargnez point un fils qui vous déſhonore; per-

cez mon cœur que le remords déchire... point de pitié, frappez ! je meurs en vous béniſſant.

M. DE SIRVAN, *après un moment de ſilence, produit par l'étonnement que chacun éprouve du récit de Valville.*

Malheureux ! à quoi avez-vous expoſez votre pere ? *(à Déſormes)* Et vous, à qui j'ai fait l'injuſtice la plus odieuſe ?...

CLEMENTINE, *avec une joie tranquille.*

Ah ! je connoiſſois bien ſon cœur !

DESORMES, *éperdu.*

Monſieur.... ô mon pere !... & vous, Clémentine... ma chere Clémentine !...

(Il ſuccombe à ſa joie, & fait ſigne qu'il ne plus parler.)

M. DE FRANVAL, *pere.*

Mon fils !... ce coup inattendu l'a ſaiſi...

M. DE FRANVAL, *fils.*

Mon frere, revenez à vous... c'eſt Franval qui vous ſerre entre ſes bras.

M. DE SIRVAN, *le preſſant avec tendreſſe.*

Mon ami ! pardonne-moi les maux que je t'ai cauſés.

DESORMES, *revenant à lui, regardant tout ce qui l'environne, appercevant Clémentine, & diſant d'une voix affoiblie, mais avec un viſage où ſe peignent tous les ſentimens dont il eſt agité.*

Clémentine.... elle me l'avoit bien dit.... la voilà, mon pere, la voilà, j'ai penſé lui coûter la vie.

CLEMENTINE, *du ton le plus doux.*

Clémentine étoit-elle coupable ? & pourriez-vous la condamner encore ?

M. DE SIRVAN.

Mes torts ſont affreux !.... *(à Valville)* Regardez l'abyme où vous m'alliez plonger. Jeune inſenſé ! c'eſt pour vous que l'honnête homme s'eſt vu traiter comme un vil criminel.... Concevez-vous les ſuites terribles d'une faute qui n'eſt que trop commune, & dont à votre âge on eſt loin de prévoir toutes les conſéquences ? Si vous voulez que je l'oublie, publiez-la.... vous-même... je l'exige... & qu'au moins votre exemple & vos remords faſſent frémir, & retiennent tous ceux qui ſeroient tentés de vous imiter... & vous, St. Germain ! vous ! avoir eu la foibleſſe...

ST. GERMAIN, *en pleurant.*

Je l'ay vu naître !

M. DE SIRVAN.

Je ne doute point de votre probité..... je vois votre douleur, & je la crois ſincère..... vous vous direz tout ce que je puis vous dire.

ST. GERMAIN, *embraſſant les genoux de M. de Sirvan.*

O mon maître !

M. DE SIRVAN.

Levez-vous, je vous pardonne..... *(à Valville.)* Cette leçon eſt terrible... profitez-en...

VALVILLE.

Ah, mon pere ! ah, Déſormes ! rien ne peut égaler & ma honte & mon repentir, que le chagrin mortel d'avoir rendu ſuſpecte un moment la probité de l'homme que j'eſtime le plus.

DESORMES.

C'eſt cependant à cette faute que votre cœur ſe reproche avec tant d'amertume, que je dois le bonheur d'avoir retrouvé mon pere & Clémentine... Laiſſons-là nos malheurs paſſés, il me ſemble que ce n'eſt qu'un ſonge.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval, en lui montrant Déſormes.*

Mon ami, je te rends ton fils.

M. DE FRANVAL.

Combien je ſuis coupable à ſon égard... que d'injuſtices à réparer!

DESORMES.

Vous ne me haïſſez plus, & tout eſt oublié.

M. DE SIRVAN, *à Déſormes.*

Je t'ai perſécuté bien cruellement, mon ami!... Clémentine te fera-t-elle oublier ma violence?

DESORMES.

Ah, Monſieur!

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval pere.*

Vous m'approuvez... *(à Franval fils.)* Je ne crois pas vous offenſer..., j'ignorois leur amour, & vous êtes trop généreux...

M. DE FRANVAL, *pere.*

Mon fils fait ce qu'il doit à ſon frere...

M. DE FRANVAL, *fils.*

Dites à mon ami... que ce ſentiment ajoute encore à celui de la nature. O mon frere! jouiſſez d'une félicité qui vous eſt ſi bien acquiſe. Mademoiſelle, aimez en moi l'ami de votre époux. Je n'épargnerai rien pour mériter votre eſtime & ſa tendreſſe. Rendezvous mutuellement heureux, je le ſerai de votre bonheur.

DESORMES.

Mon frere... mes larmes vous répondent pour moi.

(M. de Sirvan uniſſant Déſormes & Clémentine.

CLEMENTINE.

Ah, Déſormes!

DESORMES.

Clémentine, que notre ſort eſt changé !

M. DE SIRVAN.

Venez, mes chers enfans... ce jour a été terrible ; qu'il ſoit ſuivi des jours les plus heureux... vous ne me quitterez point.... nous vivrons enſemble !... Je réparerai... oui, ma tendreſſe vous fera tout oublier,

FIN.

NINA,

OU

LA FOLLE PAR AMOUR.

COMEDIE,

EN DEUX ACTES;

EN PROSE,

TELLE QU'ELLE A ETÉ LUE

PAR M. LETEXIER.

LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans BOND-STREET, au Coin de BRUTON-STREET.

PERSONNAGES.

NINA, *Fille du Comte, & ayant perdu la raiſon depuis quelques mois.*

LE COMTE, *ſon Pere.*

GEORGES, *Nouricier du Comte.*

ELISE, *Femme de confiance, & Gouvernante de Nina.*

GERMEUIL, *Amant de Nina, cru Mort.*

MATHURINE, *Payſanne.*

PAYSANS.

VIEILLARDS.

ENFANS.

JEUNES PAYSANNES.

NINA,

OU

LA FOLLE PAR AMOUR.

COMEDIE EN DEUX ACTES.

Le Théatre repréſente un Jardin. On y voit un banc, ſous quelques arbres, il eſt placé devant une grille qui conduit à la grande route. Au fond, un petit chemin qui monte & conduit au village.

NINA *repoſe, mais on ne la voit pas,*

ELISE *eſt ſur la ſcene, entourée de quelques Payſans, à la tête deſquels eſt Georges, nouricier du Comte, pere de Nina. Les uns deſcendent, les autres ſont encore dans le chemin qui conduit au village.*

SCENE PREMIERE.

ELISE, *aux Payſans.*

VOTRE zele, l'intérêt que Nina vous inſpire, ne ſe ralentiſſent pas ?—

GEORGES.

Bien au contraire, Mam'ſelle Eliſe; eh! qui pourroit n'être pas touché de ſa triſte ſituation?—

ELISE.

Elle repoſe ſous ſes arbres; d'ici, il nous eſt facile de veiller ſur elle, ſans troubler ſon repos.—

GEORGES.

Je la vois—Elle eſt bien calme, cette chere enfant! n'allons pas la priver d'un moment de tranquillité que le ciel veut bien lui accorder. Mon Dieu! quel dommage qu'elle ait perdu la raiſon, elle étoit ſi charmante, ſi aimable, elle avoit un ſi bon cœur, eſt ce qu'il n'y a donc aucune eſpérance?

ELISE.

Helas! aucune, mon cher Georges.

GEORGES.

Ah! quelle peine cela doit faire à Monſeigneur, et quelle deſolation cela met dans tout le village; mais Madlle Eliſe vous avais pramis à mes camarades d'leur raconter la cauſe de ce grand malheur.

ELISE.

Oui, mon cher Georges, & je vais acquitter ma parole.

GEORGES.

Comme Nouricier de Monſeigneur, j'en ons ſu queuque choſe; je n'leur ons pas caché, mais c'eſt d'vous-même, Mam'ſelle Eliſe, qu'ils veulent ſavoir

ſavoir toutes les circonſtances, & pour moi, j'ſis bien ſûr d'n'en pas entendre le récit, ſans en être encore attendri.

ELISE.

Approchez tous, & écoutez-moi.—

Tous ſont un cercle autour d'elle, & prêtent la plus grande attention.

Vous connoiſſez la naiſſance, la richeſſe du pere de Nina; Germeuil, élevé avec elle, ne put la voir ſans l'aimer. Elle étoit née ſenſible. Germeuil avoit toutes les vertus, il fut payé de retour. Le Comte, pere de Nina, voyoit, ſans peine, cette flamme naiſſante; il flatta même Germeuil de lui accorder la main de ſa fille. L'époque étoit fixeé.—Un rival, plus riche, plus puiſſant ſe préſente, & le Comte a la foibleſſe de rompre ſes engagemens: Nina gémit, Germeuil ſe déſeſpere, le Comte réſiſte, Germeuil eſt congédié, traité ſans nul égard; je veux parler pour lui, on m'impoſe ſilence; & je mêle mes larmes à celles de ma jeune Maîtreſſe.

GEORGES.

C'eſt donc bien vrai, c'eſt Monſieur le Comte, c'eſt mon fils qui a été capable de ce trait-là, je ne pouvions le croire; il a toujours paſſé pour un ſi bon pere, pour un ſi bon ami—mais pardon, je ne vous interromprons plus.

ELISE.

Germeuil vouloit au moins dire un dernier adieu à Nina, je ne crus pas devoir lui refuſer ce foible adouciſſement; nous nous rendons dans le parc, déja nous diſtinguons la voix de Germeuil, mais

celle de ſon rival ſe fait auſſi entendre ; l'explication paroît vive, bientôt l'éclat des épées—Germeuil fait un cri——tombe, & nous voyons ſon ſang couler——Nina perd connoiſſance, je cours au Château demander du ſecours, on l'y porte mourante ; & quand elle ouvre les yeux, le premier objet qui ſe préſente—c'eſt ſon pere, tenant par la main le meurtrier de Germeuil, & lui ordonnant de le regarder comme ſon époux. Nina, muette d'effroi, d'indignation, ne peut réſiſter au combat affreux qu'elle éprouve ; elle veut parler, & les expreſſions ſe refuſent à ſa douleur ! elle veut pleurer, & les larmes ſechent dans ſes yeux ! ſes traits s'alterent, ſa raiſon eſt troublée, une fiévre dévorante, un délire affreux s'emparent de tous ſes ſens, la préſence de ſon pere, celle de l'odieux rival, ne ſont que l'augmenter encore ; tous les ſecours de l'art ſont employés, on réuſſit à la rendre à la vie ; mais hélas ! on ne peut rétablir ſa raiſon. Le pere, repentant, déſeſpéré, ne pouvant ſoutenir ce ſpectacle, me laiſſe ce dépôt ſi cher, & Nina plus intéreſſante, plus reſpectable que jamais, offre à tous ceux qui la voient une déplorable victime de l'amour & de la ſévérité.

GEORGES.

Et Germeuil ?

ELISE.

Le bruit de ſa mort étoit venu juſqu'à nous ; mais dans ce moment même, Nina avoit tout-à-fait perdu le ſouvenir de ce funeſte événement.—L'idée de Germeuil, tendre, fidele, cette idée ſi long-tems chere à ſon cœur—étoit la ſeule qui ne ſe fût pas effacée de ſa mémoire, & la ſeule qui l'occupe encore ; elle le croit en voyage & ſur le point de revenir.—Vous voyez ce banc, preſque

en

en face de la route—eh bien! tous les jours elle vient l'y attendre; le froid, le ſoleil, l'intempérie des ſaiſons, rien ne peut l'en détourner; elle s'y aſſied, porte un bouquet qu'elle a cueilli pour lui—l'heure paſſée elle ſoupire, eſſuie une larme, & s'en va avec l'eſpoir trompeur de le voir le lendemain.

GEORGES.

Mais ſon pere?—

ELISE.

Livré à la douleur, aux remords, il m'écrit cependant qu'il ne peut ſupporter plus long-tems une abſence qui le prive de voir ſa fille; il revient—mais hélas! nous ne pouvons lui offrir d'autre conſolation que celle de pleurer avec lui.

GEORGES.

Pauvre Nina!

UN PAYSAN.

Comme elle eſt bonne!

UN AUTRE PAYSAN.

Comme elle eſt généreuſe!

GEORGES.

Que trop, & nous venions vous dire.—Mais voici Monſieur; éloignons-nous.

ELISE.

Oui, il ſera peut-être bien aiſe de me parler un moment en particulier. *(Ils s'en vont.)*

SCENE II.

LE COMTE, ELISE.

LE COMTE.

MA chere Eliſe, j'accours dévoré d'inquiétude; parle, à quoi dois-je m'attendre ?

ELISE.

Nous ne ſommes pas plus heureux qu'avant votre départ.

LE COMTE, *triſtement.*

Je n'ai plus rien à te demander. Elle eſt à préſent ?

ELISE.

Dans ce boſquet.

LE COMTE.

Dieux; & ſi elle m'apperçoit ?—

ELISE.

Ne craignez rien; le ſommeil l'a accablée, & je vais près d'elle attendre l'inſtant de ſon réveil.

LE COMTE.

Cours, & ſur le champ, vient m'avertir.

(Elle ſort.)

SCENE III.

SCENE III.

LE COMTE *ſeul.*

AIMABLE & malheureux enfant, que ne peux-tu entendre tout ce que le repentir fait m'inſpirer!— Oh! ma fille! tu ne ſais pas l'excés de ma douleur, je paye bien cher un inſtant de ſévérité, il me coute le repos de ma vie tout te-entiere, juſte ciél!—Germeuil et Nina toute au moment de leur bonheur, j'allois en jouir moi même, d'un mot j'ai tout detruit—tout. Non, il n'y a plus de félicité pour moi ſur la terre—— Que me veut on!

SCENE IV.

GEORGES, LE COMTE.

GEORGES, *& quelques vieux Payſans.*

PARDON, Monſeigneur.

LE COMTE.

Ah! te voilà, mon cher Georges?

GEORGES.

Oui, Monſeigneur, c'eſt moi, c'étions les Notables, les Anciens du Village—Nous vous troublons peut-être?

LE COMTE, *vivement.*

Jamais, mes amis, ſur-tout ſi vous venez m'offrir l'occaſion de vous être utile.

GEORGES.

GEORGES.

Graces à vos bontés & à celles de Mam'ſelle Nina, nous ne manquons de rien, all' eſt ſi noble? car il faut que vous ſachiez, Monſeigneur, qu'alle méconnoît tout le monde, hors les pauvres, & quelle a tout oublié, excepté l'habitude qu'all' avoit de nous faire du bien.

LE COMTE, *vivement.*

Elle eſt encore ſenſible à ce plaiſir?—Quelle joie vous me cauſez!—Ah! c'eſt la premiere que j'aie goûtée depuis bien long-tems!—

GEORGES.

Elle nous donne ſans ceſſe; Mam'ſelle Eliſe y fournit, & nous défend de la contrarier; cependant, Monſeigneur, j'avons des ſcrupules.

LE COMTE.

De recevoir d'elle? eh! ſongez donc, mes chers amis, que vous me priveriez par là du ſeul moyen qui me reſte de lui faire paſſer un moment heureux—Acceptez, acceptez tout—Le Ciel écoute avec bonté les vœux de l'honnête indigence—priez-le; qu'il vous exauce, & vous ſerez acquittés.

GEORGES, *avec vivacité & ame.*

Eh! nous ne faiſons pas autre choſe, Monſeigneur; il n'y a pas un enfant, grand comme ça, (*montrant avec ſa main*) pas un vieillard ſur le bord de ſon tombeau, qui ne prie nuit & jour pour voir ceſſer votre chagrin!—

LE COMTE.

Je vous remercie; mais pendant qu' Eliſe eſt encore auprès de ma fille, vous qui la voyez tous les

les jours, parlez-moi d'elle, de ſa ſanté. On m'a mandé qu'elle étoit parfaitment rétablie.

GEORGES.

Oui, monſeigneur, ſa ſanté eſt anez bonne, elle ſe rétablit tous les jours, elle a même parfois des inſtants de gayeté, alors tout lemonde eſt content, mais quand ſa douleur vient à la reprende—lorſque Mamſella Nina pleure, oh alors—ma ſoi—tout le village pleure avec elle.

LE COMTE, *à tous les vieux.*

A quoi paſſe-t-elle ſon tems? Répétez-moi tous ces détails; ſans doute elle ſe promene ſouvent?

GEORGES.

Toute la journée.

LE COMTE.

Seule?

GEORGES.

Preſque toujours.

LE COMTE.

La démarche triſte? Le regard ſombre?

GEORGES.

Oh! oui, des yeux—qui font ben d'la peine à voir—Mais auſſi, dans ce même inſtant, s'il ſe rencontre ſur ſon paſſage un malheureux—un vieillard—un d'nous enfin! ſa figure ſe déride, elle prend l'air content.

LE COMTE.

Elle prend l'air content? Ah! trouvez-vous toujours ſur ſon paſſage—Parle-t-elle quelquefois de ſon pere?

GEORGES.

GEORGES.

Hélas—un jour, on vous nomma devant elle —des pleurs coulerent auſſi-tôt de ſes yeux—une pâleur ſubite—

LE COMTE.

Mes amis—ne me nommez jamais.

GEORGES, *à part.*

Qu'il eſt à plaindre—

LE COMTE.

Le Ciel me punit bien ſévérement.

GEORGES.

Il s'appaiſera.

LE COMTE.

Nina ne m'aime plus.

GEORGES.

Alle vous aimera.

LE COMTE.

Je n'oſe m'en flatter; mais qu'elle me ſouffre au moins près d'elle!—

GEORGES.

Alle vous ſouffrira, alle vous aimera, alle guérira même—Monſeigneur, eſpérez, eſpérez tout.

LE COMTE.

Non, non, non.

GEORGES.

Au moins, ſi nous ne pouvons adoucir vos peines, nous ſaurons toujours les partager.—

LE COMTE.

SCENE V.

ELISE, Les PRECEDENS.

ELISE, *accourant*,

ELLE vient la tête penchée, l'œil fixe, ſon bouquet à la main, elle cherche à être ſeule; ne la contraignons point.

LE COMTE.

Je me ſoumets à tout: mais promets-moi que je la verrai, que je l'entendrai.

ELISE.

Caché ſous ces arbres, vous pourrez la contempler à votre aiſe: aſſiſe ſur ce banc, ſouvent elle y chante des chanſons qu'elle compoſe, & que bientôt elle oublie; ſouvent auſſi elle s'entoure de jeunes payſannes, d'habitans du village; les prévient, les careſſe, & eſt enchantée quand on la paye de retour.

GEORGES.

Et vous jugez: Monſeigneur, ſi cela doit leur coûter!—

LE COMTE.

La voilà! emmenez-moi, je ne pourrois réſiſter au plaiſir de la ſerrer contre mon cœur.

SCENE VI.

NINA *entre ; ſes cheveux ſont ſans poudre, bouclés au haſard ; elle eſt vêtue d'une robe blanche ; elle tient un bouquet à la main ; ſa marche eſt inégale ; elle s'arrête, elle ſoupire, & va s'aſſeoir, en ſilence, ſur le banc, le viſage tourné vers la grille.*

NINA, *après un petit ſilence.*

VOICI l'heure où il doit venir—il viendra—aujourd'hui—ce ſoir—il me l'a promis—& où ſeroit-il plus heureux qu'auprès de celle qu'il aime, & dont il eſt ſi tendrement aimé ?—ces fleurs, pour lui—ce cœur ! pour lui—& il ne vient pas ! Oh ! que les jours ſont longs ! Que la Nature eſt triſte ! —Je n'exiſte plus—non, je ne vivrai que lorſqu'il ſera près de moi—& il ne vient pas ! On l'en empêche peut-être—qui ?—je ne ſais—eux ! des méchans—Que je ſuis mal !—ici—par-tout !— Mais ſi Germeuil revenoit ! Oh ! tout ſeroit bien alors.

CHANSON.

Quand le bien-aimé reviendra
Près de ſa languiſſante amie,
Le printems alors renaîtra,
L'herbe ſera toujours fleurie ;
Mais je regarde—hélas !—hélas—
Le bien-aimé ne revient pas !

Oiſeaux, vous chanterez bien mieux
Quand du bien-aimé la voix tendre,
Vous peindra ſes tranſports, ſes feux ;
Car c'eſt à lui de vous l'apprendre !
Mais, mais—j'écoute—hélas !—hélas !
Le bien-aimé ne chante pas !—

Echo,

Echo, je t'ai laſſé cent fois
De mes regrets, de ma triſteſſe ;
Il revient : peut-être ſa voix
Te demande auſſi ſa maîtreſſe ;
Paix—Il appelle !—hélas ! hélas !
Le bien-aimé n'appelle pas !

SCENE VII.

NINA, *à Eliſe qui s'eſt approchée doucement.*

AH ! te voilà—Bonne ! j'oublie toujours ton autre nom.

ELISE.

Eliſe.

NINA.

J'aime mieux le premier.

ELISE, *avec affection.*

Et moi !

NINA.

Eh bien ! Bonne, il ne vient pas.

ELISE.

Sans doute, un obſtacle inſurmontable—

NINA.

Oh ! oui—ſi je ſavois où aller le trouver—crois-tu qu'il ſoit bien loin ?

ELISE, *très-troublée & ſoupirant.*

Bien loin !

NINA.

NINA.

Cela t'afflige auſſi ?

ELISE, *avec ame.*

Beaucoup—vos petites amies ſont là,

NINA, *avec gaîté.*

Tant mieux, tant mieux ; fais-les venir.

SCENE VI.

De jeunes filles & pluſieurs enfans très petits accourent. Eliſe porte une corbeille où il y a du pain, des fruits, & quelques légers preſens.

NINA, *aux petites filles.*

BONJOUR, petites, bonjour !—Vous avez bien ſoin de moi ; vous ne m'abandonnez pas—ne vous laſſez point : cela porte bonheur d'avoir pitié des malheureux—Eh bien ! je ſuis là, je l'attends ; mais, dites-moi, vous eſtes vous ſouvenues de prier le Ciel pour qu'il le ramene bientôt.

LES PETITES FILLES.

Oui, oui.

NINA.

Je pari que vous n'avez pas retenu ſon nom.

UNE PETITE FILLE.

Germeuil.

NINA.

UNE AUTRE, *plus bas, avec fineſſe & ſentiment.*

Le bien aimé.

NINA, *avec joie.*

Le bien aimé ! oui, oh ! tu ſais bien, toi ! tiens. *(Elle lui donne ſa bague.)*

LA PETITE FILLE.

Un diamant ?

NINA, *avec regret.*

Oui, ce n'eſt que cela.

LA PETITE FILLE.

Ce ſimple anneau ?—

NINA, *fâchée de la refuſer.*

Non, je ne puis pas : tu ne ſais donc pas qui me l'a donné, & quand il reviendra ! que diroit-il, s'il ne me le voyoit plus ! *(Les petites filles témoignent, par geſtes, leur douleur.)* Il va venir, & j'ai fait une chanſon, écoutez—ah ! je l'ai oubliée ; qu'importe, j'ai toujours à lui dire quelque choſe que je n'oublirai jamais—Germeuil !—te voilà !—je ſuis contente—c'eſt bien ça ! Et vous, vous m'avez promis de lui dire—qu'eſt-ce que vous lui direz ?—

ELISE.

Elles chanteront ce que vous leur avez appris.

NINA, *étonnée & triſte.*

Je leur ai appris !—j'oublie tout—rappellez-le moi donc, & pour cette fois, je vous écouterai ſi bien, que je n'oublierai plus.

LES JEUNES FILLES.

Germeuil, ta Nina, loin de toi,
Etoit bien malheureuſe.

NINA, *vivement, les arrêtant.*

Non, non, écoutez comme je dis: *(Elle répete plus tendrement.)*

Germeuil, ta Nina, &c.

LES JEUNES FILLES.

Aujourd'hui qu'elle eſt près de toi.
La voilà bien heureuſe.

NINA.

A moi—

Aujourd'hui, &c.

Alors ſa tête ſe monte, & elle continue ſans ſuite.

Ah, oui pres detoi bienheureuſe, et bien malheureuſe loin de toi—mais je le voi, ah quel bonheur!—c'eſt lui, le voilà—il dit qu'il m'aime—Ah grands Dieux! je te revois—Germeuil—Germeuil—tu ma fuis—tu m'évites,—et pourquoi?—ce n'eſt donc pas toi—et pourtant c'eſt bien moi—ta Nina—toujours la même—juſte ciel!—que je le voyé!—un jour—une heure—une minute! que je puiſſe dire—levoilà—et puis je conſens à mourir.

LES ENFANS.

Mourir!—quel mot prononcez vous?—Nina!—mourir!—ah—il faut que vous viviez pour nous.

NINA, *revenant à elle avec beaucoup d'ame, à Eliſe.*

Oui, elle vivra pour vous, pour toi & pour Germeuil—*(naivement.)* Mais vous pleurez: ah! ne me plaignez pas! j'ai eu un inſtant de bonheur, j'ai cru le voir!

ELISE,

ELISE, *à part.*

J'apperçois le Comte ; il n'aura pu réſiſter à l'envie de parler à ſa fille.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, GEORGES.

LE COMTE *à Georges.*

APPROCHONS ! elle me voit—elle paroît me regarder ſans frayeur.

GEORGES.

Ah ! ſans doute, elle ne vous reconnoît pas.

(Le Comte ſoupire & s'avance ; Nina le fixe pendant quelque tems, & témoigne un léger mouvement d'inquiétude.)

NINA, *ſe cachant derriere ſa Bonne.*

Bonne, allons-nous en.

ELISE.

Pourquoi ?

NINA.

Je vois-là un homme—allons-nous en.

ELISE.

Vous l'affligerez.

NINA.

L'affliger ! moi—tu crois ?—je reſte, je ne veux affliger perſonne—qui eſt-il ?

ELISE, *embarraſſée.*

C'eſt un voyageur—

NINA, *cherchant à rappeller ſes idées.*

Voyageur !

ELISE.

Il vient nous demander l'hoſpitalité.

NINA.

Il a bien fait—l'as-tu remercié ? Je n'oſe lui parler. Il m'en impoſe—parle-lui, toi—*(Le Comte s'éloigne.)* Il s'éloigne—pourroit-il me craindre ?—Monſieur, Monſieur ! approchez, n'ayez pas peur d'une pauvre fille ; c'eſt Nina : tout le monde la connoît & la plaint—reſtez-vous avec nous ?

LE COMTE.

Oui, ſi ma préſence ne vous eſt pas importune.

NINA.

Il a parlé, &—je ne ſais pourquoi, mon cœur a treſſailli.

LE COMTE, *alarmé, à part.*

Ciel ! toujours.—

NINA.

Je ſuis remiſe, pardonnez : une crainte en vous voyant—Il faut excuſer l'état où je ſuis ; ſi l'on vous en apprenoit la cauſe, vous en ſeriez touché, j'en ſuis sûre.

LE COMTE, *étouffant.*

Perſonne ne peut prendre à vos peines plus d'intérêt que moi.

NINA.

NINA.

Vous ſoupirez ! vous avez auſſi des chagrins ?

LE COMTE.

De bien grands.

NINA, *vivement, d'abord.*

Je pleurerai avec vous—Eh ! que venez-vous faire ici ? *(avec ame.)* Y attendez-vous quelqu'un ?

(Pendant cette Scene, Eliſe eſt au fond du Théatre avec les petites filles.)

LE COMTE.

Je viens chercher ma fille.

NINA.

Vous avez une fille ? vous l'aimez, n'eſt-ce pas ? vous la rendez bienheureuſe ?

LE COMTE.

C'eſt le but de tous mes deſirs.

NINA.

Que le Ciel vous protége & vous conſole ? Oui, rendez-la bienheureuſe, ne l'affligez jamais, & ſurtout ſi elle aimoit, gardez-vous de la contraindre dans le choix de ſon cœur ; cela fait un mal—*(Appuyant ſur cette fin avec l'air de la profonde douleur.)*

LE COMTE.

Je le ſais.

NINA, *douloureuſement.*

Oh ! non, non, vous ne pouvez pas le ſavoir.

LE COMTE, *à part.*

Quel ſupplice !

NINA.

Tenez, regardez-moi ; j'étois heureuſe autrefois, avant que Germeuil ſe fût en allé ; à préſent, je gémis ſans ceſſe, j'afflige tout le monde, je ſuis à la merci d'étrangers, je n'ai plus de parens d'appui—

LE COMTE, *vivement.*

N'avez-vous pas un pere ?

NINA, *étonnée & cherchant à ſe rappeller.*

Un pere !—moi—non, non, jamais. Ah ! ſi j'avois eu un pere, il m'auroit protégée, il m'auroit unie à Germeuil ; & la pauvre Nina ne ſeroit pas ſeule, paſſant ſes triſtes jours à attendre celui qu'elle aime, & à fatiguer la pitié de ceux qui l'entourent.

LE COMTE, *au déſeſpoir.*

Nina, vous me déchirez !

NINA.

Que vous ai-je donc dit ? Plus de ces yeux-là, bon étranger, quittez cet air ſombre, ſouriez—que les larmes ne ſoient que pour Nina ! *(Elle penche ſa tête, & tombe dans une réverie profonde.)*

LE COMTE, *dans un mouvement de tendreſſe.*

Ma chere !—*(A part.)* Que ne puis-je dire ma fille ! mais, hélas ! je n'oſe encore prononcer ce doux nom ! *(Pendant qu'il parle, Nina s'éloigne penſive & triſte, & va s'aſſeoir ſur le banc, les yeux fixés ſur la grille.)*

ELISE.

ELISE, *bas, au Comte.*

Elle ne vous entend plus.

NINA, *l'œil égaré.*

Les larmes—toujours—je m'en irai—oh ! non, non—parce que demain—lui—ici—*(Elle ſourit avec l'air égaré.)* Que demain !—*(Elle ſoupire.)* Que demain !—*(Elle tombe dans une triſteſſe ſombre.)*

ELISE.

La voilà tombée dans une rêverie profonde, que ſouvent nous avons peine à faire ceſſer. Je viens d'envoyer les petites avertir le berger, qui n'attend qu'un ſignal pour jouer des airs, qui tirent toujours Nina de ſa ſombre triſteſſe ; profitez de ce moment pour vous remettre du trouble où vous êtes.

LE COMTE, *s'éloignant.*

Eſt-il un pere plus malheureux ! *(On entend une muſette ; le Berger paroît au haut du chemin & prelude, les petites filles ſont avec lui.)*

NINA.

Ah ! Bonne, c'eſt le Berger qui joue.

ELISE.

Oui, le travail eſt fini, & l'on va ſe réunir.

NINA, *avec l'empreſſement d'un enfant.*

Ecoute, écoute donc ! *(L'air continue, Nina paroît l'écouter avec une joie naïve, & marque la meſure.)*

ELISE.

Allons avec lui au village, nous en ramenerons ceux à qui vous deſtinez vos préſens.

NINA.

Avons-nous encore quelque choſe à leur donner ?

ELISE.

Sans doute.

NINA.

Courons—*(Reprenant l'air triſte & regardant le banc.)* Il faut donc s'en aller ſans Germeuil, ſans lui donner le bouquet que j'ai fait pour lui. *(Elle le laiſſe ſur le banc ; avec la plus grande expreſſion.)* Adieu, fleurs, arbres, oiſeaux, tous les jours témoins de mes peines—banc ſur lequel j'ai tant pleuré—adieu, je reviendrai bientôt vous voir. *(Elle s'en va, & on la voit monter & ſuivre le chemin qu'a pris le Berger accompagné des petites filles.)*

LE COMTE, *ſe rapprochant, à Eliſe.*

Suis-la.

ELISE.

Je ne veux pas avoir l'air de l'obſerver trop, cela la tourmente ; mais je me trouve toujours auſſi-tôt qu'elle peut me deſirer.—Retirez vous Monſieur pour un moment ; je vous avertirai lorſque je jugerai qu'il en ſera temps.

LE COMTE.

A la bonne heure, j'y conſens—ah ma chere Eliſe, que d'obligations ?—

ELISE.

Ne parlez pas d'obligations, Monſieur, je ſuis conduite par mon cœur & par l'attachement qu'elle m'inſpire ; je vais la rejoindre.

(Ils ſortent tous deux pas un coté oppoſé)

Fin du Prémier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE *ſeul.*

CHAQUE mot qui lui eſt échappé ſur moi, ſur Germeuil, me perçoit le cœur—Hélas! ſans lui, le retour de ſa raiſon ne fera que changer ſes maux.—Mais, que ſe paſſe-t-il dans cette allée du parc?—les domeſtiques raſſemblés—mes gardes—un jeune homme au milieu d'eux!—il réſiſte—ſe permettroit-on quelque violence?—Voici Georges qui accourt—

SCENE II.

GEORGES, LE COMTE.

GEORGES, *tout eſſoufflé.*

AH! Monſeigneur, ah! mon fils, je viens vous inſtruire—

LE COMTE.

Tu es tout troublé! que s'eſt-il paſſé?

GEORGES.

Vous ne pouvez vous l'imaginer.

LE COMTE.

Tu augmentes mon inquiétude.

GEORGES.

Germeuil—

LE COMTE.

Eh bien!

GEORGES.

Il n'eſt pas mort.

LE COMTE.

Germeuil!

GEORGES.

Je ne pouvions en croire nos yeux.

LE COMTE.

Tu l'as vu?

GEORGES.

Il eſt ici.

LE COMTE.

Tu te trompes.

GEORGES.

Je l'ai vu, c'eſt lui, j'en ſommes ſûr.

LE COMTE.

Mais par quel prodige, & pourquoi dans le parc?

GEORGES.

A peine étoit-il arrivé, qu'il a cherché à ſéduire les jardiniers, il les a priés de le laiſſer entrer; il vouloit ſeulement, diſoit il, voir Mam'ſelle & parler à Eliſe; ça leur a paru ſuſpect: alors, ne pouvant les gagner, il a imagné de paſſer pardeſſus le mur, on le guettoit; on l'a entouré; il réſiſtoit—par bonheur je me ſommes trouvé là, j'ons reconnu Germeuil; j'ons dit qu'on ne le laiſsât pas échapper, & fachant tout le plaiſir que ça vous

vous feroit, je n'ons plus ſenti le poids des années, je ſommes accouru, & j'me trouvons trop heureux d'avancer, d'un inſtant, la joie que ça doit vous cauſer.

LE COMTE.

Ah! mon ami, quelle heureuſe nouvelle! Quoi! le Ciel l'a conſervé, & c'eſt lui qui nous l'amene! qu'on le conduiſe ici, & ſur-tout qu'on ne lui diſe pas—

GEORGES.

Je l'ons bien défendu.---Mais, le voici!

LE COMTE.

Laiſſe-nous.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, GERMEUIL, *pâle, les cheveux défaits, ſans chapeau, environné de garçons jardiniers & de domeſtiques.*

GERMEUIL, *à ceux qui le conduiſent.*

OU me conduiſez-vous? Vous ne ſavez pas à quel ennemi vous livrez!

GEORGES, *allant à lui.*

Monſieur le Comte eſt bon.

GERMEUIL.

Il eſt injuſte & cruel.

LE

LE COMTE.

Non, je viens—

GERMEUIL.

Pour inſulter à mes peines.

LE COMTE.

Pour les partager, mon fils!

GERMEUIL.

Son fils!

LE COMTE.

Pourrois-tu refuſer ce doux nom? viens dans mes bras!

GERMEUIL.

Eſt ce un ſonge? Un preſtige? Qui moi!—moi, je ſuis dans vos bras?

LE COMTE.

Non, mon fils, non ce n'eſt point un ſonge, c'eſt le ciel qui te conduit ici pour adoucir mes maux—ah mon ami! je ſuis bien à plaindre.

GERMEUIL.

Nina!—quoi—la mort—

LE COMTE.

Non, mon ami, elle vit.

GERMEUIL.

Nina reſpire et je ſuis dans vos bras, ah! quel bonheur!—je ne puis le croire.

LE COMTE.

Ne prononce par ce mot bonheur!—nous ſommes plus à plaindre que jamais.

GER-

GERMEUIL.

Qu'entends ſe? Se pourroit il qu'elle eut changé, quoi, Nina ne m'aimeroit plus—j'aurois perdu ſon cœur?

LE COMTE.

Non, ſon cœur eſt toujours à toi.

GERMEUIL.

Nina m'aime encore! je ne redoute rien—non, pour moi il n'eſt plus de malheur.

LE COMTE.

Ah mon ami!—Tu vas voir Nina.

GERMEUIL.

Je brule d'être à ce moment.

LE COMTE.

Crains-le plutôt.

GERMEUIL.

Et vous dites qu'elle m'aime!

LE COMTE.

Tu n'as donc pas entendu parler d'elle depuis ce combat malheureux?

GERMEUIL.

On m'a tranſporté mourant chez un ami; perſuadé que Nina étoit l'épouſe de mon rival, j'étois indifférent ſur tout ce qu'on pouvoit faire de moi; mais, au bout de quelque tems, revenu malgré moi de ma bleſſure, dévoré d'amour, d'inquiétude, déteſtant

déteſtant le jour qu'on m'avoit conſervé, rappellant un reſte de forces, j'ai trompé les ſoins vigilans de celui qui m'avoit éloigné de ce ſéjour, je ſuis accouru, j'ai voulu voir Nina, lui dire que je l'aimois encore, & mourir à ſes yeux.

LE COMTE.

Par-tout le bruit de ta mort s'eſt répandu, & Nina—

GERMEUIL, *avec joie.*

Y a été ſenſible? quel bonheur!

LE COMTE.

Qu'oſes-tu dire? frappée d'un coup ſi inattendu, ſa raiſon—

GERMEUIL.

Dieux! Nina.

LE COMTE.

Il eſt trop vrai!

GERMEUIL, *avec fureur.*

Cruel! c'eſt votre ouvrage; c'eſt votre inflexible ſévérité, & je viens pour être témoin!—Pere barbare!

LE COMTE.

Ah! mon fils, ne m'accable pas: ſonges combien déja je ſuis malheureux!

GERMEUIL.

Pardonnez à l'excès de mon déſeſpoir—il eſt affreux.

LE COMTE.

Juge du mien, puiſque tu n'es pas coupable.

GER-

GERMEUIL.

Je n'oſe plus vous queſtionner.

LE COMTE.

Sa raiſon eſt tout-à-fait égarée, elle ne connoît perſonne.

GERMEUIL.

Elle ne reconnoitra pas même Germeuil ?

LE COMTE.

Je le crains; mais tu l'entendras ſans ceſſe parler de toi.

GERMEUIL, *avec une joie tendre.*

De moi ? Dieux !

LE COMTE.

Elle vient tous les jours t'attendre ſur ce banc.

GERMEUIL, *allant au banc, & avec un vif intérêt.*

Sur ce banc ?

LE COMTE.

Et là, elle t'appelle.

GERMEUIL, *avec joie.*

Elle ſe reſſouvient encore de mon nom ?

LE COMTE.

C'eſt le ſeul qu'elle n'ait pas oublié. Elle te fait un bonquet qu'elle laiſſe enſuite.

GERMEUIL, *courant le prendre ſur le banc.*

Je l'apperçois—elle l'a cueilli pour moi ? & où eſt-elle à préſent—courons, mon pere ! courons—

LE

LE COMTE.

Arrête—& modere ton impatience, il faut que j'aille au devant d'Eliſe; il eſt néceſſaire de la prévenir, & de la conſulter. Je reviens, dans l'inſtant, te faire part de ce qu'elle m'aura dit; reſte, je t'en prie, j'oſe même te l'ordonner.

SCENE IV.

GERMEUIL *ſeul.*

QUEL changement dans mon ſort!—mais auſſi, quel événement affreux!—j'avois beſoin d'être ſeul: dans ce premier moment, je n'aurois pu ſupporter ſa vue—Nina!—Infortunée!—mille ſouvenirs touchans!—que ces lieux me ſont chers!—C'eſt donc ici qu'elle vient tous les jours—c'eſt ſur ce banc qu'elle vient m'attendre,—voila les fleurs qu'elle a cueillies pour moi: ah tout me rappelle ici les plus beaux jours que j'ai paſſés de ma vie—Eh bien! mon pere, que dit Eliſe?—

SCENE V.

LE COMTE, GERMEUIL.

LE COMTE.

ELISE étonnée, interdite, ravie, ne ſait que nous conſeiller; elle craint, elle eſpere—Mais, Nina vient—

GER-

GERMEUIL, *l'appercevant deſcendre.*

Je l'apperçois!—quel déſordre dans ſes yeux! —ah! mon pere!

LE COMTE.

Eloignons-nous: tu t'accoutumeras, par degrés, à ce triſte ſpectacle. Quand tu ſeras remis du trouble que ſon état te cauſe, tu paroîtras; il faudra que tu arrives par cette route, tu entreras par la grille, & une fois avec elle, ta prudence te ſuggérera ce qu'il faudra faire pour rappeller ſa raiſon, ſans riſquer ſes jours.

GERMEUIL, *n'oſant regarder Nina.*

Ah! fuyons—

(Ils ſortent.)

SCENE VI.

(NINA entre, tenant d'une main un enfant, & de l'autre un vieillard; elle eſt entourée d'habitans du lieu, de différens âges, qui ſont tous parés de ſes dons.)

NINA *aux payſans.*

Mes enfans, votre tendreſſe, les ſoins que vous prenez de moi calment un peu l'excès de ma triſteſſe, aimez moi bien, ne me quittez jamais.

UN PAYSAN.

Ah ma bonne demoiſelle!

UN AUTRE.

Ah! notre chere maitreſſe, nous ſommes com-

blés de vos bienfaits, non ſurement, nous ne vous quitterons jamais.

GEORGES.

Tenez, Mademoiſelle, moi j'ai dans l'idée que votre chagrin finira, oui oui, notre chere maitreſſe, j'ai dans l'idée que votre bon ami reviendra.

NINA.

Vous croyez ?—Ah! c'eſt une bien bonne idée.

GEORGES.

Oui, moy je le penſe Mam'ſelle, il reviendra le bien aimé, peut-être dans huit jours, peut-être des demain, que ſait on ?—peut-être aujourd'hui même.

NINA.

Oh je vois bien, mes enfans, que vous faites de votre mieux pour adoucir mes chagrins.

GEORGES.

Adieu notre chere demoiſelle, tranquilliſez vous un peu; oui, oui, bonne eſperance, tout changera, et moi je vour dis que votre bon ami reviendra.

Germeuil paroît dans la route, le Comte le ſuit, Eliſe eſt ſur la hauteur qui regarde.

Les payſans remontent lentement au village, en témoignant un vif intérêt ſur ce qui va ſe paſſer.

NINA, *à tous.*

Adieu—adieu—adieu—demain nous—

(Dans

(Dans ce moment même, Germeuil, pouſſant la grille, ſe trouve en face d'elle. Elle s'arrête au milieu de ſa phraſe, & pouſſe un cri.)

Ah!—*(Elle reſte immobile, porte la main à ſa tête, à ſon cœur, joint les deux mains d'une maniere très-expreſſive, dit quelques mots entrecoupés, & part avec la plus grande rapidité.)*

LE COMTE.

Où va t-elle?

GERMEUIL.

Elle ſembleroit avoir éprouvé—

LE COMTE.

Oui, mais ne nous flattons pas—

(Eliſe eſt ſur le chemin qui monte au village; Nina qui l'y a vue, court la prendre par la main, la ramene trés-vîte, & la place vis-à-vis de Germeuil.)

NINA, *avec beaucoup d'action.*

Vois-tu?

ELISE, *affectant de ne pas ſavoir ce qu'elle veut dire.*

Eh bien!

NINA, *avec impatience.*

Vois-tu, te dis-je?

ELISE, *froidement.*

Oui, c'eſt celui que vous attendez—

NINA.

Celui, dis-tu? C'eſt lui; je n'oſois le croire: mais ne me trompes-tu pas? Regarde comme il

eſt triſte. Ah! ſi c'étoit Germeuil, pourroit-il être affligé en revoyant ſa Nina? ſi c'étoit Germeuil, Nina ſouffriroit-elle encore? ſeroit-elle encore malheureuſe?

GERMEUIL, *étouffant de douleur.*

Dieux! que je ſuis ému!

NINA.

Sa voix?—As-tu entendu ſa voix?—Ah! ah! ma tête! une douleur, un nuage ſur mes yeux! de grace, ne me laiſſez pas dans cette incertitude—

ELISE, *avec plus de chaleur, & avec joie.*

C'eſt bien lui.

GERMEUIL, *avec eſpoir.*

C'eſt ton amant.

LE COMTE, *de même.*

C'eſt ton pere.

(*A ce nom, Nina fait un mouvement d'effroi.*)

NINA.

Ton pere, a-t-il dit? mon pere! c'eſt lui, il vient! dieux! eh que veut-il de moi? comment lui obéir? où aller? Sauvez-moi, ſauvez-moi de ſon courroux.—Vous ne répondez pas; vous n'êtes plus ceux à qui je parlois tout-à-l'heure: pourquoi m'avoir trompée?—Quel mal on m'a fait! Germeuil n'eſt pas venu—non—il ne viendra plus jamais! Quel eſt ce lieu? (*Elle marche avec une action effrayante.*) Où m'a-t-on conduite?—Tous ces gens—laiſſez-moi—retirez-vous—retirez-vous.—Où vont-ils? (*Avec une eſpece de*

de déſeſpoir.) Qui que vous ſoyiez, ayez pitié de moi! *(Elle tombe dans les bras d'Eliſe.)*

GERMEUIL.

Elle perd l'uſage de ſes ſens.

ELISE.

Elle reſpire à peine!

LE COMTE, *avec déſeſpoir.*

Ah! c'eſt donc moi?—

GERMEUIL.

Nina, c'eſt Germeuil, Germeuil au déſeſpoir.

NINA, *revenant à elle, mais toujours avec l'air égaré.*

Tu as nommé Germeuil; le connois-tu? l'as-tu vu?—Par pitié, calme-moi—guéris-moi.—*(Elle poſe la main de Germeuil ſur ſon front.)* Fixe mes idées.—Ta figure eſt ſi douce!—Reſte à mes côtés—tu raſſures mon cœur.—Là—tiens—tout-à-l'heure, une pierre—une glace—à préſent une douce chaleur, un bien-être en te voyant. Ils me gênent pour te regarder; j'ai tant de choſes à te dire—

GERMEUIL, *avec joie.*

A moi?

NINA.

Sans doute. Apprends-moi ce qu'il fait, ce qu'il penſe, où il eſt, où l'as-tu laiſſé, & pourquoi ne vient-il pas?

GERMEUIL, *embarraſſé.*

Mais—

NINA.

Tu cherches ta réponſe—voudrois-tu me tromper?

GERMEUIL.

J'en ſuis incapable.

NINA.

Je le crois. Réponds donc.

GERMEUIL.

Mais s'il paroiſſoit devant vous?—

NINA.

Vous! je dis toi, fais de même, je t'en prie.

GERMEUIL.

Eh bien! s'il paroiſſoit devant toi—tu le méconnoîtrois peut-être.

NINA.

Il faudroit donc, pour cela, que Nina eût tout-à-fait perdu la raiſon.

GERMEUIL, *à part.*

Hélas! (*Haut.*) Au moins ſi ſes traits échappoient à ta mémoire, ſon cœur!—

NINA, *vivement.*

Ah! oui, ſon cœur! car quel mortel eut jamais un cœur comme le ſien? dis-moi, maime-t-il toujours?

GERMEUIL.

Plus que jamais, il adore Nina. (*Eliſe, d'un geſte, témoigne qu'elle eſt plus tranquille, & elle va retrouver le Comte qu'on peut apperçevoir dans l'éloignement,*

l'éloignement, & qui regardera avec Eliſe ce qui ſe paſſe.)

NINA.

Plus que jamais! eh bien! voilà ſur quoi ils n'ont jamais ſu me répondre; ils étoient tous ſourds, muets. Et ſais-tu tout ce qui s'eſt paſſé, notre amour, notre bonheur, nos peines?

GERMEUIL, *avec l'expreſſion la plus paſſionnée.*

Oui, tout eſt gravé-là—

NINA.

Là—tu as raiſon: ce n'eſt que là qu'on ſait bien—& tu me raconteras tout ce qui nous eſt arrivé, car un de mes plus grands chagrins, c'eſt de l'avoir oublié.

GERMEUIL.

Tu l'aimois donc bien!

NINA.

Il me demande ça! tout le monde ne le ſait-il pas?

GERMEUIL.

Quel moment!—ah ma bonne amie! quel ſentiment j'éprove en ce moment.

NINA.

Il m'appelle ſa bonne amie, il me parle tout comme lui.

GERMEUIL.

Oui, je te parlerai comme lui, il te diſoit ſouvent, je t'aime.

NINA.

Et moi, ne lui diſois—je pas auſſi?

GERMEUIL.

Et tu le dis encore aujourd'hui.

NINA.

Ah tout de même, & de bien bon cœur—veux tu me faire une promeſſe?

GERMEUIL.

De tout mon cœur.

NINA.

Promets moi de ne me quitter jamais.

GERMEUIL.

Je ne demande pas mieux, je ſerai toujours auprés de toi.

NINA.

Soir & matin?

GERMEUIL.

Soir & matin!

NINA.

Et puis demain?—& puis demain—

GERMEUIL.

Et puis demain, avec toi je ſeray ſans ceſſe.

NINA.

Avec toi, je m'affligerai.

GERMEUIL.

Nou, non, je veux te conſoler.

NINA.

Eh! comment t'appellerai-je moi?

GERMEUIL, *tendrement.*

Ton ami, tu ne riſqueras pas de te tromper.

NINA.

Mon ami, oui, je t'appellerai mon ami.—*(Avec ſurpriſe & vivacité.)* Mais, qui t'a donné ce bouquet?

GERMEUIL.

Je l'ai trouvé ſur ce banc.

NINA.

Sur ce banc! ſais-tu bien que c'eſt pour lui que je l'ai fait?

GERMEUIL, *le lui offrant.*

Veux-tu le reprendre?

NINA.

Non, je n'oſe pas, & il me ſemble qu'en te le voyant, j'éprouve un plaiſir auſſi doux que lorſque je l'ai cueilli pour lui—mais tu m'as promis de me dire—n'oublie rien, rien—il ne doit pas y avoir une ſeule circonſtance qui ne ſoit intéreſſante à ſe rappeller.

GERMEUIL, *enchanté.*

Non pas une ſeule.

NINA.

Commence.

GERMEUIL, *à part.*

Cruelle & délicieuſe ſituation!

NINA, *avec amitié & intérêt.*

J'écoute.

GER-

GERMEUIL.

Le premier jour que Germeuil te vit, il t'aima.

NINA, *avec reconnoiſſance & joie.*

Le premier jour!

GERMEUIL.

Il fut long-tems ſans oſer te le dire.

NINA.

C'étoit pourtant ſi doux à entendre!

GERMEUIL.

Ses yeux ſeuls ſavoient s'exprimer.

NINA, *inquiete.*

Et les miens?

GERMEUIL.

Ils parlerent.—Germeuil alors t'avoua toute ſa tendreſſe.

NINA, *avec joie.*

Sa tendreſſe! oui, oui; je m'en ſouviens.

GERMEUIL.

Depuis ce moment, il t'en parloit tous les jours.

NINA, *contente de ſe reſſouvenir.*

Tous les jours!—je me le rappelle encore.

GERMEUIL.

Il t'entretenoit de l'eſpoir qu'il avoit d'être ton époux.

NINA.

Epoux! ce doux nom! Je le lui donnois d'avance.

GER-

GERMEUIL.

Il venoit ſouvent avec Eliſe, & toi, cauſer ſous ce berceau.

NINA, *allant s'aſſeoir.*

Oh! je l'aimois bien, ce berceau!

GERMEUIL.

Là, ſa main dans la tienne—

NINA, *ſe rappellant toujours avec joie.*

Sa main dans la mienne—c'eſt bien vrai.

GERMEUIL, *avec le regard le plus expreſſif.*

Il te regardoit ſi tendrement!

NINA.

Oh! que tu l'imites bien!

(Pendant cette ſcene, le Comte & Eliſe ſe ſont rapprochés; le Comte eſt plus éloigné, voulant & n'oſant s'avancer, l'eſpoir eſt peint dans tous ſes geſtes; Eliſe eſt très-près de Nina. Les habitans du village paroiſſent dans le fond du Théatre, & reſtent cachés derriere les arbres, de façon à voir ſans être trop vus.)

GERMEUIL.

Tu étois attendrie.

NINA.

Comme je ſuis à préſent.

GERMEUIL.

Tu l'écoutois ſans colere.

NINA.

Et qui en pourroit avoir contre lui.

GER-

GERMEUIL.

Un jour—

NINA, *voyant Eliſe, avec vivacité & ame,*

Bonne, il ſait tout, il ſait tout.

GERMEUIL, *continuant.*

Un jour, ton pere—*(Le Comte eſt dans la tranſe.)*

NINA, *triſte.*

Attends—je ne me rappelle plus.

GERMEUIL, *très-vivement.*

Il approuvoit l'amour de Germeuil.

NINA, *reprenant ſa ſérénité.*

Ah! oui, oui.

GERMEUIL.

Il lui avoit même permis de t'offrir un anneau pour gage de ſa foi—

NINA, *avec vivacité.*

Le voilà! il ne m'a jamais quitté, lui!

GERMEUIL, *tendrement.*

Eliſe étoit avec toi.

NINA, *ſe rappellant à peu près.*

Eliſe là!—Eliſe, vient—Germeuil étoit ici—*(Au Comte qu'elle apperçoit.)* Approchez auſſi, je n'ai plus peur: toi! vous! elle! ah! *(Elle reſpire.)* Il me ſemble à préſent que je n'ai rien à deſirer.

(Pantomime expreſſive du Comte, de Germeuil & d'Eliſe. Les payſans alors s'approchent, & entourent le banc par derriere les arbres.)

GER-

GERMEUIL, *avec joie.*

Dieux!

LE COMTE, *à part.*

Quel moment!

NINA.

Continue donc, mon ami!

GERMEUIL.

Ton ame paroiſſoit tranquille, & Germeuil avoit tout lieu de concevoir une eſpérance favorable—ce moment devoit décider ſon ſort—raſſuré par la préſence d'Eliſe, par un regard de ton pere—O ma Nina! je te donnai pour la premiere fois le nom ſacré d'épouſe.

NINA, *étonnée, ne pouvant exprimer ce qui ſe paſſe chez elle, & laiſſant tomber ſa tête ſur l'épaule de Germeuil.*

Ma bonne!

GERMEUIL.

J'oſai te ſerrer dans mes bras, & n'écoutant plus que l'amour, j'appuiai mes lévres brûlantes—(*Il lui donne un baiſer.*)

NINA.

Dieux! quel ſouvenir! ce que j'éprouve eſt inexprimable! (*Elle ſe cache la tête dans ſes mains. Après une pauſe.*)

Quel ſonge!—quel réveil!—un jour nouveau —mon pere!—c'eſt vous!

TOUS *s'avançant.*

Oui, c'eſt Germeuil, c'eſt votre pere!

NINA.

Quel bonheur! quelle crainte! mon pere! pardonnez, je meurs à vos pieds.

LE COMTE.

Ma fille! raſſure-toi; tout eſt changé.

GERMEUIL.

Tout, excepté le cœur de Germeuil.

NINA, *avec joie & crainte.*

Germeuil m'aime!—Germeuil vit encore!

LE COMTE.

Et Nina ſera heureuſe.

NINA.

Heureuſe!

LE COMTE, *la ſoutenant, & levant une main vers le Ciel.*

Oui, Dieu puiſſant! ſois témoin de ma promeſſe!

GERMEUIL, *les mains jointes.*

Ecoute ma priere!

NINA, *les voyant tous les deux dans cette attitude, tombe à genoux.*

Rends-leur Nina digne d'eux!

LE COMTE, *la relevant.*

Ma fille!

GEORGES, ELISE.

Ma maîtreſſe!

NINA.

C'eſt Eliſe; c'eſt Georges. *(Les payſans s'approchent.)* Je les reconnois tous. Leur air attendri—joyeux—Mais qui ſait ſi ce mal cruel!—

LE COMTE, *vivement:*

Il étoit occaſionné par la perte de celui que tu aimois, ue pareil malheur n'eſt plus à craindre, puiſqu'il devient aujourd'hui ton époux.

NINA.

Ah! mon pere! mon ami!

LE COMTE, *avec la plus grande joie.*

C'eſt bien à préſent que tu me reconnois!

GERMEUIL.

Nina—tu es à moi pour la vie.

NINA, *preſſant leurs mains contre ſon cœur.*

Quel calme! quelle douce joie!—entourée de ces êtres chéris——oui, je le ſens, je ne dois plus rien redouter.

LES PAYSANS.

Quel ſpectacle touchant!
Queu douce jouiſſance!
D'un auſſil long tourment
L'amour les récompenſe.

FIN.

L'ENRAGÉ,

OU

MADAME THOMAS,

PROVERBE

TELLE QU'IL A ETÉ LU

PAR M. LETEXIER.

LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans BOND-STREET, au Coin de BRUTON-STREET.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ERMONT, *Lieutenant-Général.*

LE CHEVALIER DE GIRSAC, *Lieutenant d'Infanterie.*

Mad. THOMAS, *Maîtresse d'Auberge.*

M. HACHIS, *Cuisinier.*

La Scene est dans une Auberge.

L'ENRAGÉ,

PROVERBE.

EN DIX SCENES.

La Scène repréſente une chambre d'Auberge de Campagne.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, Mad. THOMAS.

Mad. THOMAS *entrant la prémiere, & fermant la fenêtre.*

MONSIEUR le Comte, voilà votre chambre.

LE COMTE.

Elle n'eſt pas trop bonne ; mais une nuit eſt bientôt paſſée.

MAD. THOMAS.

Monſieur, c'eſt la meilleure de la maiſon, & perſonne n'a encore couché dans ce lit-là, depuis que les matelas ont été rebattus.

LE COMTE.

Voulez-vous bien mettre cela quelque part ? *(Il lui donne ſon chapeau, ſon épée & ſa canne & il s'aſſied.)* Ah-ça, Madame Thomas, qu'eſt que vous me donnerez à ſouper ?

MAD. THOMAS.

Tout ce que vous voudrez, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Mais encore ?

MAD. THOMAS.

Vous n'avez qu'à dire.

LE COMTE.

Qu'eſt-ce que vous avez ?

MAD. THOMAS.

Je ne ſais pas bien ; mais ſi vous voulez, je m'en vais faire monter Monſieur l'Ecuyer.

LE COMTE.

Ah, oui, je ſerai fort aiſe de cauſer avec Monſieur l'Ecuyer.

MAD. THOMAS *criant.*

Marianne, dites à Monſieur l'Ecuyer de monter.

LE COMTE.

Avez vous bien du monde dans ce tems-ci, Madame Thomas ?

MAD.

MAD. THOMAS.

Monſieur, pas beaucoup, du depuis qu'on a fait paſſer la grande route par—choſe—

LE COMTE.

Je paſſerai toujours par ici, moi; je ſuis bien aiſe de vous voir, Madame Thomas.

MAD. THOMAS.

Ah, Monſieur, je ſuis bien votre ſervante, & vous avez bien de la bonté.

LE COMTE.

Il y a long-temps que nous nous connoiſſons.

MAD. THOMAS.

Monſieur, m'a vue bien petite.

LE COMTE.

Et vous m'avez toujours vu grand: vous, c'eſt bien différent.

SCENE II.

LE COMTE, MAD. THOMAS, M. HACHIS.

MAD. THOMAS.

TENEZ, Monſieur l'Ecuyer, parlez à Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Ah, Monſieur l'Ecuyer, qu'eſt-ce que vous me donnerez à manger?

M. HACHIS.

Monſieur, dans ce tems-ci, nous n'avons pas de grandes proviſions.

LE COMTE.

Mais, qu'eſt-ce que vous avez ?

M. HACHIS.

Qu'eſt-ce que Monſieur le Comte aime ?

LE COMTE.

Je ne ſuis pas difficile ; mais je veux bien ſouper. Voyons.

M. HACHIS.

Si Monſieur le Comte avoit aimé le veau.

LE COMTE.

Oui, pourquoi pas ?

M. HACHIS.

Ce matin, nous avions une noix de veau excellente.

LE COMTE.

Hé-bien, donnez moi la.

M. HACHIS.

Oui, mais il y a deux Meſſieurs qui l'ont mangée. Cela ne fait rien, on donnera autre choſe à Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Mais quoi ?

M. HACHIS.

Madame Thomas, ſi nous avions cette Outarde de l'autre jour,

LE COMTE.

Eſt-ce qu'il y en a dans ce pays-ci ?

MAD. THOMAS.

Oui, Monſieur, quelquefois.

LE COMTE.

Et vous ne pourriez pas en avoir une ?

M. HACHIS.

Oh, mon Dieu, non.

LE COMTE.

Pourquoi dit-il que vous en aviez une l'autre jour ?

MAD. THOMAS.

Ce n'eſt pas nous, ce ſont des Voyageurs qui paſſent par ici, & qui nous en font voir, quand ils en ont ; & quand il dit l'autre jour, il y a plus de ſix mois.

M. HACHIS.

Six mois ! il n'y en a pas trois.

MAD. THOMAS.

Je dis qu'il y en a ſix, puiſque c'étoit le jour du mariage de Monſieur le Bailli.

M. HACHIS.

Vous croyez ?

MAD. THOMAS.

J'en ſuis ſûre.

LE COMTE.

Oui, mais avec tout cela, je meurs de faim, & je ne ſçai pas encore ce que j'aurai à ſouper.

MAD. THOMAS.

Il n'y a qu'à commencer par faire une fricaſſée de poulets.

M. HACHIS.

Oui, cela ſe peut faire, & cela n'eſt pas long.

LE COMTE.

Hé bien, allez donc toujours. Nous verrons après.

M. HACHIS.

Allons, allons, *(Ils s'en và & il revient.)* Je ſonge une choſe, nous n'en avons pas de poulets, nous n'avons que ceux qui ſont éclos ce matin, & ils ſont trop petits.

MAD. THOMAS.

Hé bien, nous donnerons autre choſe à Monſieur.

LE COMTE.

Mais dépêchez-vous.

MAD. THOMAS.

Il n'y a qu'à faire une compote de pigeons.

M. HACHIS.

Vous ſavez bien que depuis qu'on a jetté un ſort ſur le colombier, il n'y en revient plus.

MAD. THOMAS.

C'eſt vrai, je n'y penſois pas.

LE COMTE.

Mais donnez-moi de la viande de boucherie & finiſſons.

MAD. THOMAS.

Monſieur l'Ecuyer n'eſt pas long, il eſt accoutumé à ſervir promptement.

LE COMTE.

Donnez-moi des cotelettes.

M. HACHIS.

On a mangé les dernières à diné.

LE COMTE.

N'y a t-il pas ici un boucher ?

MAD. THOMAS.

Oui, Monſieur, mais c'eſt aujourd'hui Jeudi, il ne tuera que demain.

LE COMTE.

Quoi, je ne pourrai donc rien avoir ?

M. HACHIS.

Pardonnez-moi ; mais c'eſt qu'il faut ſavoir le goût de Monſieur.

LE COMTE.

Mais j'aime tout, et vous n'avez rien.

M. HACHIS.

Si Monſieur vouloit un gigot, par exemple ?

LE COMTE.

Oui, & vous n'en aurez pas ?

M. HACHIS.

Je vous demande pardon, nous en avons un.

LE COMTE.

Ah, voilà donc quelque choſe ! & il ſera bien dur ?

M. HA-

M. HACHIS.

Non, Monſieur, il ſera fort tendre, j'en réponds.

LE COMTE.

Hé-bien, mettez-le à la broche tout de ſuite.

M. HACHIS.

Allons, allons, il ſera bientôt cuit.

LE COMTE.

Vous n'avez pas autre choſe ?

M. HACHIS.

Non, Monſieur, pour le préſent ; mais ſi vous repaſſiez dans huit jours—

LE COMTE.

Hé, va te promener. Allons, ne perdez pas de tems.

M. HACHIS.

J'y vais, j'y vais.

MAD. THOMAS.

Et moi, je m'en vais mettre le couvert en attendant.

LE COMTE.

Allons, dépêchez-vous tous les deux.

MAD. THOMAS.

Vous n'attendrez pas. *(Elle ſort.)*

SCENE

SCENE III.

LE COMTE *ſeul, prenant du tabac.*

QUELLE diable d'Auberge ! *(Il ſe promene.)* On ne m'y rattrapera plus. *(Il regarde à la fenêtre, & il lit l'enſeigne.)* Ici l'on fait Nôces & Feſtins, à pied & à cheval. Ce ſont de jolis Feſtins, je crois.

SCENE IV.

LE COMTE, Mad. THOMAS.

Mad. THOMAS *mettant le couvert.*

LE couvert ſera bientôt mis; c'eſt toujours une avance.

LE COMTE.

Et le gigot eſt-il à la broche?

MAD. THOMAS.

Oui, Monſieur, il y a long-tems.

LE COMTE.

Pourvû qu'il ne ſoit pas gâté encore.

MAD. THOMAS.

Oh, non, Monſieur, le mouton eſt tué d'hier.

LE COMTE.

D'hier? il ſera dur comme un chien.

MAD. THOMAS.

Non, non. *(Elle s'en va & revient.)* Quel vin veut Monſieur le Comte?

LE COMTE.

Hé, celui que vous aurez.

MAD. THOMAS.

Nous avons du vin blanc & du vin rouge.

LE COMTE.

Donnez-moi du blanc.

MAD. THOMAS.

C'eſt bien choiſir; car c'eſt le meilleur.

LE COMTE.

Oui, je crois que ce ſera de joli vin.

MAD. THOMAS.

Il eſt excellent; car quand Monſeigneur l'Intendant paſſe par ici, on en met toujours ſix bouteilles dans ſon carroſſe.

LE COMTE.

Pour ſes gens apparemment.

MAD. THOMAS.

Non; car c'eſt lui qui paye tout.

LE COMTE.

Je le crois bien.

MAD. THOMAS.

Vous verrez, vous verrez. *(Elle crie.)* Marianne? oh. *(Elle ſort & prend deux bouteilles qu'elle*

qu'elle met ſur la table.) Tenez, en voilà des deux façons, vous choiſirez. *(Elle s'en va & elle revient.)* Monſieur, je voulois vous dire une choſe.

LE COMTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ? pourvû qu'il ne ſoit rien arrivé au gigot.

MAD. THOMAS.

Oh, non, Monſieur, tout au contraire.

LE COMTE.

Hé-bien, dites donc ?

MAD. THOMAS.

Monſieur, c'eſt que nous avons là-bas un jeune Officier, &—

LE COMTE.

Quoi ?

MAD. THOMAS.

Si Monſieur le Comte vouloit, il auroit l'honneur de ſouper avec lui.

LE COMTE.

Et le gigot, eſt-il fort ?

MAD. THOMAS.

Oh, oui, Monſieur.

LE COMTE.

Sans cela, il ne ſouperoit pas, n'eſt-ce pas ?

MAD. THOMAS.

Mais nous ſerions bien embarraſſés.

LE COMTE.

Faites-le monter ?

MAD.

MAD. THOMAS.

Je m'en vais le lui dire.

LE COMTE.

Ecoutez; apportez un couvert.

MAD. THOMAS.

Oui, oui, Monſieur.

LE COMTE.

Attendez donc; le connoiſſez-vous cet Officier?

MAD. THOMAS.

Oui, Monſieur; il paſſe toujours par-ici.

LE COMTE.

Vous ne ſavez pas ſon nom?

MAD. THOMAS.

Son nom? ah, c'eſt Monſieur le Chevalier de Girſac.

LE COMTE.

Girſac?

MAD. THOMAS.

Oui, j'en ſuis bien sûre; car il a paſſé par-ici quand il étoit Page, & il a écrit ſon nom ſur la cheminée de ſa chambre.

LE COMTE.

Allons, faites-le venir.

MAD. THOMAS.

J'y vais, j'y vais. Monſieur le Chevalier, Monſieur le Chevalier, par-ici, par-ici. Entrez-là.

SCENE

SCENE V.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

MONSIEUR le Chevalier, entrez donc. *(Le Chevalier fait de grandes révérences.)* Je ſerois charmé de faire connoiſſance avec vous.

LE CHEVALIER.

Mon Général, c'eſt bien de l'honneur pour moi.

LE COMTE.

Aſſeyez-vous donc. *(Le Chevalier s'aſſied.)* Nous ferons mauvaiſe chere. D'où venez-vous comme cela?

LE CHEVALIER.

Du Régiment, mon Général, de Dunkerque.

LE COMTE.

Qu'eſt-ce qui en eſt Lieutenant-Colonel à préſent, eſt-ce toujours le bonhomme la Garde?

LE CHEVALIER.

Non, mon Général, il a eu une Lieutenance de Roi. C'eſt Monſieur de Gouviere.

LE COMTE.

Ah, qui étoit dans Poitou?

LE CHEVALIER.

Juſtement.

LE COMTE.

Et le Major?

LE CHEVALIER.

C'eſt encore Monſieur de la Verdac.

LE COMTE.

Un gros garçon, que j'ai vu il y a bien long-temps, Commandant de Bataillon?

LE CHEVALIER.

Oui, mon Genéral.

LE COMTE.

Et qu'eſt devenu le petit Guiraudan, c'étoit un joli Officier.

LE CHEVALIER.

Il s'eſt marié d'abord qu'il a eu la Croix, & il a quitté.

LE COMTE.

Et comment appellez-vous—un grand, qui étoit ſi fou? attendez—

LE CHEVALIER.

Du Merlier?

LE COMTE.

Oui; c'eſt cela, je l'aimois beaucoup.

LE CHEVALIER.

Il a été tué à Haſtembeck.

LE COMTE.

Ah, le pauvre diable! je ne ſais pas ſi on nous fera bientôt ſouper.

LE CHEVALIER.

Mon Général, ſi vous voulez j'irai voir.

LE COMTE.

Oui, oui, vous êtes ici le Junior ; mais voilà Madame Thomas, reſtez, reſtez.

SCENE VI.

LE COMTE, MAD. THOMAS, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

HÉ-BIEN, Madame Thomas, où en ſommes-nous ?

MAD. THOMAS.

Je viens voir ſi ces Meſſieurs veulent être ſervis ?

LE COMTE.

Hé, mais ſûrement, tout de ſuite.

MAD. THOMAS.

Allons, allons. *(Elle va chercher le ſouper.)*

LE COMTE.

Mettons-nous toujours à table. *(Ils s'arrangent tous les deux, & déployent leurs ſerviettes.)*

MAD. THOMAS *apportant le gigot* *.

Tenez, Meſſieurs, voilà un gigot qui a la meilleure mine du monde.

* On fait un gigot avec un morceau de pain, dans lequel on enfonce une fourchette pour faire le manche, que l'on entoure de papier.

LE COMTE.

Oui, mais il eſt bien petit, Madame Thomas.

MAD. THOMAS.

Pas trop, Monſieur, vous en ſerez bien content.

LE CHEVALIER.

Si vous voulez, mon Général, je m'en vais le couper.

LE COMTE.

Non, non, laiſſez-moi faire. *(Il coupe le gigot.)* Avez-vous faim ?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment, car je n'ai pas dîné.

LE COMTE.

Tant pis.

MAD. THOMAS.

Ah-ça, Meſſieurs, vous n'avez plus beſoin de rien ?

LE COMTE.

Vous n'avez pas autre choſe ?

MAD. THOMAS.

Non, Monſieur, dont je ſuis bien fâché. Quand vous appellerez, je viendrai tout de ſuite.

SCENE

SCENE VII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

TENEZ, Monsieur le Chevalier, voilà une bonne tranche. Un peu de jus. Je vous en redonnerai d'autre, quand vous aurez mangé cela.

LE CHEVALIER *dévorant.*

J'aurai bientôt fait.

LE COMTE *mangeant.*

Vous vous étouffez.

LE CHEVALIER.

Oh, que non.

LE COMTE.

Allons, buvez un coup. *(Ils boivent.)*

LE CHEVALIER.

Mon Général, voulez-vous bien me donner une autre tranche ?

LE COMTE.

Vous mangez trop vîte.

LE CHEVALIER.

Quand j'ai grande faim, je ne perds pas de tems, comme vous voyez.

LE COMTE.

Oui, oui. *(Ils mangent vîte tous les deux.)*

LE CHEVALIER.

Mon Général, je ſuis fâché de la peine ; mais ſi vous vouliez me laiſſer prendre.

LE COMTE *coupant.*

Hé, non, non, un moment, s'il vous plaît. Tenez, voilà un bon morceau.

LE CHEVALIER.

Oh, il ſera bientôt expédié. *(Il mange d'une viteſſe incroyable.)*

LE COMTE, *à part en mangeant.*

Il faut prendre un parti ici.

LE CHEVALIER.

Mon Général, voulez-vous bien ?—

LE COMTE.

Buvez en attendant. *(Le Chevalier boit.)* Tenez, cela ſera peut-être un peu dur. *(Il lui donne un morceau en faiſant une grimace.)* Hé-bien, comment le trouves-vous ? *(Il fait encore une grimace, & le Chevalier le regarde avec étonnement.)*

LE CHEVALIER.

Fort bon. *(Il le regarde, & le Comte redouble ſes grimaces.)*

LE COMTE.

Il y a à tirer. *(Il fait une grimace.)*

LE CHEVALIER.

Un peu ; mais cela ne fait rien. *(Le Comte fait encore une grimace qui étonne de plus en plus le Chevalier.)*

LE COMTE.

Qu'eſt-ce que vous avez donc ? *(Il fait une grimace.)*

LE CHEVALIER.

C'eſt que—vous—

LE COMTE, *faiſant la grimace.*

Quoi ?

LE CHEVALIER.

Je ne ſçai pas ce que cela veut dire.

LE COMTE, *faiſant la grimace.*

Ce mouvement là que je fais ?

LE CHEVALIER.

Oui, mon Général.

LE COMTE, *faiſant la grimace.*

Je vous le dirai ſi vous voulez, ce n'eſt rien.

LE CHEVALIER.

Vous ne faiſiez pas de même avant le ſouper.

LE COMTE, *faiſant la grimace.*

Non, cela vient de me prendre tout à l'heure. Depuis quinze jours je ſuis comme cela ſouvent. Tenez, mangez ce petit morceau là. *(Il fait la grimace.)*

LE CHEVALIER.

Et peut-on ſçavoir d'où cela vient ?

LE COMTE, *faiſant la grimace.*

Je vous le dirai ſi vous voulez. Il y a environ un mois que je fus mordu par un petit chien.— *(Il fait la grimace.)*

LE CHEVALIER, *avec inquiétude.*

Par un chien ?

LE COMTE. *Il fait la grimace,*

Oui, un petit chien noir. Mangez donc.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus faim.

LE COMTE, *faiſant la grimace.*

Quand je fais ce mouvement là, je crois toujours le voir ce chien, comme s'il alloit ſe jetter ſur moi.

(Il fait la grimace.) Mais ce n'eſt rien.

LE CHEVALIER *ſe lève, prend ſon aſſiette en regardant attentivement le Comte.*

LE COMTE, *faiſant la grimace.*

LE CHEVALIER *s'en allant.*

Je m'en vais revenir.

LE COMTE.

Mais reſtez donc.

SCENE VIII.

LE COMTE *mangeant.*

SI je n'avois pris ce parti là, je me ſerois couché ſans ſouper. *(Il mange le reſte du gigot.)* Il ſe diſputent là-bas. Dépêchons-nous. *(Il boit.)* Ils n'eſt pas mauvais cé petit gigot là. Quel train! Madame Thomas! Madame Thomas!

SCENE

SCENE IX.

LE COMTE, MAD. THOMAS.

MAD. THOMAS, *ſans paroître.*

MONSIEUR, laiſſez-moi faire, je m'en vais lui parler.

LE COMTE.

Hé-bien, venez donc.

MAD. THOMAS *à la porte tenant la clef.*

Comment, Monſieur—

LE COMTE.

Qu'eſt-ce que vous avez donc ? entrez, entrez.

MAD. THOMAS *à la porte.*

C'eſt Monſieur le Chevalier, qui dit comme cela, que c'eſt fort mal fait à moi de le faire ſouper avec un enragé.

LE COMTE.

Il le croit réellement ?

MAD. THOMAS *à la porte.*

Comment s'il le croit, oui, Monſieur, il le croit, & c'eſt fort mal fait à vous de venir comme cela, décrier mon Auberge.

LE COMTE.

Mais je ne ſuis pas enragé.

MAD. THOMAS *à la porte.*

Pourquoi donc eſt-ce qu'il le dit ?

LE COMTE.

Approchez, approchez. Eſt-ce que les enragés boivent & mangent ?

MAD. THOMAS *approchant.*

Ah ; c'eſt vrai, il eſt donc fou. . .

LE COMTE.

Apparemment.

MAD. THOMAS.

Je ne comprends pas cela.

LE COMTE.

Faites-le venir.

MAD. THOMAS *criant.*

Monſieur le Chevalier, venez, venez.

LE COMTE *criant.*

Allons, Chevalier, arrivez.

SCENE X.

LE COMTE, LE CHEVALIER, MAD. THOMAS.

MAD. THOMAS.

ENTREZ donc, Monſieur le Comte n'eſt pas enragé.

LE CHEVALIER.

Vous n'êtes pas enragé ?

LE COMTE.

Je vous dis que non.

LE CHEVALER *avançant.*

J'ai crû que vous alliez le devenir.

LE COMTE.

C'eſt un conte que je vous ai fait.

MAD. THOMAS.

Quand je vous l'ai dit, vous n'avez pas voulu me croire.

LE COMTE.

Je m'en vais boire à votre ſanté. *(Il boit.)*

MAD. THOMAS.

Vous ſçavez bien que les enragés ne boivent, ni ne mangent.

LE CHEVALIER.

Mais, mon Général, pourquoi faiſiez-vouz donc toutes ces grimaces ?

LE COMTE.

Pour vous empêcher de manger autant : mais nous faiſons la même route, et de main je vous promets de vous biens donner à diner.

LE CHEVALIER.

Ma foi, j'en ai été la dupe tout-à-fait.

LE COMTE *ſe levant.*

Voulez-vous que nous allions voir nos chevaux ?

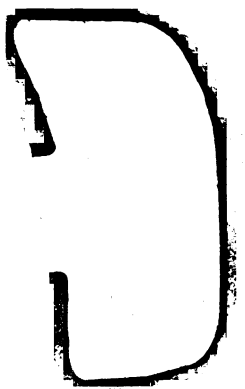
LE CHEVALIER.

Je ne demande pas mieux.

MAD. THOMAS.

Pendant ce tems-là, je m'en vais déservir tout cela, & faire préparer vos lits *(Elle emporte le plat & les assiettes.)*

LE COMTE.

Vous ferez bien, Madame Thomas. Allons, venez, Chevalier. *(Ils sortent.)*

FIN.